5107

Palat. L x 9

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITÉ.

TOME CINQUIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M. DCC. XLV.

TABLE

DU CINQUIE'ME TOME de l'Hiſtoire Secrette des Femmes Galantes de l'Antiquité.

RHodope Eſclave Thracienne. Page 1

Hiſtoire de Rhodope. 35

Phédime ſous Cambiſes, Roi de Perſe. 168

Hiſtoire de la Princeſſe Ariſtone, de Darius Hyſtaſpide, de Phédime, & du Prince Smerdis. 195

Hiſtoire de Nitétis, fille d'Apriès ancien Roi d'Egypte, & de Syloſonte frere de Polycrate, Tyran de Samos.

Leæna Courtiſane d'Athénes. 363

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITE'.

RHODOPE

Eſclave Thracienne.

LE régne de Créſus Roi de Lydie avoit eu tant d'éclat depuis que ſon pere Allyatte l'avoit fait monter avec lui ſur le Trône, qu'il effaça la gloire de tous ſes prédéceſſeurs : ce Prince avoit conquis les plus importantes Villes de la Baſſe

Aſie : la Cavalerie Lydienne acquît de ſon tems une ſi grande réputation, qu'elle paſſoit pour être invincible * ; il poſſédoit des richeſſes immenſes, & ſa puiſſance étoit parvenuë à un ſi haut point de grandeur, qu'elle donnoit de l'ombrage à tous les Princes de l'Orient.

Sardis étoit la Capitale du Royaume : ſituée ſur la riviére du Pactole, ſi fameuſe par l'or qu'elle rouloit avec ſes eaux, cette Ville joüiſſoit de tous les avantages que l'abondance & la paix procurent aux lieux que le Sou-

* C'eſt ce qui donna lieu à l'ingénieuſe réponſe de Bias, ou de Pittacus à Créſus : car ce Prince ayant alors équipé une Flotte dans le deſſein d'attaquer les Iſles Gréques de la mer d'Ionie, Pittacus, ou ſelon d'autres Bias, étant venu à Sardis, le Roi lui demanda des nouvelles de la Gréce : les Peuples de ces Iſles, répondit l'habile Grec, ſont réſolus de venir attaquer Sardis avec une armée de dix mille chevaux. Créſus fut charmé de cette nouvelle, contant que ſa Cavalerie ſeroit infiniment ſupérieure

verain honore de ſa preſence. C'étoit là que Créſus diſpenſoit les Lois aux Peuples ſoumis à ſon autorité ; & qu'enyvré des proſpérités de ſon régne, il ſe regardoit comme le plus heureux des hommes.

Cependant ce Prince élevé au plus haut degré de la fortune, étoit menacé des plus funeſtes cataſtrophes. Un ancien Oracle avoit prédit, que la puiſſance de la Lydie ſeroit éteinte ſous le cinquiéme Roi après Gigès : & cette menace regardoit préciſément Créſus qui étoit le cinquié-

périeure à celle des Grecs, & qu'ainſi il ſoumettroit aiſément ces Peuples. Je le croi, reprit le Grec, mais s'il y a de la témérité aux Grecs d'opoſer leur Cavalerie à la vôtre, eſt-il beaucoup plus prudent à vous d'opoſer vos Flottes à la leur ? ils ont plus d'expérience ſur Mer que vous, & ils s'y vangeront pleinement des avantages qus vous avez remportés contr'eux ſur Terre. Cette réponſe frapa Créſus, & lui fit abandonner ſon entrepriſe. *Herod. lib.* 1. *cap.* 27.

me Roi de la race des Mermnades; de deux fils qu'il avoit l'un étoit muet, & l'autre nommé Atys, & dont les grandes qualités flatoient agréablement les eſpérances d'un pere ambitieux, étoit menacé par un ſonge qu'avoit fait Créſus, de mourir d'un coup de javelot.

Dans cette ſituation, Créſus ſe contenta d'interdire à ſon fils tout exercice des Armes. A l'égard de l'Oracle, il crut l'éluder en ſe mettant ſous la protection de celui de Delphes *, qu'il conſulta ſur toutes ſes entrepriſes, & qu'il accabla de tant de dons, que les Delphiens en récompenſe des

* Il falloit que ce Prince en uſât bien libéralement envers l'Oracle, puiſqu'il fit élever dans ſon Temple une Statuë d'or à ſa Boulengére. Le motif de cette offrande eſt mémorable : Allyatte pere de Créſus avoit épouſé une ſeconde femme, qui voulant procurer à ſon fils le droit de ſuccéder à la Couronne, tâcha d'engager la Boulengére de Créſus, à mettre du poiſon dans le

biens dont il les combla, accordérent le droit de Bourgeoiſie aux Lydiens, & le pouvoir de conſulter l'Oracle les premiers.*

Créſus ne recevant de cette part que des réponſes flateuſes, oublia les malheurs dont il étoit menacé : il mépriſa les ſages inſtructions de Solon, qu'il avoit exprès apellé à ſa Cour, dans l'eſpérance que ce vertueux Athénien rendroit un hommage d'admiration à la félicité dont il étoit comblé ; & il le congédia fort mal ſatisfait de la réponſe qu'il lui fit, lorſqu'il lui demanda s'il connoiſſoit un homme plus heureux que lui †.

pain qu'elle cuiſoit pour ce Prince. Cette femme l'en avertit ſecrettement, & ce fut en reconnoiſſance de ce ſervice, qu'étant devenu Roi, il lui fit élever une Statuë d'or à Delphes par l'avis du Dieu même. *Plutarq. des Oracl. de la Pythée.*

* Herod. *lib.* 1. *c.* 54.

† Créſus voulut que Solon viſitât toutes ſes richeſſes ; mais ce ſuperbe étalage ne toucha

Ainſi Créſus fut averti ſans être corrigé ; il ne put croire qu'un homme qui poſſédoit tant de treſors, pût être ſujet à quelque diſgrace : il forma les plus vaſtes projets : la Monarchie univerſelle de l'Orient devint l'objet de ſon ambition ; & la Puiſſance des Perſes commençant dès-lors à lui donner de l'ombrage, il prît déja des meſures pour arrêter le progrès des Armes de Cyrus.

Ces occupations n'empêchoient pas ce Prince d'aimer les plaiſirs : de tout tems les Lydiens ont été renommés pour leur luxe & pour

point un Sage qui n'eſtimoit que la vertu : le Roi lui demanda, s'il croyoit qu'il y eût au monde un homme plus heureux que lui ? Solon lui nomma Tellas Citoyen d'Athénes, pere de deux enfans vertueux, & mort en combattant pour ſa Patrie. Créſus crut du moins qu'il auroit le ſecond rang après ce Tellas : mais Solon lui propoſa encore Cleobis & Biton deux jeunes Grecs, qui avoient été trouvés morts dans leur lit le lendemain d'un Sacrifice où ils avoient conduit leur mere, après s'être attachés eux-mêmes au Chariot

leur moleſſe ; leur Muſique s'étoit acquis une grande réputation ; & quoiqu'elle ne fût pas généralement eſtimée, les Anciens ont avoüé pourtant qu'elle convenoit au caractére des Lydiens naturellement portés au plaiſir *.

Deux Philoſophes avoient alors beaucoup de part dans les bonnes graces de Créſus : Thalès de Milet, que ſes grandes qualités ont fait mettre au nombre des ſept Sages qui fleuriſſoient alors ; & le célébre Eſope, que le Roi honoroit d'une faveur particuliére.

qui l'y conduiſoit ; les Bœufs qui devoient y ſervir tardans trop à venir. Créſus crut pour le coup que Solon avoit perdu l'eſprit : mais le Sage Athénien lui fit cette importante leçon, qu'on ne pouvoit juger du bonheur des hommes qu'après leur mort ; & que de décider ſur ce point avant ce tems, c'étoit ajuger le prix de la victoire à celui qui combattoit encore, & qui n'étoit pas ſûr de l'obtenir. *Plutarq. in Sol.*

* *Agrippa de vanit. ſcient. c.* 16.

Eſope étoit Phrygien, né de parens de la plus vile extraction ; ſa prodigieuſe laideur eſt une invention des derniers ſiécles, & peut-être un jeu de Planudes*, qui crut donner plus de relief par cette hideuſe peinture aux graces admirables de ſon eſprit. Eſope étoit né avec un naturel vif & heureux, propre à rendre la vérité ſenſible par des images agréables, qui divertiſſoient l'eſprit, en lui donnant des inſtructions utiles ; & ſes Fables lui ont acquis une réputation, que le tems qui dévore tout, n'a pu détruire.

Eſope né avec de ſi heureux talens, ne deſeſpéra pas de vaincre les obſtacles que la baſſeſſe de ſa naiſſance ſembloit mettre à ſon éducation. Il quitta la Phrygie dans ſa premiere jeuneſſe pour venir en Gréce, où les

* Planudes Auteur de la vie d'Eſope.

Sciences commençoient à fleurir : il ſe rendit d'abord à Athénes, où il fut obligé pour ſubſiſter d'entrer au ſervice de Démarque, un des Citoyens de cette Ville ; ce fut là qu'il aprît le Grec, & qu'il ſe munit l'eſprit des inſtructions qu'il puiſa dans les Ecoles des Philoſophes. L'avarice de Démarque ne lui permît pas de tirer beaucoup de fruit de ſes études ; il le vendit à Xanthus de l'Iſle de Samos, & Xanthus le revendit au bout de quelque tems à Jadmon *, auprès duquel il trouva plus de facilité ; & qui fut ſi ſatisfait de ſa vertu, qu'il crut devoir la récompenſer par le don de ſa liberté.

Eſope n'eût pas ſongé à quitter le ſéjour de Samos ; une raiſon aſſez forte l'y retenoit : il étoit devenu amoureux de Rhodope eſclave de Jadmon, & que celui-

* Vie d'Eſope par Méziriac.

ci avoit cédée à Xanthus en échange d'Eſope. Rhodope étoit de Thrace, & de la plus baſſe extraction ; mais elle joignoit à une grande beauté tous les dons de l'eſprit : Eſope ſe plut à cultiver de ſi heureuſes diſpoſitions ; il trouva dans Rhodope des principes de vertu peu communs dans une perſonne de ſa condition : il dévelopa en elle cette inclination vertueuſe, & il la fortifia par des inſtructions ſi ſolides, que Rhodope dans la conduite de ſa vie, ne ſe propoſa point d'autre régle que celle de ſon devoir. Elle avoit l'ame noble, pleine de ſentimens, & capable des plus héroïques efforts ; les exemples qu'elle en donna dans la Cour d'Amaſis Roi d'Egypte, & dans celle de Créſus, ſont dignes d'admiration.

Ce n'eſt pas que Rhodope fût inſenſible, mais elle ſçavoit tout

ramener au joug de la raiſon. Elle aima d'abord Eſope à qui elle étoit redevable de ſon éducation : mais elle dédaigna les feux de Xanthus, qui devint éperdûment amoureux d'elle, & qui l'acquît de Jadmon en échange d'Eſope. Le jaloux Xanthus pour la punir de la préférence qu'elle accordoit à un Eſclave, l'enleva de Samos, & la tranſporta à Saïs alors Capitale de l'Egypte : ce fut ainſi qu'Eſope & Rhodope furent ſéparés.

Eſope ayant enfin obtenu de Jadmon la liberté, réſolut de revenir dans ſa Patrie, ne pouvant reſter à Samos après la perte de Rhodope : mais il fut arrêté par la fortune à Sardis, où les bienfaits & la confiance de Créſus le fixérent, & où n'abuſant point de ſa faveur, il conſerva toûjours ſa premiere modeſtie, & le ſouvenir de ſon ancienne condition.

La Lydie étoit alors dans une profonde paix : Créſus allié de fort près avec Aſtyages Roi des Médes *, joüiſſoit tranquillement du prix de ſes conquêtes. Les ſeuls Babyloniens formoient dans l'Orient le projet d'une Monarchie univerſelle ſous le régne de leur grand Roi Nabopolaſſar †. L'Empire des Médes ſe ſoutenoit à peine contre des voiſins ſi puiſſans : Créſus ne craignoit pas encore qu'ils portaſſent leurs Armes dans ſes Etats ; Babylone étoit trop éloignée de Sardis. Nabopolaſſar après avoir ſubjugué les deux Syries & la Paleſtine, avoit tourné ſes Armes contre l'Egypte, où il avoit été apellé par les Re-

* Aſtiage avoit épouſé Ariéne fille d'Alyatte, dernier Roi de Lydie, & ſœur de Créſus.

† Nabopolaſſar eſt le même que le grand Nabuchodonoſor : mais je n'ai pas cru qu'un nom dont uſent les Auteurs ſacrés convint dans un Ouvrage comme celui-ci, j'ai donc pris celui des Auteurs profanes.

belles : ils avoient à leur tête Amaſis, qui de ſimple Soldat s'étoit élevé au Commandement de l'Armée. Apries dernier Roi de l'ancienne famille Royale, n'avoit qu'une fille encore dans l'enfance ; & quelques intrigues l'ayant broüillé avec Amaſis, celui-ci profita de l'occaſion pour ſe mettre à la place de ſon Maître.

On aprit à Sardis ce qui ſe paſſoit en Egypte : on ſçut bien-tôt que Nabopolaſſar étoit vainqueur, & qu'il alloit diſpoſer de ce puiſſant Royaume ſous le nom d'Amaſis, qui n'étoit encore que ſon Lieutenant. Cette réſolution inquiéta la Cour de Sardis ; on craignit que les Babyloniens maîtres de tant d'Etats, ne donnaſſent le dernier coup à la Monarchie des Médes, & qu'enſuite ils ne vinſſent fondre avec toutes leurs forces ſur la Lydie. Aſtiage

Prince défiant & timide avoit lieu d'aprehender, que ſi les Babyloniens ſe déclaroient contre lui, les Médes dégoûtés d'une longue tyrannie ne ſe ſoulevaſſent en faveur du Vainqueur contre un Maître qui les gouvernoit avec beaucoup de dureté.

Créſus tint ſur cela pluſieurs Conſeils : on cherchoit ſur tout à développer les affaires d'Egypte qui cauſoient le plus d'ombrage à la Lydie : Eſope fut chargé de ce ſoin ; il donna ordre qu'on lui rendît compte de tous les Etrangers qui paſſeroient par Sardis, prenant pour prétexte que la Ville étoit pleine d'inconnus qui pouvoient en troubler le repos. Il n'eut pas de peine à ſe faire obéir ; on portoit tous les ſoirs chez lui la liſte de ceux qui arrivoient le jour à Sardis.

Que devint-il en trouvant un jour ſur cette liſte le nom de Rho-

dope, de cette incomparable Rhodope qu'il avoit aimée ſi paſſionnément, & dont le ſouvenir lui étoit encore ſi cher ? A peine fut-il le maître de ſon tranſport ; il s'informa curieuſement de ce que cette Etrangére venoit faire en Lydie, d'où elle partoit, & ſi ſon deſſein étoit de paſſer quelque tems à Sardis ? On ne put lui en rendre compte ; il ſçut ſeulement qu'elle avoit un grand épuipage, une nombreuſe ſuite d'Eſclaves, & que ſes gens étoient ſi fatigués, qu'il étoit impoſſible qu'elle pût repartir ſi-tôt.

Ce récit donna de l'ombrage à Eſope. Ce pompeux cortége lui fit craindre qu'il ne coûtât trop à Rhodope. Où l'eſclave de Xanthus a-t-elle pris tant de richeſſes, diſoit-il en lui-même ? Une ſimple Thracienne tranſportée à Saïs par un maître avare & jaloux, en revient avec

la magnificence d'une Reine. Hélas! Rhodope a donc perdu le ſeul prix qui la rendoit eſtimable : elle partit vertueuſe de Samos, elle ſort criminelle de l'Egypte.

Cette réflexion cauſa un cruel déplaiſir au Favori de Créſus ; il condamna enſuite ſes ſoupçons ; il avoit peine à croire que le naturel de Rhodope ſe fût ſi fort corrompu, & il réſolut de l'éprouver. Dès le ſoir, il reprît ſes habits de Phrygien, & il vint au logis de Rhodope : il trouva en effet chez elle un apareil qui le ſurprît ; il parvint difficilement à l'entrée de ſon apartement, gardé par un grand nombre d'Eſclaves, qui refuſoient l'entrée à ceux qui n'avoient rien qui les diſtinguât. Il fallut qu'Eſope ſe nommât. On alla donc dire à Rhodope qu'il la demandoit : elle ſe fit répéter ſon nom deux fois :

elle ne pouvoit ſe perſuader que ce fût celui qu'elle avoit connu à Samos. Mais par quel hazard, ſi c'étoit lui, ſe trouvoit-il à Sardis ? Comment ſçavoit-il qu'elle y étoit arrivée ?

Ces motifs de curioſité réveillérent le deſir de revoir un Amant dont elle avoit toûjours ſi fort eſtimé la vertu. Elle paſſa dans un Cabinet, où elle donna ordre qu'on fît entrer Eſope ; il y arriva fort ému, ſa ſurpriſe fut extrême en la reconnoiſſant ; elle lui parut plus belle que jamais. C'étoit encore cette même Rhodope, dont les charmes avoient fait une ſi tendre impreſſion ſur le cœur du vertueux Phrygien ; mais elle étoit d'une ſi grande parure, qu'il ne ſçut s'il devoit ſe réjoüir ou s'affliger de l'avoir retrouvée.

Rhodope comprît aiſément la cauſe de ſon étonnement : je ne croyois pas, dit-elle, qu'Eſope pût

jamais paroître ſurpris à ma vuë : Suis-je ſi fort changée, que vous ne me reconnoiſſiez plus, ou le ſouvenir de Rhodope s'eſt-il effacé en vous avec l'amour dont vous brûliez pour elle ? Non, Madame, répondit-il en la regardant fixement, je ne vous ai point oubliée ; je vous aime plus que jamais ; votre image n'eſt point effacée de mon cœur ; & je vous trouve plus belle que vous ne m'avez jamais paru : mais vous trouverai-je auſſi vertueuſe ? Ah ! Rhodope, car enfin malgré le changement qui ſemble être arrivé à votre fortune, je ne ſçaurois vous donner un autre nom que le vôtre, pouvez-vous avoir conſervé votre vertu dans l'état ſomptueux où vous êtes, & que vrai-ſemblablement vous ne pouvez devoir qu'à la libéralité de vos Amans ?

Eſope, reprit Rhodope, pre-

nez garde de m'offenſer : la fortune il eſt vrai m'a diſtinguée à Saïs ; elle m'y a comblée de ſes faveurs. Les révolutions de cette Cour puiſſante, & d'autres avantures encore, ajouta-t-elle en ſoupirant, que vous aprendrez plus à loiſir, m'ont obligée d'en ſortir : mon deſſein étoit de me retirer à Delphes, & d'y conſacrer au Dieu qu'on y adore, la plus grande partie de cette fortune que je traîne après moi. Je ne penſois pas que les Dieux dûſſent me rendre Eſope : ſix ans ſe ſont écoulés depuis que je lui fus enlevée : Quel deſtin heureux m'a conduite aux lieux qu'il habite ? Hélas ! que je l'ai regreté : qu'il m'eût été utile dans le ſéjour que j'ai fait à la Cour d'Apriès ; & que je le retrouve à propos pour m'affermir dans le goût de la retraite & de la ſolitude !

Quoi ! Madame, répondit Eſo-

pe, diſſimulant ce qu'il étoit devenu, vous avez habité une Cour ſuperbe, & vous reviendriez à aimer une vie privée! La fiére Rhodope chargée peut-être des dépoüilles de tous les Grands de l'Egypte, s'abaiſſeroit encore aux inſtructions de l'Eſclave de Xantus & de Jadmon? Je n'oſe plus aſpirer à cet honneur. Cette gloire m'étoit permiſe avant que vous ſortiſſiez de l'Iſle de Samos; mais je ne dois point m'en flater à votre retour de Saïs. Tout ce que je demande de vous, eſt que vous me daigniez mettre au nombre de vos Eſclaves: faites-moi racheter des mains d'un Maître à qui je tiens par les loïs fatales de ma condition, & je m'offre de vous ſuivre par tout où vous voudrez que j'aille.

Sans doute, répondit Rhodope, je vous racheterai; mais ce ſera pour vous rendre libre, & pour

vous faire part des grands biens que je poſſéde. Madame, reprit Eſope, je puis être heureux ſans être riche. La vertu fournit de perpétuelles reſſources contre la pauvreté; mais je ne puis vivre content ſans vous voir : procurez-moi ce bien, & je n'en deſire aucun autre. Il me tarde beaucoup de vous ſatisfaire, repliqua Rhodope; aprenez-moi de qui dépend votre liberté. Demain, interrompit Eſope, je reviendrai vous inſtruire de ma ſituation.

Rhodope ne laiſſa point partir Eſope, ſans lui renouveller cent fois les aſſurances de ſon amitié; il parut charmé que du moins elle ne l'eût point méconnu dans la haute fortune où elle étoit parvenuë. C'étoit une grandeur d'ame peu commune dans une fille née comme elle.

Cependant Rhodope n'étoit pas ſans inquiétude; & le plaiſir

d'avoir retrouvé Eſope, étoit mêlé de cruelles amertumes. Elle n'avoit pû refuſer ſon cœur en Egypte aux empreſſemens de l'Amant le plus tendre & le plus reſpectueux qui fut jamais ; c'étoit à ſa généroſité qu'elle devoit la plus grande partie de ſes tréſors. Elle avoit perdu cet Amant au moment qu'elle l'avoit connu ; & ne pouvant lui rendre les richeſſes qu'elle en avoit reçuës, elle couroit les conſacrer au Dieu de Delphes, aux miſtéres duquel elle avoit réſolu de ſacrifier le reſte de ſa vie, lorſque la rencontre d'Eſope lui vint livrer d'autres combats.

Pendant qu'elle s'occupoit de ces penſées, Eſope ſongeoit à lui cauſer une nouvelle ſurpriſe : il envoya le lendemain chez elle au nom de Créſus ; on lui fit défenſe de ſortir de Sardis, qu'elle n'eût rendu compte au Miniſtre

de Créſus du ſujet de ſon voyage.

Rhodope fut fort étonnée de ce procédé ; mais ceux qui exécutoient l'ordre, étoient chargés de la raſſurer. Elle attendoit avec impatience le moment d'aprendre ce qu'on exigeoit d'elle. Elle demanda qu'on la conduisît ſur le champ chez le Miniſtre qui devoit l'entendre : on répondit qu'il lui envoyeroit ſes équipages ſur le ſoir. C'étoit l'heure qu'elle devoit revoir Eſope, qui pour cette entrevuë avoit fait décorer magnifiquement les apartemens par où Rhodope devoit paſſer : quoi qu'il fût ennemi du luxe, il ſe faiſoit un plaiſir ſingulier de la ſurpriſe de Rhodope. Rhodope étoit dans une grande inquiétude de n'avoir point eu de nouvelles d'Eſope, lorſqu'on vint la prendre pour aller chez le Miniſtre de Créſus ; elle y fut reçuë avec de grands reſpects ;

elle trouva d'abord des Gardes de Créſus ; elle paſſa enſuite dans un apartement où elle rencontra une foule de Courtiſans qui attendoient que ce Miniſtre ſe montrât. Un moment après on ouvrit le Cabinet où Rhodope fut introduite. Elle ne s'attendoit pas d'y voir Eſope ; il étoit revêtu de toutes les marques de ſa dignité : Rhodope recula quelques pas, & elle fit un cri qui témoigna ſon étonnement.

Quoi ! dit-elle avec un tranſport de joie qu'elle ne put cacher, eſt-ce Eſope que je trouve ainſi dans le Palais de Créſus ? Par quel hazard paroît-il dans un état ſi différent de celui où je le vis hier ? mes yeux ne me trompent-ils point ? parlez, expliquez-moi cette enigme impénétrable ?

Madame, reprît Eſope, vous voyez ſans doute en moi l'exemple

ple le plus rare des bizareries de la Fortune. Les Dieux à qui je dois ce changement, ont ſuſcité Créſus pour m'élever de la plus baſſe condition, aux premieres Dignités d'un puiſſant Empire. Je voulus hier éprouver votre vertu : j'avois apris que l'adorable Rhodope étoit arrivée à Sardis avec une nombreuſe ſuite. Je voulus me faire voir à elle dans mon ancienne baſſeſſe ; elle ne m'a point méconnu : aujourd'hui j'ai voulu qu'elle me vît dans l'apareil qui ſuit le rang où la faveur m'a élevé : non que je faſſe cas de cet extérieur faſtueux qui environne les Grands : mais en effet, Madame, je me ſuis fait un plaiſir ſecret de vous ſurprendre par l'étalage d'une fortune ſi peu ordinaire. Créſus eſt ce Maître dont vous pouvez me dégager : mes liens ſont ceux de la reconnoiſſance ; je tiens à lui par des bien-

faits ſans nombre ; & à vous, ajouta-t-il, par un amour qui ne s'éteindra jamais. Je puis être fidéle à mon Maître, & à l'incomparable Rhodope, ſi elle veut fixer ici ſa fortune, & que la Cour de Sardis lui paroiſſe un ſéjour digne d'elle.

Seigneur, répondît Rhodope, après avoir un peu rêvé, la reconnoiſſance qui vous arrête au ſervice de Créſus, m'attache moi-même tendrement aux intérêts de ce Prince ; & les obligations que je vous ai, doivent me faire aimer tous les lieux que vous habitez. Mais, Seigneur, j'avois formé d'autres deſſeins, & je n'aſpirois plus qu'à conſacrer le reſte de mes jours au Dieu qu'on adore à Delphes. Une autre fois je vous entretiendrai des motifs de cette réſolution : Si vous ne les deſaprouvez pas, je vous ſerai redevable de tout mon repos.

Madame, reprit Eſope un peu ſurpris, je ne réſiſterai jamais à vos volontés; & ſi le genre de vie que vous ſouhaitez d'embraſſer, vous paroît préférable à la condition que je vous offre, je ne murmurerai point du parti que vous aurez pris.

Eſope & Rodope ſe ſéparérent ainſi : il la conduiſit dans un apartement qu'il lui avoit fait préparer dans le Palais, par l'ordre de Créſus. Ce Prince étoit ravi d'avoir auprès de lui la Maîtreſſe de ſon Favori : il croyoit l'attacher plus fortement à lui par un ſi doux engagement. Mais l'habile Phrygien ne douta point qu'un autre ne fût alors maître du cœur de Rhodope, & que ce ne fût cette raiſon qui la forçoit d'aller ſe réléguer à Delphes : il étoit trop maître de ſes paſſions pour s'offenſer de ce changement. Rhodope étoit excuſable, puiſqu'elle

n'avoit pas dû compter de le revoir. C'étoit du ſort & non d'elle qu'il avoit à ſe plaindre ; il attendit qu'elle voulût lui faire part de cet important ſecret.

Rhodope s'étoit bien aperçuë qu'Eſope avoit pénétré dans ſon ame : mais elle avoit peine à lui en faire confidence. Quelques raiſonnables que ſoient les paſſions, on ne ſe plaît jamais à les avoüer à celui qu'elles offenſent. Cette conſidération cauſoit une véritable inquiétude à Rhodope : elle étoit de trop bonne foi pour cacher l'état de ſon cœur, & elle ne pouvoit faire à Eſope qu'un aveu, qui ſans doute l'affligeroit.

Mais d'autres avantures l'attendoient à Sardis. Le Prince Atys la vit, & il l'aima : il envia cette conquête au Favori de ſon pere, & il ſentit que cette paſſion naiſſante alloit mettre un

obſtacle invincible au mariage que ſon pere le preſſoit depuis quelque tems de contracter avec une perſonne aimable, de laquelle il étoit tendrement aimé.

Il faiſoit confidence de ſon inclination au Prince Adraſte, que la fatalité de ſa deſtinée avoit forcé de ſe refugier à la Cour de Créſus : il avoit malheureuſement tué ſon frere ; & la douleur du Roi de Phrygie, pere d'Adraſte, n'avoit pas permis à ce Prince de reſter dans les Etats de ſon pere. Il avoit choiſi ceux de Créſus pour azile ; il comptoit d'y faire l'expiation du meurtre involontaire qu'il avoit commis.

Il tâcha de détourner Atys du deſſein de s'engager avec Rhodope. Que penſez-vous faire, lui diſoit-il ? vous allez vous expoſer à une paſſion infructueuſe. Je connois les femmes du caractére de celle-ci, mieux que vous

Amantes par ſiſtême, elles abuſent toûjours de notre foibleſſe: rarement elles nous aiment; & ſi par hazard leur cœur s'attendrit en notre faveur, ce ſentiment n'a de force qu'autant qu'il ſe trouve joint à leur intérêt: qu'un Amant plus puiſſant ſe preſente, vous voilà ſacrifié; & vous êtes obligé de ſouffrir le partage d'un cœur que vous ne voulez que pour vous. Je ſçai que le Prince Atys eſt au deſſus de ces craintes; & qu'il n'y a perſonne ici qui oſe lui diſputer le premier rang: mais, Seigneur, Eſope eſt votre Rival; & cet Eſope quel qu'il ſoit a l'avantage d'avoir été aimé. D'ailleurs doutez-vous que Créſus ne s'offenſe de cette paſſion? Il a pour vous des vuës élevées auſquelles il craindra que cet attachement ne mette obſtacle. Il vous deſtine une perſonne aimable, vertueuſe, qui vous ai-

me tendrement, & vous lui préférez une fille ſans naiſſance : Voulez-vous courir les riſques d'être le plus malheureux des hommes, en donnant votre cœur quand vous ſerez contraint de donner ailleurs votre main ? Non, Seigneur, croyez-moi, n'écoutez point le penchant qui vous entraîne vers Rhodope ; il vous en coûteroit trop pour le ſuivre.

Si le Prince Adraſte n'étoit pas lui-même ce qu'il ne veut pas que je ſois, répondit Atys, s'il n'aimoit pas éperdûment la belle Cydippe, je déférerois beaucoup à ſes avis : Mais, Seigneur, votre conduite fait tort à vos remontrances : vous aimez, & vous ne voulez pas que j'aime : d'ailleurs qui vous a dit que Rhodope m'aſſervira ? Je ne ſuis pas ſi facile à enflammer que vous le penſez ? Qu'ai-je aimé depuis que je ſuis dans l'âge de m'engager ?

Mon cœur n'a point encore ſubi le joug impérieux de l'amour; & vous n'ignorez pourtant pas qu'il n'a tenu qu'à moi d'en prendre. Cette Cour m'offre mille objets aimables. Ah ! Seigneur, interrompit Adraſte, c'eſt parce que vous n'avez jamais aimé, que vous avez tout à craindre. La premiere paſſion eſt la plus forte, & la plus dangereuſe... Non, Adraſte, reprît Atys, n'entreprenez point de me détourner de voir Rhodope; je ne ſçai quel deſir invincible m'entraîne vers elle; & je ceſſerai d'être votre ami, ſi vous continuez de m'accabler par vos remontrances.

Quelle épreuve pour Adraſte! il voyoit le Prince dans la réſolution d'aimer Rhodope; & il avoit de puiſſantes raiſons pour l'en détourner : il aimoit lui-même cette charmante Thracienne; il ne vouloit point avoir Atys

pour rival, Atys qui devoit lui être cher, à qui il devoit l'azile que Créſus lui avoit accordé dans ſa Cour, & dont il recevoit tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié. Comment être ingrat ? Comment oſer lui diſputer le cœur de Rhodope ? il ne pouvoit s'y réſoudre : mais il n'étoit pas poſſible qu'il ceſſât de l'aimer. S'il avoit donné quelques ſoins à Cydippe à ſon arrivée à la Cour de Sardis, il n'avoit jamais eu de vrai attachement pour elle : il avoit cherché par cet amuſement à ſe diſtraire plûtôt qu'à s'engager ; mais ſa paſſion pour Rhodope avoit ſon principe dans le cœur ; & il étoit d'Adraſte de l'aimer toute ſa vie.

Mais Rhodope elle-même étoit-elle digne de ſon attachement ? Il n'étoit pas certain qu'elle le méritât. Bien des raiſons l'en faiſoient douter. D'ailleurs, elle é-

toit aimée d'Eſope : comment ſe déclarer rival d'un homme tout puiſſant auprès de Créſus, dont la protection lui étoit néceſſaire ? Rhodope l'avoit autrefois aimé : cette flame ne pouvoit-elle pas renaître, ou l'intérêt ne pouvoit-il pas faire ce que l'inclination avoit déja fait ?

Ces réflexions agitoient tour à tour Adraſte, & ne lui laiſſoient aucun repos. Quoiqu'il aimât éperdûment Rhodope, il la fuyoit ; & il croyoit avoir raiſon de la fuir : il étoit même plus aſſidu que jamais auprès de Cydippe. Cet attachement frapa les yeux de Rhodope, & elle crut n'être plus aimée d'Adraſte. Cette idée la plongea dans la plus noire mélancolie : elle vivoit extrêmement retirée, toûjours occupée de ſa triſteſſe ; cette ſituation toucha une fille qu'elle avoit emmenée d'Egypte. Méroé, c'étoit

ſon nom, chercha à connoître la cauſe des chagrins de Rhodope; enfin elle la détermina à lui en faire confidence, & Rhodope parla ainſi.

HISTOIRE
DE RHODOPE.

TU ſeras étonnée ſans doute, ma chere Méroé, quand tu ſçauras l'hiſtoire de ma naiſſance, de me voir parvenuë à une ſi grande fortune, qu'il y en a peu qui la ſurpaſſent : écoute cependant, & ne me condamne pas.

Je ſuis de Thrace, & de la plus baſſe extraction. Je fus emmenée jeune en Gréce, & venduë à Jadmon riche Marchand de l'Iſle de Samos. Eſope étoit alors Eſclave de Xanthus Philoſophe, qui n'avoit de cette profeſſion que le ſimple titre.

Esope m'aima, & je l'aimai : je ne t'entretiendrai point des circonstances de notre engagement ; mais je ne pourrois te cacher sans ingratitude les obligations que j'ai aux instructions d'Esope.

J'apris de ce sage Phrygien, „ Qu'il n'est point de solide bon- „ heur que dans la pratique de la „ vertu : que la pauvreté n'est „ un mal que pour ceux qui ne „ sçavent pas en faire un bon usa- „ ge ; qu'il faut soumettre ses de- „ sirs à sa condition, & non sa „ condition à ses desirs ; parce- „ que celles qui ne renferment „ point leur vuë dans les bornes „ que leur naissance leur prescrit, „ achétent souvent leur satis- „ faction par mille lachetés ; en „ un mot, par la perte de leur „ honneur, & de leur réputation.

Je me rempliſſois l'esprit de ces importantes instructions, qu'E-

ſope accompagnoit quelquefois de ces Fables ingénieuſes, qui l'ont particuliérement fait connoître ; & j'y puiſai des principes, de la pratique deſquels j'ai eu le bonheur de ne me point écarter.

J'avois malheureuſement plu à Xanthus, qui m'aquît de Jadmon, auquel il céda Eſope en échange. Cet événement n'altéra point les ſentimens que j'avois pour Eſope ; & je réſiſtai avec conſtance aux empreſſemens de Xantus : il en fut extrêmement picqué ; & comme il n'ignoroit pas à quel point Eſope m'étoit cher, il réſolut de s'en venger. Il me fît faire des habits magnifiques ; & enſuite il m'enleva ſecrettement de Samos, pour me conduire en Egypte, où il eſpéroit me vendre très-cherement, voulant du moins ſatisfaire ſon avarice, puiſqu'il n'avoit pu ſatisfaire une autre paſſion.

J'ignorois ce que j'allois devenir, & à quel ſort le cruel Xanthus me deſtinoit. Le Vaiſſeau retentiſſoit de mes cris ; j'apellois Eſope à mon ſecours, & j'accablois mon Tyran d'injures ; mais il fut inſenſible aux plaintes comme aux outrages, & je ne pus rien obtenir de lui.

On ignoroit cependant à Samos ce que j'étois devenuë. Xanthus à ſon retour, publia qu'il m'avoit venduë à un Marchand Ethiopien : & ce bruit paſſa pour conſtant. Le malheureux Eſope deſeſpéré de ma perte, réſolut de paſſer en Phrygie, & d'y finir ſes jours dans la ſolitude. Le hazard le conduiſit dans les Etats de Créſus, où il a trouvé la place éminente qu'il occupe aujourd'hui.

A mon arrivée à Saïs, alors Capitale de l'Egypte, le perfide Xanthus me fit annoncer dans

toute la Ville : il me produiſit enſuite dans les promenades publiques, vétuë magnifiquement à la Gréque, des habits qu'il m'avoit fait faire à Samos. On me venoit voir de toutes parts : Xanthus m'accompagnoit par tout, & donnoit des loüanges exceſſives à ma beauté, & à mon eſprit; mais il me mettoit à un prix ſi haut, que je crus qu'il ſeroit obligé de me ramener à Samos.

Apriès occupoit alors le Trône d'Egypte. Ce Prince avoit immédiatement ſuccédé à Pſammis, & il avoit rétabli les affaires de l'Etat, que la retraite du feu Roi en Ethiopie avoit laiſſées en deſordre. Il eût été un des plus grands Rois qui ont régné en Egypte, ſi ſon extrême avarice, & la confiance qu'il avoit en Amaſis, n'euſſent cauſé ſa ruine, & celle de toute ſa Maiſon. Amaſis étoit un Soldat de

fortune, d'une valeur à toute épreuve. Il s'étoit élevé aux premieres Dignités de l'Epée, par les ſervices importans qu'il avoit rendus à l'Etat en différentes rencontres. Il avoit en même tems gagné la confiance du Prince, & l'amour des Troupes dont il étoit regardé comme le pere, & comme le Protecteur. Il étoit extrêmement ambitieux, & quoiqu'il diſſimulât ſes vuës, on ne laiſſoit pas de s'apercevoir qu'elles avoient un grand objet, par les ſoins qu'il prenoit de ſe faire des créatures à la Cour, à l'Armée, parmi le Peuple, & juſques chez les Etrangers. Il répandoit l'argent avec d'autant plus de profuſion, que le Roi aimoit à le ménager : & comme il étoit extrêmement aimé, il trouvoit des reſſources qu'on ne pouvoit deviner. Bien fait, aimable, vertueux en aparence, fort attaché

aux ſuperſtitions Egyptiennes, & ne manquant à rien de ce qui pouvoit lui gagner auſſi l'affection des Prêtres. Au fond Amaſis étoit extrêmement voluptueux ; il avoit l'eſprit vif & badin : mais quelquefois ſon enjoüement dégénéroit en bouffonnerie ; & c'eſt un défaut dans un homme apellé comme lui au Gouvernement d'un grand Etat.

L'établiſſement qu'il s'étoit fait à la Cour, & le rang qu'il tenoit en Egypte le mettoient en droit de prétendre aux plus grands partis. Le Roi n'avoit qu'une fille qui n'étoit point encore en âge d'être mariée, & qui ne pouvoit l'être de long-tems ; cependant comme Apriès n'avoit point de fils, elle devoit donner la Couronne avec ſa main, & on ne voyoit qu'Amaſis qui fût en état d'aſpirer à cet honneur : mais la Princeſſe étoit

ſi jeune, qu'il étoit encore inutile de ſe déclarer ſon Amant, & enfin Amaſis étoit engagé avec Laodice Princeſſe de Cyréne, que les malheurs de ſa Patrie avoient forcée de chercher un azile à Saïs.

Laodice joint beaucoup d'eſprit à une très-aimable figure : née avec aſſez de hauteur dans le caractére, elle a cependant le cœur ſenſible, & elle aimoit alors Amaſis éperdûment : la conduite qu'il a tenuë, ne prouve pas qu'il eût le même amour pour elle, il n'avoit ſans doute regardé dans cette Princeſſe que le ſang noble de Battus de qui elle deſcendoit, & qui avoit jetté les fondemens de l'Etat de Cyréne, Ville qui tient un rang conſidérable entre celles de l'Afrique, quoiqu'elle ſoit ſituée ſur les côtes brûlées de la Lybie.

Telle étoit la ſituation de l'E-

gypte, lorſque Xanthus m'expoſoit en vente : je ne puis ſans rougir rapeller cette funeſte époque ; ni m'imaginer comment des hommes qui ſont nés avec quelque humanité, ſe peuvent abaiſſer à cet infame trafic. J'attendois en tremblant l'éclairciſſement de mon ſort, ignorant ſi je reſterois en Egypte, ou ſi je ſerois ramenée à Samos.

Enfin, je vis un jour entrer Xanthus dans ma chambre avec un Eunuque Ethiopien, ſuivi de quelques Eſclaves noirs, qui portoient avec eux pluſieurs ſacs pleins de piéces d'or : je vis que c'étoit le prix de ma liberté. Je fis alors des cris horribles, j'invoquai tous les Dieux, j'apellai cent fois Xanthus tyran, barbare, mais il fut inéxorable : tenez, dît-il à l'Ethiopien, voilà celle que je vous ai venduë, ſaiſiſſez-vous-en. Adieu, Rhodope,

ajouta-t-il avec dureté, je trouve du moins à contenter l'avarice, puiſque tu n'a pas voulu ſatisfaire l'amour. A ces mots, il prît les ſacs des mains des Noirs, & il me quitta bruſquement.

Imaginez-vous en quel état j'étois, & ce que je m'imaginai que j'allois devenir; je crus qu'on m'alloit traîner dans le fond de l'Ethiopie, & que ce Noir Ambaſſadeur auquel on me livroit, étoit celui de quelqu'un de ſes Souverains. Hélas! quelles triſtes images ſe retracérent à mon ſouvenir: Eſope, Samos, la Gréce, la Thrace même avec ſes néges & ſes glaçons faiſoient tous mes deſirs, & peu s'en fallut que je ne regretaſſe juſqu'à Xanthus.

Ces funeſtes idées m'affligérent au point que je tombai évanouïe entre les mains de l'Ethiopien: il profita de cet accident pour m'enlever ſans que je m'en aper-

çuſſe ; je reſtai deux heures ſans connoiſſance, quoiqu'on m'eût conduite à l'autre bout de la Ville, où les parfums qu'on avoit répandus dans l'endroit où j'étois, diſſipérent peu à peu mon évanoüiſſement. Quel fut donc mon étonnement lorſqu'à mon réveil je me trouvai dans un lit d'yvoire, dont toute l'étoffe étoit de Pourpre de Tyr brochée d'or ; le reſte de l'apartement étoit ſi doré & ſi ſuperbe, que je crus que c'étoit un beau rêve que les Dieux m'envoyoient pour ſervir d'intervalle à ma douleur. Ayant raſſuré mes eſprits, je ſortis du lit, je vis des tables chargées de Vaſes d'un grand prix, & qui répandoient tous les parfums de l'Arabie ; j'aperçus un coffret d'or que j'ouvris, & dans lequel je trouvai des pierreries de la plus grande beauté. J'apris par-là que je ne ſortirois point d'E-

gypte : & quoique m'a captivité m'affligeât, je ſentis quelque légére conſolation, en penſant que du moins je ne ſerois pas bien éloignée de ma Patrie, car je regardois ainſi la Gréce.

Parmi les raretés qui occupérent quelque tems mes regards, j'aperçus des tablettes faites de ce papier merveilleux qui croît en Egypte ; elles étoient moins riches par la matiére que par le travail : je les ouvris, & je fus fort ſurpriſe d'y trouver des caractéres Grecs, avec cette adreſſe miſe au haut de la premiere page, *A la belle Rhodope.* Le reſte contenoit une Lettre, dont je me ſuis toûjours ſouvenuë ; la voici.

" Vous êtes libre, vertueuſe
„ Rhodope, & tout ce qui s'offre
„ à vos yeux ne me paroît point
„ encore un preſent digne de
„ vous : ſi votre cœur ſe pouvoit

„ mettre à prix, toutes les ri-
„ cheſſes du monde n'aquitte-
„ roient jamais ce qu'il vaut; j'ai
„ cru que rien ne pouvoit le
„ payer que le mien: ne le refu-
„ ſez pas, belle Rhodope, il n'eſt
„ pas indigne de vous; je vous
„ offre ces légers hommages de
„ mon amour pour eſſayer votre
„ reconnoiſſance; je veux avant
„ que de me montrer à vous,
„ éprouver ſi vous ſerez capable
„ de m'aimer. Soyez libre, &
„ diſpoſez de tout ce que vous
„ voyez dans ce Palais, vous ſe-
„ rez obéïe à votre gré; une
„ main encore inconnuë ſervira
„ toûjours à vos beſoins juſqu'à ce
„ que je vous aie convaincuë du
„ deſinterreſſement de mon a-
„ mour. Adieu, ſongez que de
„ tous les Eſclaves qui ſe vont
„ empreſſer à vous ſervir, il n'y
„ en a point qui ſoit plus dépen-
„ dant de vos lois que je le ſuis. „

Cette Lettre acheva de me jetter dans un embarras que vous pouvez vous imaginer : je rêvois ſérieuſement à cette avanture, lorſque j'entendis ouvrir une porte, & que je vis paroître l'Ethiopien qui m'avoit achetée ; il s'aprocha de moi avec un profond reſpect : Je viens vous témoigner de la part de mon Maître l'extrême douleur où il eſt de la violence que vous avez tantôt ſoufferte. Mais il étoit difficile de vous arracher autrement à votre premier eſclavage ; diſpoſez cependant de tout ce qui s'offre à vos yeux : ce Palais eſt rempli de gens deſtinés à vous ſervir, faites-vous voir en public, recevez tout le monde, & vivez à la Gréque, ſi vous le jugez à propos ; vous ne trouverez aucun obſtacle de la part du Prince qui vous adore ; je l'apelle Prince, Madame, parce qu'il eſt le nôtre : mais

il

il ne veut être ici que votre Eſclave.

Sans doute, répondis-je, je dois beaucoup à un traitement ſi généreux : mais tous les biens dont le Prince me comble, m'effraient par la honte du prix que peut-être il en attend. Etrangére en Egypte, Eſclave, & de la plus baſſe condition, je ne demandois ni l'éclat, ni les richeſſes : l'avarice de mon premier Maître me force à déteſter le bonheur que ces lieux ſemblent m'offrir : mais je n'abuſerai point de la confiance dont on m'honore ; vous pouvez vous en repoſer ſur ma foi, je ſuis acquiſe à votre Maître & au mien ; s'il me laiſſe libre, je ne lui déroberai point ſon Eſclave ; mais au prix de tous les biens du monde, il ne doit rien attendre de lâche de Rhodope.

L'Ethiopien ne répondit point,

il fit une profonde révérence, & à un certain ſignal qu'il donna en Egyptien, je vis paroître ceux que notre Maître commun avoit mis ſous ma dépendance ; ils me furent tous preſentés ; enſuite je demandai qu'on me laiſſât ſeule ; je reſtai agitée d'incertitude, de crainte & d'admiration : je fus interrompuë par un ſouper magnifique qui me fût offert, & que je refuſai ; je me mis au lit ; mais l'embarras où me jettoit la nouvelle ſituation, me cauſa un trouble que je n'avois pas même éprouvé dans la maiſon de Xanthus.

Il y avoit quelques heures que j'étois éveillée, lorſqu'une de mes Eſclaves entra doucement dans ma Chambre, & me dît qu'on me demandoit de la part d'Amaſis : je treſſaillis au nom d'Amaſis ; & que me peut-il vouloir, m'écriai-je ? chargé du Commandement des Armées ſçait-il ſi

Rhodope eſt en Egypte ? Ah ! c'eſt ſans doute entre ſes mains que la fortune m'a fait tomber.

Dès que je fus en état de recevoir l'Officier envoyé par Amaſis, on le fit entrer ; à ſon maintien, & à ſa magnificence, il me parut être un homme de diſtinction : Madame, me dît-il avec un air reſpectueux, le Prince que je ſers m'a ordonné de venir ſçavoir de vos nouvelles ; il ſçait le chagrin & l'émotion que vous eûtes hier, & il craint extrêmement que votre ſanté n'en ait ſouffert.

Seigneur, répondis-je, je ne m'attendois pas qu'Amaſis pût être inſtruit de mes infortunes ; je n'aurois même oſé croire que mon nom lui dût être connu : mais enfin, puiſqu'il daigne prendre part à ce qui me regarde, dites-lui, Seigneur ; que Rhodope, ancienne Eſclave de

Xanthus, n'a point changé de cœur en paſſant ſous les lois d'un Maître plus reſpectable; qu'à Saïs comme à Samos, contente de l'obſcurité de ſa condition, ſa vertu ſuffira pour la rendre heureuſe; & qu'enfin ſa ſeule inquiétude eſt, qu'on ne la laiſſe pas auſſi libre qu'elle le deſire. Madame, reprît l'Officier, j'oſe vous aſſurer de la part d'Amaſis, qu'il ne penſe pas à vous contraindre; & je ſuis chargé de vous dire, qu'il viendra dès aujourd'hui vous en faire le ſerment que vous exigerez de lui.

Il me laiſſa, & je demeurai perſuadée que j'étois l'Eſclave d'Amaſis; j'en fus cruellement affligée, le ſouvenir des chagrins que m'avoit cauſé l'amour de Xanthus, ou ma vanité peut-être me fit preſſentir qu'Amaſis viendroit à m'aimer. Je me rapellai pour éloigner cette idée, l'attachement

qu'il devoit avoir pour Laodice : Laodice eſt belle, me diſois-je, elle a d'ailleurs tous les charmes de l'eſprit. Dans cette ſituation je ſongeai que Xanthus n'étoit point encore parti de Saïs, j'envoyai à l'inſtant acheter de lui les habits d'Eſclave que j'avois en arrivant en Egypte ; ils n'étoient rien moins que riches, je m'en revêtis ; j'attendis Amaſis en cet état ; il arriva bien-tôt avec une nombreuſe ſuite.

Il parut très-ſurpris de me trouver avec les triſtes marques de mon ancien eſclavage : Madame, dît-il en s'aprochant de moi, & parlant aſſez bas pour n'être point entendu de ſa ſuite, dédaignez-vous ſi fort les preſens que l'amour oſe vous faire ? il vous offre ici des habits qui ne ſeroient pas indignes d'une Souveraine, & je vous vois avec ceux d'une Eſclave. Je les ai repris, Sei-

gneur, lui dis-je avec une assurance respectueuse, pour me rendre ma condition toûjours presente; ce qui siéroit à des personnes d'un rang illustre, n'est point fait pour la Thracienne Rhodope ; & je m'enorgueillirois peut-être de l'honneur que vous me faites, si je n'avois avec moi quelque chose qui m'avertît de ce que je suis. Madame, reprît Amasis, votre beauté & votre vertu vous peuvent faire aspirer à tout ; ce n'est point avec vous que je veux dissimuler; que suis-je moi-même, qu'un ouvrage de la fortune? né comme vous de parens obscurs, cette raison m'empêche-t-elle de joüir de ses bienfaits? Joüissons du present, ce bien est le seul qui soit solidement à nous. Profitez de mon exemple, Madame, & ne refusez point les biens que les Dieux vous presentent ; l'amour que vous inspirez peut vous éle-

ver au plus haut rang où l'ambition puiſſe porter les vuës d'une mortelle.

Seigneur, répondis-je, je n'ai point cette ambition qu'on ne peut ſatisfaire qu'en ſe couvrant de honte; la Couronne d'Egypte & celle de toute l'Aſie, ne me rendroient point heureuſe à ce prix. Non, Seigneur, j'aime mieux retourner en Thrace, ou rentrer dans les fers de Xanthus, que la plus brillante fortune achetée aux dépens de ma gloire.

Eh! qui vous parle, Madame, de l'acquérir à un prix honteux, cette fortune, reprit Amaſis? Suis-je chargé de vous propoſer rien de ſemblable? Que vous connoiſſez peu l'Amant qu'on vous offre, & qu'il eſt éloigné lui-même de ce ſentiment! il gémira de l'ignominie de ce ſoupçon. Non, il ne veut que votre cœur, vous aimer, & ſe faire aimer de vous,

eſt la ſeule grace qu'il demande.

Mais enfin, Seigneur, répondis-je, cet Amant veut-il que j'aime une chimére ? Que je le connoiſſe du moins, & que je ſçache de lui ce qu'il eſpére de moi. Non, Madame, répondit Amaſis, il ne veut point encore paroître, & vous ne le verrez que lorſqu'il aura connu ſon ſort, & que l'inclination aura fait ce que la reconnoiſſance ſeule ne feroit peut-être pas. Il ſe montrera ici ſans que vous le connoiſſiez, & nous éprouverons ſi vous l'aimerez indépendamment de ce qu'il fait pour vous. Amaſis alors exigea que je quittaſſe mes habits d'Eſclave : il m'annonça qu'il ſouperoit avec moi, & il me preſenta une partie des perſonnes de ſa ſuite pour être de ce ſouper : interdite, je n'eus ni l'aſſurance de refuſer, ni celle d'accepter. Je paſſai dans une autre Chambre,

où des femmes deſtinées à me ſervir s'occupérent à me parer. Pendant le ſouper, je remarquai vis-à-vis de moi cet homme qui m'étoit venu viſiter le matin de la part d'Amaſis : je lui trouvai de la douceur, & de la nobleſſe dans la phyſionomie ; il avoit les traits réguliers, & le teint plus blanc que ne l'ont ordinairement les Egyptiens. Il étoit grand, & de la plus belle taille du monde : ce fut un de ceux ſur qui mes regards tombérent le plus ſouvent.

J'avouë que j'étois extrêmement embarraſſée de me voir ſeule avec tant d'inconnus, que je croyois aux gages de mon Tyran. L'innocence de mes premieres années me faiſoit craindre le danger où j'allois être expoſée : enfin ma condition preſente m'allarmoit, je parus toûjours ſérieuſe. Amaſis ne parloit qu'à moi, & cette affectation augmentoit mon inquiétude.

Après le ſouper, lorſqu'Amaſis fût prêt à me quitter, il me parla encore en particulier: Madame, me dît-il, je vai rendre compte à votre Amant des diſpoſitions de votre cœur, je lui dirai tout ce qu'il vaut, & que vous n'avez pas moins de vertu que de beauté: continuez d'être toûjours telle, charmante Rhodope, & ſongez que vous êtes apellée à remplir les vœux du Prince le plus aimable, & le plus généreux. Il me conduiſit enſuite dans ma Chambre, accompagné de Siphoas, qui étoit ce jeune Officier qu'il m'avoit envoyé le matin; il m'entretint encore un moment, après quoi il me laiſſa ſeule entre les mains de quelques femmes, qui entrérent dès qu'il fut ſorti.

Je me mis bien-tôt au lit; & dès que j'y fus, je m'abandonnai à de nouvelles réfléxions; il me

ſembla que j'avois de l'inclination pour Siphoas : celle que j'avois euë pour Eſope me revint à l'eſprit ; je me ſentis effrayée d'être ſenſible pour un autre que lui : mais je ne contois plus de revoir cet illuſtre Phrygien, je ne pouvois lui conſerver que mon eſtime ; en toute autre rencontre, je n'euſſe point combattu mon penchant : mais quand je vins à penſer que je m'allois embarquer dans un engagement qui me ſeroit ſans doute fatal, je me crus plus malheureuſe que je ne l'étois dans mon premier eſclavage. Si je prenois du goût pour Siphoas, j'expoſois ſa vie, & peut-être la mienne à la vengeance d'un Amant que je ne connoiſſois pas, & que je craignois de connoître : je ne pouvois bien penſer du caractére d'un homme qui affectoit de ſe cacher de la ſorte. Je trouvois dans cette con-

duite une bizarrerie, que tout l'apareil de ſa galanterie ne me pouvoit faire aprouver ; quelqu'engagement qu'Amaſis eut avec Laodice, je craignois encore qu'il ne fût cet Amant. Que ſçai-je ! hélas ! peut-être que l'inclination que j'avois pour Siphoas, me rendoit Amaſis inſuportable.

L'embarras où je me trouvai, m'obligea de prendre une réſolution qui vous ſurprendra : dès le matin, je me revêtis de mes habits d'Eſclave, je ſortis, & je me rendis au Palais à l'apartement de Laodice ; j'attendois qu'elle ſortît de chez elle pour lui expoſer ma diſgrace, & lui demander ſa protection, lorſqu'Amaſis qui venoit rendre viſite à la Princeſſe m'aperçut, & vint auſſi-tôt à moi.

Que vois-je, belle Rhodope, me dit-il avec beaucoup de ſur-

priſe, eſt-ce vous que je retrouve ici? J'y viens chercher du ſecours contre le danger qui me menace, répondis-je ; je ne ſuis point en ſûreté dans les lieux où l'on m'a miſe, & je me trouverai mieux auprès de la Princeſſe. C'eſt donc Laodice que vous cherchez, repliqua-t-il? Il eſt vrai, repris-je, que je viens mettre ma vertu à l'abri de la ſienne: elle ne me refuſera pas l'aſile que je viens lui demander. Cependant, repliqua-t-il, vous allez deſeſpérer un Amant, qui ne s'eſt propoſé autre choſe, que de ſe faire aimer de vous. Que penſera-t-il quand il ſçaura que vous le fuïez? Ses vuës, repartis-je, ne ſçauroient être raiſonnables; puiſqu'il ſe cache, une flame déclarée me fait moins d'ombrage qu'un amour ſi myſtérieux.

Laodice ſortit dans ce moment, je quittai auſſi-tôt Amaſis, & j'al-

lai me jetter aux pieds de la Princeſſe : Au nom des Dieux, Madame, lui dis-je, délivrez-moi d'une crainte qui empoiſonne tous les momens de ma vie. Je lui contai alors mon Hiſtoire ; elle en fut émuë, & elle jetta des regards inquiets ſur Amaſis : ce que cette Etrangére me conte eſt-il véritable, dit-elle, en s'adreſſant à lui ? Auriez-vous part à ſon enlevement ? Madame, répondit-il ſans s'étonner, cette Gréque n'eſt point à moi ; un autre a des droits plus légitimes ſur ſon cœur, & ſa crainte eſt imaginaire. Cependant, repartit Laodice, elle ſe plaint qu'on a uſé de violence ; je ne puis lui refuſer l'aſile qu'elle me demande, & je la retiendrai juſqu'à ce que vous m'ayez expliqué ce myſtére. Je ſuis fâché, Madame, repliqua-t-il, de contredire à vos volontés, mais cette fille vous abuſe ; elle n'eſt

point à elle, elle n'eſt point à vous, & vous ne pouvez ſans cruauté l'ôter à celui pour qui je la redemande. J'entrevois, répondit Laodice avec beaucoup de fierté, que vous avez de bonnes raiſons de la reclamer : elle eſt aſſez belle en effet pour faire l'objet de vos vœux, je ne m'opoſe point à vos volontés : allez, vous pouvez ſuivre votre penchant.

La Princeſſe ſe retira bruſquement; vous auriez cru qu'Amaſis m'eût quittée pour la ſuivre, mais il ne me laiſſa point : je ne doutai donc plus qu'il ne m'aimât, autrement eût-il laiſſé partir la Princeſſe avec ſi peu de ménagement? Elle étoit extrêmement picquée, Amaſis n'en parut point inquiet, il ne ſongeoit qu'à me perſuader de le ſuivre.

Vous avez fait, me dit-il, une démarche qui me cauſera bien

des peines, vous voyez avec quel dépit la Princeſſe nous a quittés, il m'importe infiniment de ne pas lui déplaire ; toutesfois, belle Rhodope, j'ai hazardé de le faire pour ne pas vous abandonner à vous-même : jugez par-là combien votre Amant m'eſt cher, je m'expoſe à tout le courroux d'une Princeſſe que j'adore, pour vous conſerver aux vœux d'un Prince qui vous aime plus que ſa propre vie. Revenez de vos craintes, vertueuſe Rhodope, retournez en des lieux que vous avez trop imprudemment quittés, & je vous jure par tous les Dieux, par ceux de la Gréce, par ceux de la Thrace, & par le Siſtre auguſte de la redoutable Iſis, de de vous remettre moi-même auprès de la Princeſſe, ſi votre Amant aime autre choſe en vous que votre vertu.

Ce diſcours me toucha, & je

cédai enfin aux inſinuations d'Amaſis ; je lui donnai ma parole de ne plus chercher à fuir : il parut content de cette aſſurance, & il courut chercher Laodice, il eut beaucoup de peine à l'apaiſer ; elle étoit perſuadée qu'il m'aimoit ; elle avoit voulu me retenir auprès d'elle : la vivacité d'Amaſis à combattre ce deſſein, avoit fait naître dans l'eſprit de la Princeſſe des ſoupçons qu'il n'étoit pas facile de diſſiper. Mais elle aimoit Amaſis, pouvoit-elle ne pas ſe rendre à ſes raiſons ? Il lui fît part du ſecret, elle parut ſatisfaite de ſes excuſes ; & pour achever de lui perſuader qu'elles étoient ſincéres, il lui promît de ne me revoir jamais.

En effet, je ne revis plus Amaſis, & ce fut par ce Billet que je fus informée que je ne le reverrois plus.

" Quoi, belle Rhodope, vous „ avez voulu vous arracher à ma „ tendreſſe ? Vous avez voulu „ fuir l'Amant le plus fidéle, & „ le plus digne d'être aimé, ſi „ pour le mériter il ne faut qu'une „ ardeur parfaite : Je ne dois „ qu'aux ſoins d'Amaſis le repos „ que votre fuite alloit me ravir. „ Faut-il hélas ! que votre beauté „ m'ôte un ſi puiſſant protecteur ? „ Elle a cauſé de l'ombrage à „ Laodice : mais à qui n'en don- „ neriez-vous pas ? qui pourroit „ ſe croire aimable après vous „ avoir vuë ? Vous allez allarmer „ toutes les Amantes de Saïs ; „ vous allez enlever tous les „ Amans : Amaſis eſt obligé de „ vous fuir pour ne plus déplaire „ à la Princeſſe. Ecoutez un au- „ tre interpréte de mes ſenti- „ mens, il n'eſt pas moins paſ- „ ſionné pour mes intérêts, mais „ il n'aura peut-être point l'art „ de vous perſuader. „

Cette Lettre me fut renduë par Siphoas, je la lus en ſa preſence, & je me ſentis plus émuë lorſque j'en eus fini la lecture. J'ai donc perdu les bonnes graces de Laodice, lui dis-je, & je n'ai plus rien à eſpérer d'Amaſis. Madame, répondit Siphoas, Laodice n'a pu vous voir ſans jalouſie, & le fidéle Amaſis eſt forcé pour vous ſatisfaire de renoncer au plaiſir de vous voir. Mais enfin, Seigneur, repris-je, quand prétend-on me tirer de l'embarras où je me trouve ? Veut-on que je ſois perpétuellement eſclave de mon incertitude ? J'ignore ce qu'on me demande, j'ignore à quoi tend ce long myſtére, j'ignore même ſi je ſuis encore Rhodope.

Madame, répondit Siphoas, que vous importe-t-il d'en aprendre davantage ? On vous aime, ou plûtôt on vous adore, tout vous parle ici de la paſſion de

votre Amant, & s'il n'oſe vous en parler lui-même, c'eſt qu'il craint de ſe déclarer avant que de connoître ſi vous ſerez inſenſible à tant de reſpects.

J'avouë que je reſtai plus agitée qu'auparavant, je me ſentois de la diſpoſition à aimer Siphoas, ou plûtôt je l'aimois déja, & il me parloit pour un autre. Cette réfléxion me donna une nouvelle averſion pour mon inconnu: il faut, continuai-je, que cet Amant ait des défauts qu'il cherche à me déguiſer, ſans doute que ſa preſence m'inſpireroit un dégoût que je ne pourrois vaincre.

Madame, répondit Siphoas, le Prince n'eſt point tel que vous vous le figurez, & peut-être ne vous déplairoit-il pas. Vous êtes peu propre à me le perſuader, interrompis-je, & Amaſis eut obtenu plus que vous: je rougis en

parlant ainſi, & Siphoas en parut embarraſſé. Seroit-ce, répondit-il avec un trouble dont je m'aperçus, que vous auriez du goût pour lui ? Non, ajoutai-je bruſquement, je ne le fuïois que parce que je le ſoupçonnois d'avoir de l'amour pour moi. Alors Siphoas me regardant tendrement : Madame, me dit-il, ſi c'eſt un crime de parler pour un autre, n'en ſeroit-ce point un de vous parler pour moi ? Mais, non, je ſuis peu propre à vous perſuader, & je dois me contenter de vous laiſſer voir tout le trouble où votre diſcours me jette.

Alors je compris que j'en avois trop dit, & que Siphoas avoit pénétré plus avant que je n'aurois voulu : mon trouble augmenta, & Siphoas connut que je l'aimois ; il ſe jetta à mes pieds, il les embraſſa, & il me jura mille fois qu'il m'avoit aimée dès qu'il m'avoit vue.

Ah! lui dis-je en me dérobant de lui, pourquoi nous rendez-vous tous deux criminels ? Vous l'êtes en trompant la confiance de votre ami; & je le ſuis en manquant à la reconnoiſſance que je dois à ſes procédés : s'il m'aime autant que vous le dites, s'il eſt capable de tant de généroſité pour une Eſclave, ne ſuis-je point coupable de la plus noire ingratitude, en laiſſant voir ma foibleſſe pour un autre ?

J'étois dans un état qui eut fait compaſſion : Siphoas ne me ſembloit plus digne d'être aimé, dès qu'il pouvoit ſe réſoudre à trahir ſon ami ; & cependant j'étois entraînée par un penchant que je ne pouvois vaincre. Oubliez ma faute, lui dis-je, & je vous pardonne la vôtre; nous ne ſommes point maîtres de nos penchans, mais nous le ſommes de les réprimer. Adieu, Siphoas,

conſeillez à votre Maître de ſe montrer, s'il ne veut perdre ſes avantages.

Madame, répondit Siphoas, en me preſentant une boëte d'or garnie de pierreries, vous trouverez ici ſon portrait : il m'a chargé de vous le faire accepter. Je frémis alors à cette propoſition. Je vis que j'étois toûjours dépendante ; & je balançai ſi je prendrois la boëte ; je m'y réſolus à la fin : mais je m'éloignai auſſitôt de Siphoas ; & ſans vouloir l'entendre plus long-tems, je paſſai dans une autre chambre.

Quelles furent mes réfléxions, lorſque je pus me livrer à moi-même ? Je connus toute l'horreur de ma ſituation. J'aimois Siphoas ; & celui dont j'étois l'Eſclave, pouvoit m'en ſéparer. Eſope, le ſage Eſope me revint alors à l'eſprit ; je regrettai ſa preſence, & ſes utiles leçons : mais je le re-

grettois vainement, & je ne ſçavois à qui recourir : je pris enſuite cette boëte fatale qui me devoit aprendre le nom du maître de Rhodope : Que devins-je hélas, à l'ouverture de la boëte! j'y aperçus un Portrait, mais dont le viſage étoit enduit d'une teinture noire qui ne laiſſoit voir aucuns traits. Je retombai dans un autre embaras, & je me retrouvai plus inquiéte & plus troublée que jamais : enfin ne pouvant plus me réſoudre à vivre comme je faiſois, je pris le parti d'écrire cette Lettre à Amaſis.

„ Votre ami quel qu'il ſoit, n'a „ pas connu ſes intérêts, en les „ confiant à Siphoas. Je ne vous „ diſſimule point, Seigneur, qu'il „ a trouvé le chemin de mon „ cœur ; & je ne réponds plus de „ ſon penchant : que votre ami „ reprenne donc ſes richeſſes, en „ me laiſſant ſuivre mon inclina-

„ tion,

„ nation, ou qu'il ceſſe d'em-
„ ployer la médiation de Si-
„ phoas, s'il veut acquérir quel-
„ ques droits ſur le cœur de Rho-
„ dope.„

Amaſis reçut cette Lettre dans le tems que Siphoas lui rendoit compte de notre entretien : il la lut, & il en fit part enſuite à Siphoas. Vous jugez bien de quelle joie il fut tranſporté ; mais il ne crut point en être aſſez convaincu : il doutoit encore de la ſincérité de cette Lettre ; en vain elle s'accordoit avec mes diſcours: un Amant qui aime véritablement, ſe défie toûjours de ſon bonheur.

Amaſis fut plus facile à perſuader : ma Lettre lui fit ſentir que je ne lui étois pas indifférente ; & il s'aperçut qu'il étoit jaloux, avant qu'il eût ſçu qu'il étoit amoureux : il prit cependant grand ſoin de cacher ſon trou-

ble à Siphoas ; il tâcha même d'augmenter ſes défiances, en l'entretenant dans ſes doutes ſur ma ſincérité.

J'attendois avec impatience une réponſe à ma Lettre : je la reçus le lendemain ; elle étoit ſous le nom de mon Amant : voici à peu près en quels termes elle étoit conçuë.

" Vous aimez donc un autre „ que moi, cruelle Rhodope, & „ mes ſoins ni mes reſpects n'ont „ rien pu ſur votre cœur ! Je ne „ l'impute qu'au caprice de l'a- „ mour. Vivez heureuſe avec Si- „ phoas, je paſſerai ma vie à lui „ envier un bonheur que je mé- „ ritois, & que je n'ai pu lui ôter ; „ mais je ne veux point vous faire „ un crime de la fatalité de ma „ deſtinée ; je vais ailleurs gémir „ de mon infortune : Adieu, „ profitez de mes bienfaits ; ou „ plûtôt ce ſont ceux de l'amour

„ le plus tendre : & afin que vous
„ ne puiſſiez pas vous imputer
„ mes maux, je veux que vous
„ ignoriez à jamais le nom &
„ la condition du plus malheu-
„ reux de tous les Amans.

Je fus extrêmement touchée de la lecture de cette Lettre. Quel Amant, m'écriai-je, & que de pareils ſentimens ſont rares ! mais croit-il que j'en abuſe ? croit-il que je profite de ſes richeſſes ? Ah ! qu'il les reprenne ; je vai tout remettre entre les mains d'Amaſis. Je ne reverrai point Siphoas, qu'on ne me rende à mon premier état, qu'on ne me laiſſe reprendre mes habits d'Eſclave : je ne veux point avoir à me reprocher le malheur d'un homme ſi digne d'être aimé.

Je ne voulus voir perſonne ce jour-là, & je fis prier Amaſis de paſſer chez moi : il ne vint point : j'apris qu'il partoit dans deux

jours de Saïs ; & que le Roi l'avoit nommé pour aller apaiſer l'Armée de Lybie, qui s'étoit révoltée : je crus que c'étoit ce qui l'empêchoit de venir.

Je t'ai long-tems entretenu de Laodice, & je t'ai dit qu'elle étoit de Cyréne ; il eſt néceſſaire de t'inſtruire plus particuliérement des raiſons qu'elle avoit euës de venir en Egypte. Battus Roi de Cyréne avoit eu pour fils & pour ſucceſſeur Arcéſilas, Prince de peu de mérite, cruel, & d'ailleurs facile à ſe laiſſer conduire. Il s'étoit abandonné aux conſeils de Léarque * ſon Favori, homme vain, ambitieux, & qui aſpiroit ouvertement à la tyrannie ; pour cela il exerçoit des actes inoüis de cruauté ſous le nom de ſon Maître, & il avoit en cela deux vuës également artificieuſes : il ſe défaiſoit de ceux

* *Plutarque faits vertueux des femmes.*

qu'il prévoyoit pouvoir s'opoſer à ſes deſſeins, & il en détournoit la haine ſur Arcéſilas. Quand il eut commis beaucoup de meurtres, il y mit le comble par l'empoiſonnement du Prince : un autre motif le portoit à cette perfidie : il aimoit Erixo, femme d'Arcéſilas, & il cherchoit en s'aſſurant la poſſeſſion de la Couronne, à ſe ménager celle de la Reine, après la mort du Roi : il ſe ſaiſit du Gouvernement pendant la Minorité de Battus fils d'Arcéſilas, jeune Prince contrefait, boiteux, & deſagréable au Peuple qui haïſſoit la mémoire de ſon pere. Ainſi la vertueuſe Erixo voyoit ſon fils ſur le point de perdre la Couronne par la trahiſon du perfide Léarque ; & elle couroit riſque de ſe voir immolée à la brutale paſſion du Tyran, qu'elle avoit aperçuë. La ſage Erixo prévit donc le danger du Prince, & le ſien :

pour le prévenir, elle feignit quelques complaiſances étudiées pour Léarque, afin qu'il fût moins en garde contre les meſures qu'elle prendroit ; & il s'y laiſſa aiſément tromper. Erixo profita de ſa confiance, pour envoyer ſa fille Laodice à la Cour d'Egypte ; elle s'y acquit bien-tôt des amis, & elle engagea facilement Apriès, à ſe déclarer pour elle. Amaſis, qui avoit beſoin d'alliance, aima & ſe fit aimer de la Princeſſe ; & Laodice ayant perſuadé au Roi, que s'il vouloit agir contre Léarque, ſa mere avoit des amis dans la Ville qui ſe déclareroient à propos, Apriès donna dans ce projet, & il envoya une Armée contre Cyréne : mais cette expédition fut auſſi malheureuſe que la cauſe en étoit juſte. L'Armée du Roi d'Egypte fut taillée en piéces ; & ce qui s'en ſauva, s'étant irrité qu'on l'eût ainſi expoſé

à la boucherie, ſe cantonna ſur les frontieres de la Lybie, & fit révolter les Provinces voiſines, ſe diſpoſant à marcher contre Apriès, & ne menaçant pas moins que de le détrôner.

C'étoit contre les Révoltés que le Roi prit la réſolution d'envoyer Amaſis ; il crut qu'il y ſeroit d'autant plus propre, que l'amour qu'il avoit pour Laodice, le mettroit en état de faire agréer à l'Armée, la tentative que le Roi avoit faite, pour délivrer la mere de la Princeſſe de la tyrannie de Léarque.

Amaſis devoit donc être ſi occupé, que je craignis qu'il ne partît ſans ſçavoir mes ſentimens ; & véritablement il n'avoit point intention de me voir : mais mon deſtin l'emporta ſur les raiſons qui devoient m'arrêter. J'allai chez lui, ma preſence lui cauſa de l'émotion ; mais je ne m'a-

perçus point de la cauſe de ſon trouble.

Seigneur, lui dis-je, je viens encore vous ouvrir mon cœur ; vous y verrez les ſentimens de joie qu'excite en moi la juſtice qu'on rend à vos vertus, & vous ſerez touché des troubles cruels que ce cœur éprouve. J'aime Siphoas, il eſt vrai, & je ne crains point de l'avoüer ; il ne dépend pas de ſoi d'aimer ou de n'aimer pas : cependant ce penchant me livre à mille réfléxions embaraſſantes. La reconnoiſſance que je conſerve des bontés de votre ami, me cauſe une contrainte cruelle : je ne veux pas être tout-à-fait ingrate, je renonce à Siphoas ; & c'eſt ſacrifier mon bonheur : je lui rends même ſes richeſſes ; & le ſeul bien que je lui demande pour prix de ce ſacrifice, eſt qu'il me donne la liberté.

Amaſis fut ſurpris à ſon tour

de la violence que je me faiſois ; il m'en aima davantage ; cependant j'ignorois ce qu'il méditoit : Madame, reprit-il, il eſt encore tems de rendre votre Amant heureux ; ne penſez pas que par là je vous propoſe aucune lâcheté. Non, le ſacrifice que vous lui voulez faire, doit ſuffire à ſa félicité. Conſentez, Madame, à le voir ; il eſt parti de Saïs pour me joindre ſur ma route : vous le connoîtrez ; & vous aprendrez que s'il a des vertus qui le font eſtimer, il a d'ailleurs des qualités qui le rendent aimable. Profitez de cet avis, & oubliez Siphoas, qui ne peut d'ailleurs vous aſſocier qu'à une deſtinée trop peu digne de vous. Je n'aperçus point le piége que me tendoit Amaſis ; & comme je croyois l'avoir ſoupçonné mal à propos de m'avoir aimée, j'étois bien éloignée de penſer qu'il cherchât à me trom-

per : je voulus donc faire voir que je ſçavois triompher de ma foibleſſe, & je donnai ma parole à Amaſis, avec qui je partis le lendemain de Saïs.

Ce ne fut pourtant pas ſans violence que je m'arrachai à l'amour de Siphoas ; & la peine que j'endurois, me faiſoit vivement ſentir à quel point je l'aimois : plus je m'éforçai d'en effacer le ſouvenir, & plus j'éprouvai qu'il eſt difficile de réſiſter à un penchant auſſi flateur.

Cependant mon départ de Saïs avoit tout l'air d'une fuite. Perſonne ne ſçut d'abord ce que j'étois devenuë ; mais parce qu'on aprit que j'étois allée la veille chez Amaſis, la Princeſſe Laodice ne douta point que je ne l'euſſe ſuivi, & que ma fuite ne fût concertée avec lui. Elle s'en plaignit tout haut, & elle importuna ſi fort le Roi de ſes cris, qu'il en-

voya me redemander à Amaſis : mais le Général mépriſa les ordres du Roi. Il ſe ſentoit aſſez d'autorité pour ſe croire en droit de ne rien ménager. Ce refus mit le comble au dépit & à la jalouſie de Laodice ; elle ſe déchaîna contre ſon ingratitude ; & elle n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à rendre le choix qu'il avoit fait mépriſable.

Je n'aurois rien perdu par ſes plaintes, ſi elles ne m'euſſent enlevé l'eſtime de Siphoas, qui crut comme Laodice, que je m'entendois avec Amaſis. Il eut donc à ſe plaindre de la perfidie de ſon ami, qui lui enlevoit ſa Maitreſſe, & de la mienne : Admire la violence de ſon amour ; il réſolut de ſortir de Saïs, & d'abandonner l'Egypte pour jamais : quelques eſpérances qu'il avoit eu'ſ d'être enfin aimé de moi, cédérent à de fauſſes aparences :

mais il voulut me donner de derniers témoignages de ſon déſinterreſſement & de ſon amour. Il prit toutes les meſures néceſſaires pour m'aſſurer la poſſeſſion des dons immenſes qu'il m'avoit faits : ainſi ils furent ſoigneuſement conſervés pour m'être rendus à mon retour. Il partit auſſitôt d'Egypte, & on ne l'y a point revu depuis.

Je commençois à m'inquiéter de ce que le vrai maître de Rhodope ne ſe montroit point ; je m'aperçus qu'Amaſis avoit pour moi des attentions qui étoient plus vives que celles de l'amitié. Il étoit ſouvent triſte, comme s'il ſe fût reproché ſa trahiſon : j'affectois de l'entretenir de Laodice, mais ſans ſuccès ; & je commençois à ne plus douter de ſa ſituation, lorſqu'il ſe fit en ſa faveur cette ſurprenante révolution, qui lui a mis la Couronne d'Egypte ſur la tête.

Amaſis étoit enfin arrivé au Camp des Révoltés : il y étoit venu dans le deſſein aparent de les ramener à leur devoir : on ignore ſes vuës ſecrettes ; on convient cependant qu'il employa ce qu'il avoit d'éloquence pour éteindre la rebellion : mais il y a lieu de croire qu'il ne s'opoſa que foiblement à la réſolution qui fut priſe ſur le champ de le déclarer Roi à la place d'Apriès. Car pendant qu'il faiſoit les remontrances les plus vives, & les plus patétiques, un des mutins s'étant gliſſé derriere lui, entoura ſon Caſque d'une Couronne, & s'écria qu'il étoit digne d'être Roi. Chacun aplaudit à ce choix, & il s'éleva une voix unanime de rang en rang, qui proclama Amaſis Roi d'Egypte. Il ne put réſiſter aux charmes de la Souveraineté; l'ambition lui fit fermer les yeux à ce qu'il devoit à ſon Maître,

& à ſon Bienfaicteur : & comme il avoit trahi ſon ami en lui enlevant ſa Maitreſſe, il ſe réſolut avec la même facilité à ravir à ſon Roi la Couronne de ſes peres. Ainſi l'amour & l'ambition le portérent en peu de tems à ſe noircir de deux crimes également déteſtables.

Je le vis entrer à l'inſtant même dans mon apartement, avec l'apareil de la Royauté. Madame, me dit-il, en me regardant avec des yeux où je lus toute ſa paſſion, il eſt inutile de diſſimuler davantage : il y a trop long-tems que je me cache ; & puiſque la fortune a bien juſtifié mon ambition, elle peut bien auſſi juſtifier mon amour. Je vous adore, belle Rhodope, & je veux vous en donner des marques en vous aſſociant à la Royauté : eſt-ce une aſſez grande fortune pour vous, que la main d'un des plus puiſ-

ſans Monarque de l'Orient!

Je ne fus point ſurpriſe de cette déclaration : il y avoit quelque tems que je la prévoyois, & que j'avois préparé la réponſe : Mais j'avoüe que je n'avois pas ſupoſé qu'Amaſis ſe réſolût à m'épouſer, croyant qu'il avoit beſoin d'une alliance illuſtre, qui lui aſſurât la protection de quelque puiſſance voiſine. Cependant je ne fus point ébloüie de ce que ſa propoſition avoit de ſéduiſant. Je regardai à mon tour Amaſis avec des yeux d'étonnement : Seigneur, lui dis-je, le Trône de Saïs ne doit point être rempli par une Eſclave; & vous en tomberiez ſans doute, ſi vous oſiez entreprendre de m'y placer. Eh quoi! de plus extraordinaire que de vous voir élevé d'une naiſſance commune, au plus haut rang où l'ambition d'un Sujet puiſſe aſpirer, le partager avec une femme

encore plus inconnuë que vous ? Non, Seigneur, vous avez beſoin de l'amour & du reſpect des Peuples : Eh ! comment voulez-vous qu'ils en aient, ſi vous leur donnez lieu de vous mépriſer par la honte de votre choix ? Répondez à leur attente par des vuës plus nobles, & ne laiſſez pas dire que votre foibleſſe vous rend indigne de votre fortune.

Madame, répartit Amaſis, je ne penſois pas que le ſoin de ma gloire l'emportât en vous ſur celui de la vôtre ; mais l'amour ne raiſonne point ; & ces conſidérations que vous me remettez devant les yeux, ne ſont que des preuves convaincantes de votre cruelle indifférence.

Seigneur, interrompis-je, oubliez-vous que vous me voulez ravir à l'amour d'un Ami que vous m'avez obligé à venir chercher juſques aux bords de la Ly-

bie, & que j'attens inutilement ? oubliez-vous que vous vous devez aux vœux de Laodice, qui vous aime ſi tendrement ? penſez-vous enfin que pour monter au Trône, je veüille qu'il m'en coûte deux crimes, dont vous voulez que je me rende complice ?

Pour Laodice, répondit Amaſis, elle n'a plus rien à prétendre à mon cœur ; les Rois ne ſont pas obligés d'accomplir les engagemens des particuliers ; & pour votre Amant, ajoûta-t-il, il doit être guéri de ſa paſſion : il y a long-tems qu'il eſt ſorti de l'Egypte ; & vous ne devez plus eſpérer de le revoir ; je ne vous ai tirée de Saïs, que pour l'obliger à s'éloigner de vous.

Quoi ! Seigneur, répondis-je, vous m'oſez avoüer cette cruelle perfidie. J'ai tout ſacrifié à la reconnoiſſance, & peut-être me regarde-t-on comme un monſtre

d'ingratitude : Non Amaſis, non vous ne me connoiſſez pas : après l'aveu que vous m'avez oſé faire, il n'eſt pas de loi ſi funeſte que je n'accepte plûtôt que votre main : allez chercher ailleurs des cœurs perfides, qui ſe plaiſent à la trahiſon : je préférerai la mort à la Couronne que vous m'offrez ; & pour commencer à vous punir de votre injuſtice, aprenez que mon cœur eſt toûjours à Siphoas, qu'il ne brûle, & qu'il ne reſpire que pour lui ; & que ſi je ne me reprochois pas l'injure que je fais à l'amour de l'ami que vous trahiſſez, tout mon plaiſir ſeroit de faire éclater à vos yeux le triomphe de votre Rival.

Ah ! cruelle, répondit Amaſis, c'eſt parce que vous l'aimez, que vous dédaignez mes offres : ſans cet amour inſenſé qui vous dévore, vous ne rejetteriez pas les vœux que je vous preſente. Hé

bien ! mon amour pour vous ſera la meſure de ma haine pour lui. S'il oſe jamais joüir de votre preſence, je ne balancerai pas à l'immoler à ma vengeance. Barbare ! m'écriai-je, ſe peut-il que l'exemple d'une femme ne t'ouvre pas les yeux ? regarde ce que j'ai fait par reconnoiſſance. Hélas ! j'y ſacrifie les intérêts de ma tendreſſe, & tu n'oſes ſuivre l'exemple que je te montre : que dis-je, tu me menaces de faire périr celui dont je ſuis l'eſclave, & dont la généroſité doit m'être ſi reſpectable. Hé bien ! je te punirai de ta lâcheté ; & à jamais ma mort te laiſſera les remords de ton crime.

Amaſis ſoupira, & ne me répondit point ; il ſortit enſuite, & il me laiſſa ſeule : de quelles penſées fus-je alors agitée ? l'amour que j'avois pour Siphoas ſe réveilla. La trahiſon qu'on m'a-

voit faite, me fit gémir de mon eſclavage : je déteſtai la tyrannie, & je réſolus de tout endurer, & de mourir même pour m'en affranchir.

Je pris alors le portrait miſtérieux que Siphoas m'avoit laiſſé la derniere fois que je le vis ; je le regardai attentivement, je le moüillai de mes larmes, & je m'aperçus que la teinture dont il étoit empreint, s'enlevoit avec facilité : j'achevai de découvrir les traits de mon inconnu : comment te peindre ce que je reſſentis ? c'étoit le portrait de Siphoas, de cet Amant qui m'avoit plu malgré moi, & qui m'avoit reproché une tendreſſe que je m'étois reprochée à moi-même.

Je frémis alors en refléchiſſant que mon Bienfaicteur étoit celui même qui m'étoit ſi cher ; & que la perfidie d'Amaſis m'enlevoit ſi cruellement. Il eſt vrai que je

me ſentis un peu ſoulagée, en penſant que je n'avois plus d'ingratitude à me reprocher. Mais de quel trouble ne fus-je point combattuë, quand je ſongeai que cet Amant pouvoit me croire complice de tous les forfaits d'Amaſis ? je perdois un Amant que j'aimois, & que je croyois avoir mille raiſons d'aimer : je le perdois par la trahiſon d'Amaſis, & j'avois, aux yeux d'un Amant que j'adorois, toutes les aparences du crime; il fuïoit loin de moi, & il fuïoit perſuadé de mon ingratitude. Quelle affreuſe réfléxion pour une ame tendre & reconnoiſſante ! & quel ſurcroît de raiſons pour haïr de plus en plus Amaſis.

Cependant l'heureuſe deſtinée de ce Prince, car je lui dois preſentement ce Titre, alloit bientôt s'accomplir. Apriès que l'orgueil de ſa naiſſance, & l'éclat

de la Royauté aveugloit, mépri-ſa les avis qu'il reçut de la révol-te d'Amaſis, & il donna ordre à Patarbémis, que ſon rang ren-doit fort conſidérable parmi les Egyptiens, d'aller chercher Ama-ſis, & de le lui amener. Cet Offi-cier jugea bien que ce Prince n'o-béiroit pas aux menaces; il crut qu'il falloit s'y prendre avec plus d'adreſſe. Il uſa donc de remon-trances, & il exhorta Amaſis à ſe rendre auprès du Roi : celui-ci répondit qu'il s'y préparoit, qu'Apriès ne ſe plaindroit pas de lui, qu'il ſe diſpoſoit à l'aller trouver, & qu'il y méneroit l'Ar-mée.

Patarbémis comprit bien ce que cette réponſe vouloit dire, & il ſe hâta de venir informer le Roi des deſſeins des Rebelles. Apriès au lieu de profiter de cet avis, s'irrita mal à propos de ce qu'on n'avoit pas amené Amaſis

comme il l'avoit ordonné ; & ſans autre forme de juſtice, il fit ignominieuſement couper le nez & les oreilles à Patarbémis. L'injuſtice de ce traitement fit horreur aux Egyptiens ; chacun ſe conſidéra dans la perſonne du condamné ; l'eſtime qu'on avoit pour lui aigrit tous les eſprits, & groſſit bien-tôt le parti d'Amaſis d'un très-grand nombre de mécontens qui ſe joignirent à lui.

Apriès informé de cette nouvelle, crut qu'il n'avoit point de tems à perdre ; il marcha en diligence contre Amaſis avec trente mille hommes de Troupes Auxiliaires, qu'il avoit levées dans l'Ionie, & dans la Carie. Amaſis s'avançoit de ſon côté, & il joignit l'Armée Royale auprès de Saïs. Les Troupes d'Apriès étoient beaucoup meilleures, & elles entendoient bien mieux la guerre que celles d'Amaſis ; mais

ce dernier étoit ſupérieur en nombre, & ce fut ce qui lui donna l'avantage. On dit qu'Apriès étoit fortement perſuadé qu'il ne pouvoit être vaincu, ſoit qu'il contât ſur la juſtice de ſa cauſe, ou qu'il ſe perſuadât que l'Armée de ſon ennemi étant mal diſciplinée, elle ſe diſperſeroit d'elle-même; il eût eu raiſon de s'en flater s'il n'eût point précipité le combat: mais il croyoit qu'il n'étoit pas même au pouvoir des Dieux de lui ravir la Couronne. Sa témérité lui coûta la victoire, & bien-tôt la vie; il fut pris & conduit à Saïs: Amaſis l'y fit traiter d'abord avec beaucoup d'humanité; mais les Soldats murmurérent de ce qu'il laiſſoit vivre leur ennemi. Il fut donc obligé d'abandonner à leur fureur cet infortuné Prince, qu'ils étranglérent impitoyablement.

Ainſi la race de Pſammitique fut

fut abſolument éteinte : & Amaſis par un prodige de bonheur inoüi, fut reconnu pour légitime Roi. Il fit ſon entrée à Saïs, où je ne fus pas plûtôt arrivée, qu'on me logea dans mon ancienne maiſon, que je retrouvai telle que je l'avois laiſſée. Alors l'image du malheureux Siphoas me revint plus vivement dans l'eſprit; tout me rapelloit un ſouvenir que la ſituation où je me trouvois alors rendoit affreux; je crus voir, & entendre mon Amant me reprocher ma perfidie; toutes les aparences me condamnoient; & c'étoit aſſez que je paruſſe coupable, pour me reprocher les tourmens d'un Amant à qui je devois tout, & qui métoit plus cher que ma vie.. Je n'avois d'autre ſoulagement que celui que je prenois à conſidérer ſon portrait; je le baignois de mes larmes, & je menois une vie d'autant plus triſte,

que je craignois ſans ceſſe les importunités d'Amaſis, & que j'étois gardée à vuë comme une criminelle d'Etat. J'ignorois ce que j'allois devenir, & j'attendois toûjours en tremblant l'éclairciſſement de ma deſtinée.

J'étois cependant ſurpriſe de ne point revoir Amaſis, & je ne ſçus que penſer de ſon ſilence: j'apris ſeulement par ſes ordres, que mon Amant étoit parti, que c'étoit le même que Siphoas, & qu'il avoit remis en partant de Saïs entre les mains d'une perſonne ſûre une Lettre qu'il me fit rendre; elle étoit à peu près conçuë en ces termes.

" S'il eût été poſſible de dou-
„ ter de mon malheur, j'aurois
„ attendu votre retour à Saïs,
„ du moins avec le deſir de vous
„ trouver innocente: mais trop
„ de circonſtances ſe réüniſſent
„ contre vous; & puiſque je perds

„ l'eſpérance de vous revoir ſen-
„ ſible à mon amour, je renonce
„ au fatal plaiſir de vous revoir
„ coupable : ſi vous n'euſſiez
„ été qu'indifférente, j'aurois en-
„ core riſqué de vous attendre;
„ l'eſpérance de vous attendrir,
„ m'eût tenu lieu de récompenſe,
„ juſqu'à ce que ma fidélité vous
„ eût touchée, & que le retour
„ où j'aſpirois eût comblé tous
„ mes vœux. Ce bonheur étoit
„ réſervé pour Amaſis, que je
„ croyois uniquement occupé de
„ Laodice ; il m'a cruellement
„ trompé, & ſa trahiſon ſurpaſſe
„ la vôtre ; il manque à la fois
„ à la Princeſſe & à moi, & il
„ eſt en même tems infidéle
„ Amant & perfide ami ; je ne
„ puis vous pardonner ni vous
„ haïr, vous avez été aſſez foi-
„ ble pour ne pouvoir réſiſter à
„ la ſéduction d'Amaſis ; puiſſe-
„ t-il ne vous en pas punir ; puiſ-

„ ſe-t-il répondre toûjours à vo-
„ tre tendreſſe. Adieu, ſouvenez-
„ vous quelquefois de l'infortuné
„ Siphoas ; conſervez du moins
„ les preſens qu'il vous a faits ;
„ ne vous piquez pas d'une vaine
„ généroſité ; je jugerai de votre
„ eſtime par le ſoin que vous
„ prendrez à conſerver tout ce
„ que je vous ai donné ; je ne vous
„ rends la liberté qu'à cette con-
„ dition. Adieu, vous êtes mon
„ Eſclave, obéiſſez-moi du moins
„ pour la premiére & la derniére
„ fois. „

Cette Lettre me pénétra de douleur ; je conclus que je ne reverrois plus Siphoas. Quel fut mon deſeſpoir alors ! je me reprochai des aparences que je n'avois pu détourner, & je me fis un crime de celui d'Amaſis, ou plûtôt mon dépit me rendit ce Roi ſi odieux, que je formai la réſolution d'abandonner l'Egy-

pte, & d'aller me renfermer dans quelque retraite, où je n'entendrois jamais parler de lui.

Je fus cependant extrêmement ſurpriſe d'aprendre au bout de quelques jours qu'Amaſis étoit marié, & qu'il venoit d'épouſer Laodice, cette même Laodice qu'il avoit dédaignée pour moi. Cette nouvelle me parut d'abord incroyable; & lorſqu'elle me fut confirmée de toutes parts, je ne ſçus quel jugement en faire; je me flatai que les Dieux qui avoient changé le cœur d'Amaſis, changeroient peut-être auſſi ma deſtinée, & qu'ils me rendroient l'Amant qu'ils m'avoient enlevé.

Ce fut alors que le Roi vint me viſiter, & qu'il voulut m'aprendre lui-même ſon mariage avec la Princeſſe de Cyréne. Madame, me dit-il, reconnoiſſez dans ce que j'ai fait le pouvoir de votre vertu, vous m'avez don-

né un exemple que j'ai voulu ſuivre : vous laiſſiez un Amant qui vous étoit cher, pour en chercher un à qui vous croyez devoir davantage ; c'étoit ce qui vous faiſoit quitter Saïs pour me ſuivre : je n'ai pu ſouffrir que vous montraſſiez une ame plus grande que celle du Roi. Je me devois à Laodice ; pour m'attacher à elle, j'ai voulu comme vous m'arracher à ce que j'aimois le plus ; & c'eſt à vous & non à moi que la Princeſſe doit la main que je lui ai donnée.

Cette réſolution d'Amaſis me fit preſque oublier tout le mal qu'il m'avoit fait. Je parus charmée qu'il eût rendu juſtice aux vertus de Laodice, & je lui demandai pour unique grace qu'il eût à m'aprendre quel étoit cet Amant myſtérieux, ce Siphoas ſi long-tems inconnu que j'avois aimé ſans le connoître, & qui

m'avoit été ravi au moment qu'il pouvoit être heureux.

Madame, me dit-il, Adraſte fils du Roi de Phrygie eſt celui dont vous êtes en peine ; il voyageoit inconnu dans les Cours de l'Orient, & il arriva enfin à celle de Saïs, il y prît le nom de Siphoas ; ſon pere lui envoyoit des ſommes immenſes, afin d'y ſoûtenir avec ſomptuoſité la dignité de ſon nom ; il ne voulut cependant point être connu pour éviter l'embarras du Cérémonial : nous nous liâmes lui & moi d'une aſſez forte amitié, & il me fit part de ſon ſecret, je voulus qu'il le communiquât à la Princeſſe Laodice ; & ce fut ce qui la guérit de la premiere jalouſie que notre rencontre chez elle lui cauſa. Je lui contai votre Hiſtoire, l'amour du Prince, & tout ce qu'il avoit fait pour vous. Adraſte lui confirma mon récit, & elle

ceſſa d'être inquiéte. Au reſte, Madame, ceſſez de m'imputer vos malheurs ; ſi Adraſte m'en eût cru, il eût été moins délicat, il ſe fût déclaré d'abord, & je n'euſſe point pris cette inclination infortunée qui m'a fait trahir mon ami, & qui vous a fait perdre votre Amant. Je vai travailler à vous le rendre, & j'ai déja donné des ordres pour lui faire ſçavoir, en quelque lieu qu'il ſoit, la tendreſſe que vous avez pour lui. Cependant, Madame, aprenez le malheur de ce Prince : à peine eſt-il rentré dans la Phrygie, qu'il y a tué innocemment le Prince ſon frere ; le Roi ſon pere en a été ſi touché, qu'encore qu'il n'ait plus d'autre fils, il a chaſſé Adraſte, & on ne ſçait ce qu'il eſt devenu. Sans ce nouveau malheur, il ſeroit déja inſtruit de vos ſentimens.

Ce récit me cauſa un nouveau

trouble : Siphoas étoit Prince, & apellé à la Couronne de Phrygie ; le courroux de ſon pere ne pouvoit que ſe diſſiper tôt ou tard, & le meurtre innocent qui avoit donné lieu à ſon exil, devoit ſans doute être un jour oublié. Je compris que je n'étois point née pour Adraſte, & que l'ambition le guériroit d'une paſſion ſi fort au-deſſous de lui : Je réſolus donc de l'oublier, & gardant chérement le ſouvenir de ſes bienfaits, de ne pas du moins me rendre indigne de l'eſtime qu'il m'avoit témoignée. Ainſi je réſolus de ſortir d'Egypte, & de me retirer à Delphes, où je voulois conſacrer au Dieu qu'on y adore les treſors qu'Adraſte m'avoit laiſſés ; je les avois reçus comme Eſclave, & je crus avoir trouvé un tempéramment pour ſatisfaire à tout, en les conſacrant au Dieu de Delphes.

Je fis ſçavoir auſſi-tôt mon deſſein au Roi, qui n'oſa s'y opoſer; je reçus de Laodice un accueil plein de bonté, & je partis de Saïs avec un équipage de Reine. Je pris mon chemin par la Lydie, & je vins à Sardis, d'où je comptois de continuer mon voyage vers Delphes, lorſqu'en arrivant ici j'y apris deux choſes qui m'étonnent également; l'une, qu'Eſope cet Eſclave de Xanthus, qui m'avoit le premier apris à connoître l'amour, étoit devenu le premier Miniſtre de Créſus; & l'autre, que Siphoas, ou plûtôt qu'Adraſte, à qui je devois tant, & qui m'avoit aimée avec un ſi noble déſinterreſſement, étoit venu chercher en cette Cour un azile contre la colére du Roi ſon pere. Cependant, ma chére Méroé, que dois-je penſer de ſa conduite? Adraſte me ſuit, Adraſte dans les mêmes lieux où je ſuis,

évite par tout ma preſence, il cherche au contraire celle de Cidippe. Seroit-ce l'effet de la jalouſie ? n'a-t-il pas apris le mariage d'Amaſis, & de Laodice ? Non, je ne puis ſouffrir qu'il me ſoupçonne de cette lacheté. Mais écoute, Méroé, quel eſt mon deſſein : je ne veux point des richeſſes d'Adraſte, s'il me fait l'injure de douter de ma juſte reconnoiſſance ; & s'il eſt infidéle lui-même, je ne lui veux rien devoir.

Dans cette réſolution, Rhodope chargea Méroé d'une Lettre pour Adraſte : quelle fut la ſurpriſe de ce Prince en la recevant ! il fut ſaiſi de joie & de crainte ; il l'ouvrit enfin, & il y lut ces paroles avec une émotion inexprimable.

" Si vous pouviez ignorer, „ Seigneur, que je ſuis à Sardis, „ je me flaterois de pouvoir en„ core me juſtifier ſur l'événe-

„ ment qui nous ſépara tous
„ deux en Egypte : mais le peu
„ d'empreſſement que vous avez
„ d'en aprendre la véritable cau-
„ ſe, ne me laiſſe plus douter de
„ ce qüe vous penſez. Amaſis,
„ Seigneur, me rend plus de juſ-
„ tice ; il auroit dû vous inſtruire
„ lui-même des circonſtances de
„ cette triſte avanture. Mais dès
„ que vous me croyez coupable,
„ je me trouve indigne de vos
„ bienfaits : ſouffrez que je vous
„ les remette, & que je rende
„ au Prince Adraſte les gages
„ qu'il m'avoit donnés de ſon
„ amour. RHODOPE. „

Adraſte fut frapé d'une ſurpri-ſe inexprimable en liſant ; il crut d'abord que c'étoit un ſacriſice que Rhodope faiſoit à Eſope : ſans doute, s'écria-t-il, qu'elle ne veut rien tenir de moi, parce qu'elle veut tout devoir à Eſope. Quelle étrange ingratitude, &

devois-je m'attendre à un pareil traitement ?

Il revint bien-tôt de cette penſée ; Méroé lui fit entrevoir que ſa Maitreſſe étoit dans des diſpoſitions fort éloignées de celles où il la croyoit. Il y ajoûta facilement foi ; on croit aiſément ce qu'on craint & ce qu'on ſouhaite : Adraſte demanda la liberté de voir Rhodope, & il l'obtint ; ſa viſite ne pouvoit être ſuſpecte ni à Eſope, ni au Prince Atys : il avertit Méroé de l'heure qu'il iroit voir ſa Maitreſſe, il attendit ce moment avec impatience.

Rhodope ne fut point inſenſible à cette nouvelle : elle jugea que le Prince l'aimoit encore ; Méroé lui rendit compte du trouble qu'il avoit fait paroître à la vuë de ſa Lettre, de la crainte qu'il avoit témoignée en la liſant, & de la joie qui avoit éclaté dans ſes yeux, lorſqu'elle lui avoit laiſ-

ſé entrevoir, qu'il s'en falloit beaucoup qu'il ne lui fût indifférent.

Rhodope n'avoit pas deſſein de déclarer ouvertement ſon engagement à la Cour de Sardis; elle croyoit devoir ce ménagement à la tendreſſe d'Eſope : elle ſe prépara donc à recevoir la viſite d'Adraſte; elle ignoroit encore l'amour d'Atys ; Adraſte étoit réſolu de lui aprendre cette derniere conquête, afin qu'elle fût préparée à répondre au Prince lorſqu'il lui en parleroit. Il vint chez elle à l'heure qu'il avoit dite à Méroé; Rhodope ne put cacher une partie de ſa joie.

Il étoit impoſſible qu'une ſemblable entrevuë ſe paſſât ſans une explication : Adraſte avoüa ſes ombrages à Rhodope, elle lui fit connoître ſa fidélité : quel contentement pour ces deux Amans ! mais quelles douloureuſes réflé-

xions vinrent à la ſuite de ces doux tranſports!

Adraſte crut qu'il étoit néceſſaire d'avertir Rhodope de la paſſion d'Atys : cette nouvelle lui cauſa la plus cruelle peine ; elle tomba dans une ſombre rèverie ; le Prince lui-même reſta plongé dans la plus affreuſe triſteſſe. A la fin Rhodope rompant le ſilence, Seigneur, lui dit-elle, les Dieux ne ſemblent nous avoir raprochés, que pour nous forcer peut-être à nous ſéparer : je vois de toutes parts de cruels obſtacles au ſuccès de votre paſſion ; celle d'Atys me fait trembler pour vous ; pourra-t-il s'accoutumer au bonheur de ſon Rival ? eſt-il aſſez votre ami pour n'être point jaloux, ou aſſez vertueux pour ſouffrir la préférence que je vous dois, ſans chercher à vous en punir ? Il vous a aimé tant qu'il a ignoré que vous m'étiez cher, il

viendra peut-être à vous haïr quand il aprendra à quel point je vous aime; & je crains plus le fils de Créſus, que je n'ai de confiance en l'ami d'Adraſte.

Madame, répondit Adraſte, je connois la vertu du Prince Atys: non, il n'eſt point capable d'une baſſe jalouſie; s'il ne peut voir mon bonheur ſans affliction, je ſuis certain qu'il le verra ſans reſſentiment: ne vous allarmez donc point à contre-tems, aimons-nous, ma chére Rhodope, & laiſſez-moi le ſoin d'apaiſer Atys.

Seigneur, interrompit Rhodope, vous aurez beaucoup de peine à raſſurer une Amante; les Dieux me ſont témoins que ſi je ne craignois que pour moi, je braverois à vos yeux la paſſion de votre Rival; la fidéle Rhodope ne connoît point de timides ménagemens: mais, Seigneur, je crains

tout pour vous, & ce que je dois à vos bontés, me rend preſent le péril où vous vous expoſez; m'en croirez-vous, Seigneur? ceſſez de me voir, je ne vous en aimerai pas moins, mais je vous en aimerai plus ſûrement; toûjours Adraſte ſera l'objet de ma tendreſſe, & c'eſt uniquement pour le ſauver que je veux ménager un Rival ſi redoutable: je m'explique, Seigneur, les ménagemens dont je vous parle ne regardent point la flame d'Atys: non, je ne l'écouterai jamais que pour le condamner; mais je veux, s'il eſt poſſible, qu'il ignore celle que j'ai pour vous.

Que dites-vous, Madame, s'écria le Prince? quoi! je ceſſerois de vous voir: quoi! les Dieux m'auroient rendu l'incomparable Rhodope, & je pourrois me priver d'un bien qui m'eſt mille fois plus cher que la vie. Ah! ne

l'eſpérez pas, je ſuis certain de la vertu du Prince ; mais ſa jalouſie le fît-elle ſortir de ſon caractére, ſe déclarât-il mon ennemi, armât-il contre moi toute la puiſſance de Créſus, il peut m'ôter la vie, mais il ne ſçauroit m'arracher à mon amour.

Hélas! Seigneur, repliqua Rhodope, que de maux vous me préparez. Enfin, ſi vous m'aimez, prenez ſoin de votre vie, ne l'expoſez point davantage ; vos malheurs donnent déja aſſez d'exercice à votre conſtance, & la mienne n'eſt point à l'épreuve de ceux que j'enviſage. Adraſte ſe jetta aux pieds de Rhodope, il les embraſſa tendrement, il lui jura cent fois qu'il ne pouvoit prendre une ſi funeſte réſolution : elle tâcha de lui en prouver la néceſſité ; mais rien ne perſuadoit un Amant, qui après avoir ſi long-tems ſoupiré, retrouvoit enfin une Mai-

treſſe qu'il aimoit avec tant de fidélité. Il la quitta, réſolu de l'aimer toute ſa vie, & de ne point ſuivre les avis funeſtes qu'elle lui donnoit.

Mais comment concilier cette réſolution avec l'amitié d'Atys ? Cette penſée empoiſonnoit tout le bonheur d'Adraſte ; il lui ſembloit qu'un abîme de maux s'ouvroit devant lui, lorſqu'il enviſageoit la néceſſité de perdre ſon ami, ou d'abandonner ſa Maitreſſe.

L'amoureux Atys ſongeoit effectivement à ſe faire aimer de Rhodope ; il l'avoit revuë pluſieurs fois ; & il croyoit que le comble de la félicité étoit d'acquérir le cœur de cette belle Gréque.

Il mit la confiance d'Adraſte à la plus étrange épreuve : je veux, dit-il, que ce ſoit par une Lettre que Rhodope aprenne que je

l'aime ; j'exige de votre amitié, que ce ſoit vous qui l'écriviez, & qu'elle la reçoive dans l'idée qu'elle vient de moi ; je lui manderai même qu'elle vous adreſſe ſa réponſe : je voudrois ne me point engager que je n'euſſe quelqu'aſſurance de n'être point haï.

Quoi ! Seigneur, répondit Adraſte, vous voulez faire cette trahiſon à Rhodope ? & que dira-t-elle, quand elle ſçaura que la Lettre eſt d'un autre qu'Atys ? Défiez-vous du cœur des femmes : ſi Rhodope alloit m'aimer pour vous punir de cette infidélité, penſez-vous que j'euſſe aſſez de courage pour vous ſacrifier une ſi belle conquête ?

Prince, interrompit Atys, je laiſſerois alors Rhodope maitreſſe de ſon choix ; l'amour n'a point encore fait une ſi forte impreſſion ſur mon ame, que je ne puiſſe ſuporter la préférence qu'elle

vous accorderoit. Vous ne me haïriez donc pas, Seigneur, interrompit Adraſte, ſi j'étois aimé de Rhodope. Non, reprit Atys, & ſur le champ je courrois achever le mariage que le Roi me preſſe depuis ſi long-tems de conclure. A ce prix, repartit Adraſte, je me charge d'être votre confident auprès de la belle Rhodope. Auſſi-tôt il lui écrivit cette Lettre.

" S'il ſuffiſoit d'aimer éperdûment pour toucher l'incomparable Rhodope, je lui offrirois le cœur le plus tendre : & comment l'avoir vuë, & ne le lui pas offrir ? Oüi, Madame, vous charmez tout à Sardis comme vous avez fait à Saïs : mais pour vous plaire, eſt-ce aſſez de l'ardeur la plus violente ? Ce ſont vos droits de tout enflamer, & rien peut-être ne ſçauroit vous attendrir. Hélas ! ſi la paſſion

„ la plus ſoumiſe & la plus vive,
„ la diſcrétion la plus parfaite
„ & la plus inviolable, la fidelité
„ la plus inébranlable & la plus
„ aſſurée pouvoient quelque cho-
„ ſe ſur vous, que ne pourrois-je
„ pas eſpérer des vœux que je
„ vous offre ? Adieu, Madame,
„ le Prince Adraſte vous expli-
„ quera mes inquiétudes, & vous
„ lui pouvez adreſſer votre ré-
„ ponſe. „

Rhodope reconnut auſſi-tôt la main du Prince Phrygien, & elle ne douta point qu'il n'eût été forcé de céder aux importunités d'Atys : car pour quel autre eût-il parlé ? ou à quoi bon ce détour ? Elle vit qu'elle alloit être expoſée aux recherches du Prince ; elle en craignit les ſuites, & cette crainte l'affermit de plus en plus dans ſa réſolution. Elle fit une réponſe ſage & meſurée : & cependant pour avoir occa-

ſion d'éclaircir ce myſtére, elle manda au Prince de ſe rendre le ſoir au bout de l'allée de Planes qui répondoit à ſon apartement.

Atys attendoit la réponſe de Rhodope avec impatience, il fut charmé du rendez-vous: Accordez-moi une ſeconde grace, Seigneur, dit-il au Prince, ſouffrez que je prenne votre place, je veux moi-même éclaircir mes doutes, & ſçavoir de Rhodope, ſi Eſope tiendra dans ſon cœur contre les offres du mien.

Adraſte ne s'attendoit pas à cette propoſition, il craignit alors que Rhodope ne ſe plaignît qu'il l'eût trop expoſée: mais comment s'opoſer aux volontés du Prince? ç'eût été ſe rendre ſuſpect. Adraſte accorda au Prince ce qu'il lui demanda.

Quelle fut la ſurpriſe de Rhodope, en voyant Atys au lieu d'Adraſte? Elle jugea encore qu'il

n'avoit pu faire autrement ; elle réſolut de faire dès ce moment connoître ſes ſentimens au Prince, en lui ôtant d'abord toute eſpérance.

Il s'étoit aperçu de l'embarras de Rhodope ; les reſpects qu'elle lui rendoit, alloient juſqu'à la froideur ; il en fut ſenſiblement affligé : Vous attendiez Adraſte, Madame, lui dit-il, & vous êtes étonnée de voir Atys au lieu de lui ; je n'oſe même me flater que ce changement ne vous offenſe point : Atys ne peut remplacer Adraſte auprès de vous.

Seigneur, répondit Rhodope, le Prince Adraſte eſt glorieuſement remplacé par le Prince Atys : cependant, Seigneur, ajoûta-t-elle, dans quel embarras me jette votre preſence ? Adraſte vous a donc inſtruit qu'il me devoit voir ce ſoir ; & je m'étois abuſée quand j'avois cru qu'il viendroit lui-même. Ma-

Madame, répondit Atys, le Prince Adraſte n'a rien de caché pour moi, & je ne lui céle aucun de mes ſecrets; il connoit les diſpoſitions de mon cœur, il ſçait la félicité où j'aſpire; il ſçait, Madame, que je brûlois de vous voir, & de vous entretenir, & c'eſt à lui que je ſuis redevable du bonheur dont votre preſence me fait joüir.

Toutes les craintes de Rhodope furent alors confirmées; elle vit toute la paſſion du Prince, & elle en fut de nouveau affligée; ſa douleur ne trompa point Atys, il s'en aperçut; il lui en fit de tendres reproches, & bien-tôt il lui parla de ſon amour. N'en doutez point, belle Rhodope, lui-dit-il, c'eſt pour moi que le Prince vous a écrit, c'eſt de ma paſſion qu'il vous a entretenuë; c'eſt vous que j'ai voulu voir, c'eſt vous que j'aime; c'eſt vous enfin qui

allez faire le bonheur ou le malheur de ma vie.

Seigneur, repliqua Rhodope, qui avoit eu le tems de concerter ſa réponſe, le bonheur d'un grand Prince tel que vous, ne doit pas dépendre du caprice d'une paſſion qui vous aveugle peut-être : inſtruite par Eſope à ne faire cas que de la vertu, je me perſuade que vous n'avez point d'autres ſentimens. Croyez-vous donc, Seigneur, que l'amour que vous me témoignez, puiſſe vous faire un bonheur ſolide ? Vous êtes réſervé pour une plus noble félicité : laiſſez à des Amans vulgaires le foible honneur de briguer les bonnes graces de Rhodope, & faites-vous des attachemens plus dignes du fils de Créſus ; vous faire une étude du grand Art de régner, aprendre à rendre heureux un jour les Peuples qui ſeront ſoumis à votre obéiſ-

ſance, voilà, Seigneur, les ſeuls ſoins que vous devez prendre, c'eſt en quoi vous devez mettre votre félicité.

Hé quoi ! Madame, reprit Atys, faut-il être ennemi de ſoi-même pour ſe faire aimer des autres ? Je puis faire tout ce que vous me dites, & ne pas négliger un bonheur particulier : celui que vous me propoſez peut ſatisfaire ma vanité, il peut remplir les deſirs de l'ambition; mais le cœur, Madame, veut d'autres amuſemens, il demande une perſonne à qui on ſe confie, & qui s'aproprie en quelque façon notre bonheur; toutes les loüanges que je recevrai d'une autre, me ſeront indifférentes : je ne ſerai ſenſible qu'aux vôtres, & je ne goûterai le plaiſir d'être loüé, que lorſque vous me trouverez digne de l'être.

Eh bien ! Seigneur, répondit

Rhodope, commencez à me croire. Eloignez de vous ces penſées d'amour qui vous deshonorent : convient-il qu'on diſe de vous ?
„ Le Prince Atys eut de grandes vertus : il étoit fils du grand „ Roi Créſus : il étoit enfin né „ pour régner, mais il devint „ amoureux de la Thracienne „ Rhodope : elle avoit été long-„ tems Eſclave dans l'Iſle de Sa-„ mos ; elle le fut en Egypte ; en-„ fin elle vint à Sardis où elle „ retrouva Eſope qui l'avoit ai-„ mée, & qui n'étoit lui-même „ qu'un Eſclave ; que ſa vertu „ avoit rendu célébre à la Cour „ de Créſus. Atys devint Rival „ d'un homme qui n'eût oſé ſe „ montrer devant lui ſans la fa-„ veur dont Créſus l'honoroit. „ Non, Seigneur, je ne puis croire que ces conſidérations ne vous touchent point : ſongez-y, & ne vous expoſez pas au deshonneur

dont je cherche à vous garantir.

La fin de ce diſcours fit juger au Prince que Rhodope aimoit Eſope : cette réfléxion lui cauſa un extrême dépit. Il la quitta, perſuadé de la préférence qu'elle accordoit au Favori de ſon pere, & il alla chercher ſon ami pour lui faire part de ſes triſtes conjectures.

Mais la paſſion d'Adraſte devoit bien-tôt être déclarée. Cydippe s'étoit aperçuë que les aſſiduités de ce Prince avoient ceſſé peu à peu : elle en fut allarmée ; & un ſonge ſingulier vint augmenter ſon trouble. Elle crut être deſcenduë dans l'antre de Gygès *, & y avoir trouvé cet anneau merveilleux, qui avoit autrefois produit tant de prodiges : elle s'imagina enſuite que rencontrant Adraſte ſans qu'il l'aperçût, elle l'avoit ſuivi ; & qu'il étoit

* *Voyez le 3. Tome, Hiſtoire de Paſiphile.*

entré chez Rhodope, où il lui avoit juré mille fois de n'aimer jamais qu'elle. Cydippe avoit été tellement touchée de ce ſonge, qu'elle le crut une vérité.

Cydippe à ſon réveil s'habille en Eſclave, & devançant le lever du Soleil, & preſque celui de l'Aurore, elle court à l'antre de Gygès, que la ſuperſtition avoit rendu reſpectable à ſes deſcendans: on en gardoit ſoigneuſement l'entrée, dans la crainte que quelqu'un n'y trouvât peut-être quelqu'autre Bague qui fût fatale à la Famille régnante. Cydippe avoit en vuë d'en chercher quelqu'une qui l'éclaircît ſur les circonſtances de ſon ſonge : elle deſcend dans l'antre; elle y fait des recherches ſi indiſcrétes, qu'elle devint ſuſpecte, & qu'elle fut arrêtée. On l'interrogea ſur les motifs de ſa curioſité : elle n'oſa les dire: ſes refus achevé-

rent de la rendre criminelle. On la fit ſortir de cet antre, pour être conduite chez Eſope.

Cydippe connoiſſoit trop bien Eſope pour craindre aucune indiſcrétion de ſa part : mais enfin il falloit s'expliquer ſur les motifs de ſon déguiſement. Eſope ne douta point qu'il n'y eût dans cette conduite quelque intérêt de galanterie ; elle lui avoüa tout, & que les refroidiſſemens d'Adraſte l'avoient déterminée à ſe travêſtir de la ſorte.

Eſope ſçavoit qu'Adraſte avoit paru attaché à Cydippe ; mais il ignoroit ſon engagement avec Rhodope : ce qu'il aprenoit alors lui ouvrit les yeux. Il n'avoit pu douter que Rhodope n'eût aimé en Egypte. Elle en avoit aſſez dit pour lui donner de juſtes ſoupçons : ils ſe fixérent alors ſur Adraſte, il ſçavoit qu'avant que de venir à Sardis, il avoit reſté

quelque tems à la Cour de Saïs : il n'en fallut pas davantage pour l'inſtruire du ſecret qu'on lui avoit caché. Il renvoya Cydippe chez elle, après l'avoir aſſurée d'un ſecret inviolable ; & il reſta ſeul en proie aux réfléxions que cette avanture lui ſuggéra.

Eſope eſtimoit Adraſte, dont il avoit ſouvent plaint les malheurs ; & d'ailleurs étant né ſujet du Roi pere de ce Prince, il ſe croyoit engagé à lui témoigner tout le zéle qu'il en pouvoit attendre. Il voulut donc aprofondir ce miſtére, pour ſe déterminer enſuite ſur le parti qu'il prendroit.

Il vint le matin chez Rhodope ; il lui conta ſans détour le ſonge de Cydippe, & les ſuites qu'il avoit euës, jugeant qu'elle étoit aſſez ſage pour ne point abuſer de ce ſecret.

Rhodope rougit, & alors Eſope voyant tous ſes doutes confirmés :

Madame, ajoûta-t-il, le ſonge de Rhodope ne l'a point trompée: Adraſte vous aime, & vous l'aimez; votre embarras ne me le fait que trop voir; le cœur de Rhodope m'eſt échapé en Egypte; & les Dieux ne l'ont ramenée à Sardis, qu'afin de la rendre aux vœux de mon Rival.

Seigneur, répondit Rhodope, en ſe remettant de ſon trouble, je ne m'en défens point, j'aime Adrafte. Attachée par la fatalité de ma condition aux lois d'un Maître qui m'a long-tems été inconnu, j'ai cédé non ſans avoir combattu à un penchant que votre preſence ne contrediſoit point, & que l'opinion de me voir pour toûjours éloignée de vous, entretenoit. Madame, répondit Eſope, convenez que j'ai lieu de me plaindre. Pourquoi faut-il que ce ne ſoit pas de vous que j'aprenne les diſpoſitions de

votre cœur ? Ne vous avois-je pas fait connoître quelles étoient ſur cela celles du mien ? Vous craigniez que je ne me plaigniſſe. Mais ne connois-je pas, Madame, la foibleſſe du cœur humain ? Un ſeul objet peut-il toûjours lui ſuffire ? Non, belle Rhodope, cet effort n'eſt pas toûjours en notre pouvoir. Si je ſuis conſtant, ſi je ne puis aimer que vous le reſte de ma vie, c'eſt un exemple ſingulier qui ne doit faire de loi pour perſonne ; qui pourroit peut-être faire ſouhaiter que chacun me reſſemblât ; mais qui ne m'autoriſe pas à trouver mauvais qu'il n'en ſoit point ainſi.

J'avoüe, reprit Rhodope, que lorſque notre cœur a pris un ſentiment digne de le remplir, il devroit n'être point ſujet au changement ; mais ſi le mien plus foible & moins généreux, ſe trouve entraîné par une nouvelle paſ-

ſion, la raiſon n'a-t-elle pas droit de corriger cet égarement ? c'eſt cet effort que j'attens de la mienne ; ce n'eſt pas de ce moment que j'ai ſongé à rompre avec Adraſte : peut-être le ſouvenir d'Eſope eût-il dû ſeul me déterminer ; & j'avouë à ma honte, que l'unique intérêt d'Adraſte a eu part au détachement que j'ai voulu exiger de lui. Mais enfin, je l'ai demandé ce détachement, & je me ſens plus diſpoſée que jamais à ſuivre cette conduite.

Madame, reprit Eſope, c'eſt à vous de peſer les raiſons que vous avez de rompre avec le Prince de Phrygie. Je ne prétens point que mon intérêt vous cauſe aucune contrainte : je ſçai la conduite qu'il faut que je tienne, & elle ſera telle, que ſi la vertueuſe Rhodope eſt malheureuſe, on ne pourra jamais l'imputer à Eſope. A ces mots il ſe ſépara d'elle,

Rhodope reſta dans la plus étrange perpléxité où elle eût jamais été. Elle aimoit Adraſte, & elle ne pouvoit ſe réſoudre à rien faire qui déplût à Eſope. Je lui dois, diſoit-elle, cette connoiſſance de la vertu, qu'il a toûjours renduë préférable à mes yeux, aux plus brillans établiſſemens. Ce bien dont je lui ſuis redevable, ſurpaſſe tous les autres; & autant qu'il l'emporte ſur ceux de la fortune, autant l'attachement que je dois à celui de qui je le tiens, doit-il l'emporter ſur la reconnoiſſance que le Prince eſt en droit d'exiger de moi, pour les bienfaits dont il m'a comblée. Malheureuſe! qu'en ſacrifiant le repos de ma vie, je ne puiſſe faire le bonheur de deux Amans, à qui je tiens par des nœuds ſi tendres ou ſi raiſonnables.

Rhodope prit le parti de rompre avec le Prince. Que pouvoit-

elle eſpérer de cet engagement ? elle aimoit trop ſon Amant, pour le charger de la honte d'épouſer l'eſclave Rhodope ; il valoit mieux qu'elle renonçât à l'aimer : ce fût dans cet eſprit qu'elle lui écrivit cette Lettre.

„ Les Dieux, Seigneur, n'ont „ point voulu notre bonheur. „ Mille cruels obſtacles s'opoſent „ à notre engagement. Soyez „ pourtant aſſuré qu'ils ne pour- „ ront détruire l'union de nos „ cœurs ; & que ſi vous m'aimez „ auſſi parfaitement que je vous „ aime, Adraſte conſervera tou- „ te ſa vie les ſentimens qu'il a „ conçus pour Rhodope à Saïs. „ Faiſons-nous, Seigneur, une „ félicité que rien ne puiſſe alté- „ rer. Vous avez le reſſentiment „ du Roi votre pere à vaincre, „ l'amour de vos Sujets à gagner, „ & peut-être un Royaume à con- „ quérir : Quel honteux obſtacle

„ à de ſi dignes projets que l'a-
„ mour de Rhodope ? Non, Sei-
„ gneur, oubliez-la plûtôt. Quelle
„ gloire pour moi, ſi on peut
„ dire un jour, que c'eſt par le
„ ſacrifice que Rhodope a fait
„ de tout ſon bonheur, que le
„ Prince le plus aimable s'eſt
„ rendu le plus digne de régner.

Pendant que Rhodope écrivoit cette Lettre, l'infortunée Cydippe étoit en proie aux plus cruels remords : elle craignit d'avoir expoſé Adraſte au couroux d'Eſope, qu'elle ſçavoit être amoureux de l'illuſtre Gréque. Elle ſe repreſenta ſon Amant en proie, à la fureur d'un Rival tout puiſſant : ſon inquiétude lui fit oublier la vertu d'Eſope ; elle ne vit que l'abus qu'un autre eût fait en ſa place du pouvoir de ſe venger : & comme elle aimoit de bonne foi, quoi qu'elle crût n'être pas aimée, elle ne ſongea qu'à

avertir ſon Amant du péril qu'il couroit : voici comme ſa Lettre étoit conçuë.

" Qu'ai-je fait, grands Dieux ! „ A quels périls ai-je expoſé mon „ Amant ? Un ſonge m'a ſéduite, „ Seigneur ! il m'a inſpiré la plus „ cruelle jalouſie contre Rhodo- „ pe. Je vous ai vu à ſes pieds, „ lui jurer que vous l'aimeriez „ éternellement. Dieux barbares ! „ vous m'avez aveuglée ; & pour „ trop aimer mon Amant, je l'ai „ peut-être trahi : je n'ai point „ caché mes ſoupçons à votre „ Rival. Je m'égare, Seigneur, „ je parle de votre Rival, & j'i- „ gnore encore ſi j'ai raiſon de „ lui donner ce titre : mais enfin „ ſi vous aimez Rhodope, ſi elle „ a pu vous enlever à ma ten- „ dreſſe ; ſi mon ſonge ne m'a „ point trompée, une fatalité „ que je déteſte, m'a fait tout „ avoüer à ce Rival que je n'oſe

„ vous nommer, & à qui je ne
„ puis penſer ſans trembler. Fuïez,
„ Seigneur, fuïez ſon funeſte reſ-
„ ſentiment. Que ne puis-je hé-
„ las! ajoûter, ne fuïez pas ſans
„ Cydippe; mais non, vous ne
„ m'aimez plus, ou bien vous ne
„ m'avez jamais aimée. Quelque
„ parti que vous preniez, tout
„ lui eſt égal; elle ne ſurvivra ni
„ au départ, ni au changement
„ d'Adraſte. „

Le Prince reçut cette Lettre dans le tems qu'on lui rendit celle de Rhodope. Quelle alternative! il recevoit de celle qu'il aimoit un ordre de renoncer à l'eſpérance, & de celle qu'il n'aimoit point un avis de fuir. Rhodope, & Cydippe s'étoient-elles concertées pour écrire ainſi? leurs Lettres ſembloient avoir les mêmes motifs; & les raiſons qui portoient Rhodope à lui conſeiller de la fuir, pouvoient être les

mêmes qui engagoient Cydippe à lui mander de partir : peut-être que ce Rival dont celle-ci lui parloit, avoit lui-même dicté la Lettre. Quelle extrêmité ! Quel étoit même ce Rival à qui Cydippe avoit révélé ſes ſoupçons ? étoit-ce Eſope ? étoit-ce le Prince Atys ?

L'embarras d'Adraſte augmentoit ; plein de ſon inquiétude, il deſcendit dans les Jardins du Palais, où s'étant enfoncé dans un bois de Myrthe, il s'y aſſit ſur un lit de gazon ; il y relut ces deux Lettres ; enſuite il ſe plongea dans une ſi profonde rêverie, qu'elles lui tombérent des mains, ſans qu'il s'en aperçût ; & le ſommeil ſuccéda à cette rêverie, ou plûtôt à cet accablement. En ce moment le Prince Atys qui cherchoit Adraſte, & qui avoit apris qu'il étoit ſeul deſcendu dans les Jardins, après avoir parcouru

vainement différens endroits ; aperçut Adraſte endormi ; il s'arrêta d'abord pour ne point troubler ſon repos : mais ayant vû deux Lettres à côté de lui, ſon étonnement ne fut pas médiocre, en reconnoiſſant que c'étoient deux Lettres de femmes, & de deux femmes différentes. Il cherchoit vainement quel pouvoit être ce double engagement, dont Adraſte lui avoit fait un miſtére. Il voulut le pénétrer ; il jetta les yeux ſur la ſignature des deux Lettres : il ne fût pas ſurpris de voir dans l'une le nom de Cydippe ; mais quel fut ſon affliction en trouvant celui de Rhodope dans l'autre ? il ſe hâta de les lire toutes deux : Son trouble étoit ſi grand, qu'à peine il put les entendre. Mais ne lui ſuffiſoit-il pas qu'Adraſte aimoit Rhodope, qu'il en avoit reçu une Lettre, & qu'il l'en trouvoit ſaiſi, pour ſe croi-

re ſacrifié aux vœux de ce Prince ? Il ſe ſouvint alors des efforts qu'Adraſte avoit faits pour le détourner de s'attacher à Rhodope. Il ſe repreſenta le miſtére qu'il lui avoit fait juſques-là de cet engagement : il n'en fallut pas davantage pour lui perſuader alors qu'Adraſte étoit heureux, qu'il avoit abuſé de ſa confiance, qu'il n'avoit cherché à le détourner d'aimer Rhodope, que parce qu'il en étoit favoriſé ; qu'il étoit donc le plus traître, & le plus infidéle ami qui eût jamais été.

Ces différentes idées cauſoient au Prince les plus cruelles agitations, lorſqu'il crut entendre marcher aſſez près de lui : il détourna la tête, & il aperçut, au travers des branches qui le cachoient, Rhodope, que ſa rêverie & que ſes inquiétudes ayoient auſſi conduite en cet endroit ; cette rencontre acheva de trou-

bler Atys ; il crut qu'elle n'étoit point innocente, & que Rhodope venoit chercher Adraſte. Il frémit à cette penſée ; cependant la triſte Rhodope avançoit inſenſiblement ; Atys déterminé à éclaircir ſes doutes, acheva de ſe cacher, & il attendit en tremblant l'iſſuë de cette avanture.

Rhodope étoit enfin arrivée, & elle avoit aperçu Adraſte qu'elle reconnut d'abord ; elle s'arrêta auſſi-tôt, & elle héſita quelque tems ſi elle ne s'éloigneroit point; mais comme Atys n'avoit pu ſe retirer ſans faire un peu de bruit, Adraſte s'éveilla bruſquement ; & le premier objet qu'il aperçut, ce fut ſa chere Rhodope : qu'elle rencontre pour un Amant dévoré par ſes craintes ! Adraſte ſe léve, & il joint bien-tôt ſa chére Thracienne.

Quel favorable Dieu, lui dit-il, conduit en ces lieux l'incompa-

rable Rhodope ? Vous me voyez au deſeſpoir, incertain ſi je dois me réſoudre à vivre ou à mourir ; la mort la plus rigoureuſe me paroît mille fois moins barbare que le parti que vous voulez que je prenne. Vous m'ordonnez de vous fuir, adorable Rodope : hélas ! le puis-je, & le devez-vous exiger de l'Amant le plus tendre & le plus reſpectueux ?

Rhodope s'étant un peu remiſe, & croyant alors parler ſans témoins ; Seigneur, répondit-elle, après l'aveu que je vous ai fait de ma tendreſſe, j'ai cru que vous n'aviez plus rien à déſirer ; j'ai cru même, & je le crois encore, que les conſeils que je vous avois donnés, étoient le plus grand témoignage que vous pouviez recevoir de la fidélité de mon attachement. Je ne ſçai quel préjugé funeſte me fait enviſager votre amour, comme l'écueil de vo-

tre gloire ; mais enfin, Seigneur, votre preſence me cauſe mille ombrages que je ne puis vous dire : votre condition qui met tant d'obſtacles à notre engagement ; les liaiſons que vous aviez priſes avec Cydippe avant mon arrivée en cette Cour, l'amour du Prince Atys.

Eh bien, Madame, interrompit Adraſte, eh bien, ſi cette Cour vous fait ombrage, fuïons ; allons chercher un autre azile, où nous puiſſions nous aimer ſans contrainte, où le rang, où la reconnoiſſance, où l'amitié ne nous immolent point à de vains ménagemens ; où rien en un mot ne nous paroiſſe préférable au plaiſir de nous aimer uniquement.

Que je fuïe moi, Seigneur, reprit Rhodope ! que je m'expoſe aux bruits injurieux, qu'une retraite furtive donneroit lieu de répandre ſur ma conduite ! que

je ſouffre qu'on l'impute à la fureur de ma paſſion ; & qu'après avoir apris à reſpecter la vertu, & à la regarder comme le ſouverain bien, je laiſſe dire que je l'ai violée ! non, Seigneur, n'attendez point de moi cette lâcheté ; je vous aime déja moins, dès que vous me la conſeillez ; & bien-tôt je ne vous aimerai plus, ſi vous oſez m'en parler davantage.

Que vous m'aimez donc peu, Madame, répondit le Prince ! puiſque vous pouvez ceſſer de m'aimer ſi facilement, ou que votre tendreſſe eſt différente de la mienne ! quoique je haïſſe vos conſeils, bien que la mort me paroiſſe cent fois moins dure que le parti que vous me propoſez, hélas ! je vous adore toûjours, tout injuſte que vous êtes, & je ſens qu'il n'eſt point d'extrêmité où je ne me portaſſe pour vous

le perſuader : mais vous ne m'aimez point, & c'eſt là l'unique cauſe de tous mes malheurs.

Seigneur, reprit Rhodope, n'accuſez point ma tendreſſe ; je n'ai que trop de penchant à me juſtifier de l'indifférence que vous me reprochez : mais enfin je dois vous aimer pour vous ; & ſi vous m'êtes cher, votre réputation doit m'être chére ; auſſi ne vous ai-je pas déja dit qu'il ne convenoit point au fils du Roi de Phrygie d'aimer Rhodope ; diſpenſez-moi d'un détail qui m'afflige ; diſpenſez-moi d'en dire davantage ; votre réſiſtance va me faire ſouhaiter de pouvoir vous haïr, parce que ma haine vous guériroit peut-être ; & que bien-tôt vous n'enviſageriez plus que votre devoir. Adieu, Prince, ſéparons-nous ; & puiſque vous voulez que je fuïe, je fuirai ſeule pour vous laiſſer tout entier

au

au retour de votre raiſon.

Eh! Madame, de grace, répartit Adraſte, ne m'expoſez point à tant de maux à la fois : j'aime encore mieux vous voir, quelque cruelle que vous me ſembliez, que de ne vous voir point du tout; du moins votre preſence me laiſſe encore l'eſpoir de vous fléchir; elle adoucit une partie de mes maux : Eh que ſeroit-ce, grands Dieux, ſi j'étois ſéparé de vous! Ah! Madame, ne me faites point cette horrible menace, ou vous m'allez voir expirer à vos yeux.

Cependant Atys étoit le témoin de cet entretien; & il avoit peine à croire que ce qu'il entendoit ne fût point un ſonge : cet effort lui parut incroyable, ſon amour ſe changea en admiration, & il ſe ſentit animé d'un feu tout différent de celui dont il avoit brûlé juſques-là : il ſortit donc bruſquement de l'endroit où il

avoit été caché ; & ſe montrant tout à coup au Prince & à Rhodope, il les jetta dans une ſurpriſe, qu'on peut aiſément imaginer.

J'ai tout entendu, leur dit-il, ceſſez tous deux d'être étonnés : le cœur d'Atys ne brûle point d'une flame dont il rougiſſe. J'aimois Rhodope ; & ſi je me plains d'Adraſte, c'eſt de m'avoir fait un myſtére de ſon amour : mais enfin ne tournons point les yeux ſur le paſſé, & voyons ce que le preſent m'inſpire. Madame, ajouta-t-il, Adraſte eſt digne de vous ; & c'eſt Atys, c'eſt le Prince fils de Créſus, & c'eſt enfin votre Amant qui vous demande grace pour lui : je le juſtifie de la honte que vous craignez qu'il ne reçoive de la baſſeſſe de votre naiſſance ; & le ſacrifice que je fais en faveur de ſon amour, vaut bien le ſuffrage de ceux qui le perſécutent injuſtement. J'attens des Dieux la

Couronne de Lydie, & vous ſçavez l'un & l'autre quelle eſt la puiſſance de cet Empire. J'en employerai les forces pour le rétabliſſement d'Adraſte; & je jure par les Autels d'Alcide, l'illuſtre Fondateur de notre auguſte Maiſon, de ne quitter jamais les Armes, que le vertueux Adraſte ne ſoit rétabli dans tous ſes droits à la Couronne de Phrygie: il vous la dévra, Madame, cette Couronne; & qu'auriez-vous fait de mieux pour lui, quand les Dieux vous auroient accordé l'illuſtre naiſſance qu'il vous ont refuſée.

Adraſte & Rhodope ne s'étoient point attendus à ce langage; ils ne purent cependant s'en défier; le diſcours du Prince avoit tant de caractéres de ſincérité, qu'il n'étoit point poſſible de douter de la ſienne. Rhodope dont le cœur étoit ſenſiblement touché pour Adraſte, avoit pèine à ſe

refuſer aux offres d'Atys : Elle ne ſçavoit comment expliquer ſa joie & ſon embarras : Atys embraſſoit Adraſte qui s'étoit jetté à ſes pieds, & renouvelloit à ces Amans les témoignages de généroſité qu'il leur avoit donnés. Je vais vous convaincre de mon amitié, leur dit-il, & je vous quitte pour aller travailler à votre bonheur. Il faut que ce jour même ſoit témoin de votre félicité.

Adraſte & Rhodope reſtérent ſeuls ; ils admirérent la vertu du Prince ; ce qu'il venoit de faire étoit ſans exemple. Tout concouroit à déterminer Rhodope ſur l'Himen qu'Atys vouloit achever : Adraſte la preſſa d'y conſentir. Elle aimoit : elle oublia tout ce que la raiſon ſembloit y mettre d'obſtacles ; & elle promit enfin de ſuivre les conſeils d'Atys.

Ce Prince avoit fait de plus en plus des réfléxions ſur ce qui

lui venoit d'arriver, & elles l'avoient affermi dans ſa premiere réſolution. Il vint trouver Eſope, & il lui fit part de ſes deſſeins. Le ſage Phrygien qui avoit eu les mêmes vuës d'unir Adraſte & Rhodope, fut ravi que le ſeul obſtacle qu'il avoit craint, fût levé par le Prince lui-même. Il loüa ſa généroſité, & il promit de parler au Roi dès le ſoir. Il le fit, & l'engagea à conſentir à cette union, quelque diſproportion de naiſſance qu'il y eût entre le Prince & Rhodope : ces deux Amans aprirent avec raviſſement cette nouvelle : Créſus exigeoit ſeulement que l'éxécution fût différée & tenuë ſecrette, afin de ne pas choquer trop ouvertement le Roi pere d'Adraſte. Mais il permit qu'Adraſte vit Rhodope ſans contrainte. Adraſte ſe déclara donc publiquement ſon Amant. La triſte Cydippe ſoutint ce mal-

heur avec courage : enfin Atys pour ne laiſſer aucun ſoupçon qu'il ſongeât encore à Rhodope, épouſa celle que le Roi lui deſtinoit : par ce mariage il combla la Cour & le peuple de la joie la plus parfaite. Rien n'égaloit donc la félicité d'Adraſte, & celle de ſon Amante : tout ſembloit contribuer à leur bonheur. Ceux même dont ils avoient tout à craindre concouroient à les rendre heureux. Mais cette félicité devoit bien-tôt être troublée par la plus cruelle cataſtrophe. La Myſie faiſoit alors partie du Royaume de Lydie. Un Sanglier monſtrueux ravageoit cette Province ; & quelques combats qu'on lui eût livrés, on n'avoit pu s'en défaire. Il portoit par tout la mort, & il fit de ſi cruels ravages, que les Myſiens envoyérent demander du ſecours à Créſus, contre la fureur de cet animal féroce

Créſus reçut les Députés avec bonté, & il promit d'envoyer des Soldats pour faire la guerre au Monſtre : les Députés qui avoient vu périr un grand nombre d'hommes, craignant que les Soldats ne fuſſent eux-mêmes effrayés du péril, s'ils n'avoient un Chef accredité, demandérent que le Prince commandât ceux qui ſeroient choiſis pour cette expédition.

Le Roi frémit à cette propoſition ; le ſonge qu'il avoit eu ſur la deſtinée de ſon fils, lui revint à l'eſprit, & il refuſa d'expoſer les jours du Prince : Mais Atys qui avoit enhardi les Myſiens à le demander pour Chef, vint lui-même prier le Roi de leur accorder cette grace : quelque effort qu'il ſe fit, il ne pouvoit oublier Rhodope ; & tout attaché qu'il étoit à Adraſte, il ne voyoit point ſon bonheur ſans envie ; il vou-

loit s'éloigner de Sardis ; il eſpéroit que l'abſence, & d'autres occupations, le guériroient d'une paſſion qui empoiſonnoit tout le bonheur de ſa vie.

Atys accompagna donc les Députés à une ſeconde Audiance du Roi ; & il lui demanda avec la plus vive inſtance qu'il lui fût permis de ſe ſignaler à la chaſſe du Monſtre. Conſidérez, Seigneur, lui diſoit-il, l'oiſiveté de ma jeuneſſe : Me refuſerez-vous de courir une carriére ouverte à vos moindres Sujets? Eſt-ce à mon âge que je dois reſter enfermé dans le Palais de Sardis ? Quel cas penſez-vous que vos Peuples faſſent de moi, en me voyant enſéveli dans les délices de la Cour?

Créſus trembla de nouveau, lorſqu'il entendit ainſi parler le Prince ; il ne put retenir ſes larmes: il embraſſa tendrement Atys. O ! mon fils, lui dit-il, à quelle

épreuve mettez-vous votre pere? Non, je ne me défie ni de votre courage, ni de votre valeur: mon ſonge ſeul m'arrête; je crois à tous momens voir partir le fer barbare qui doit vous percer le ſein: ſongez que je n'ai que vous de fils; car enfin puis-je compter ſur votre frere infortuné, à qui les Dieux ont refuſé la parole? Vous ſeule me tenez donc lieu de tout; vous ſeul êtes mon eſpoir, & celui de mes Peuples: ne vous refuſez pas à de ſi flâteuſes, & à de ſi grandes eſpérances. Eh bien! Seigneur, repartit Atys, vos craintes ſont juſtes; mais elles vous abuſent; vous avez vu en ſonge un fer cruel qui me perçoit le ſein; mais pouvez-vous redouter l'événement de ce ſonge de la part d'un Sanglier? Si vous m'aviez vu menacé de la dent de quelque animal furieux, je ne me plaindrois point de vos

frayeurs : mais ſongez que la prédiction porte ſur un objet bien différent.

Créſus ſe laiſſa fléchir : le Prince obtint ce qu'il deſiroit ſi ardamment ; & le jour fut marqué pour ſon départ de Sardis ; cependant le Roi étoit toûjours en proie à ſes craintes : il manda Adraſte ; il lui recommanda ſon fils : Songez, Seigneur, lui dit-il, à ce que j'ai fait pour vous : ſongez, & ne prenez pas cette inſtance pour un reproche, à l'accueil tendre que vous avez trouvé dans cette Cour : je vous confie la garde de mon fils ; c'eſt le plus grand bien que j'aie ; veillez à ſa ſureté ; & préſervez, s'il eſt poſſible, ſes jours du fer fatal dont il eſt menacé. Adraſte s'attendrit à ces mots, il ſe jetta aux pieds de Créſus ; il promit de répandre ſon ſang, pour conſerver celui du Prince.

Ainſi les deux Princes partirent de Sardis. Adraſte vint prendre congé de ſa chere Rhodope ; elle ne put retenir ſes larmes dans cette ſéparation ; il ſembloit qu'elle prévît les malheurs qui devoient rendre ce voyage ſi funeſte.

Toute la jeuneſſe de la Cour avoit ſuivi les Princes : jamais entrepriſe ne fut commencée avec tant d'allegreſſe. Toute la Myſie retentiſſoit des loüanges d'Atys : on lui vouloit rendre des honneurs exceſſifs ; mais ſa modeſtie y mit obſtacle : il promit de les recevoir quand il auroit vaincu le Monſtre.

Le jour de la Chaſſe avoit été indiqué : alors les deux Princes montérent les premiers à cheval, & ils ſe firent voir par tout avec des marques de joie qui paroiſſoit dans leurs yeux, & dans toutes leurs actions. Atys crut avoir oublié Rhodope, il regretta cent

fois de n'être pas plûtôt à la tête d'une Armée, qu'à celle d'une troupe de Chaſſeurs. Enfin on s'aprocha du Mont Olympe, où le Sanglier faiſoit ſa retraite ordinaire : on donna le ſignal, & chacun s'anima à la pourſuite du Monſtre : malheureuſement les deux Princes occupés à ſe ſignaler par la mort de cet animal furieux, s'étoient ſéparés ; le Sanglier paſſa près d'Adraſte qui lui lança un dard, lequel perçant à travers des branchages, fut détourné & vint fraper Atys, & le renverſa mort à l'inſtant.

On peut juger quelle horrible conſternation un ſi cruel accident répandit par tout : on n'entendit que des cris, & des hurlemens qui témoignoient le deüil public. Le malheureux Adraſte, qui avoit vu le Prince tomber du coup qu'il avoit reçu, ſongea d'abord à ſe percer du même

dard ; mais il crut qu'il méritoit une plus cruelle deſtinée, & qu'il devoit lui-même porter ſa tête à Créſus, en lui remettant le corps de cet infortuné Prince. Il envoya à l'inſtant un Courier porter cette terrible nouvelle au Roi.

Créſus vit ainſi l'accompliſſement de ſon ſonge. Il n'eſt point d'exemple d'une douleur plus juſte & plus grande. Les circonſtances de ce malheur le rendoient encore plus déplorable : C'étoit un Etranger reçu par Créſus, qui lui avoit accordé un azile contre les pourſuites de ſon pere ; c'étoit Adraſte en un mot à qui il avoit ſi fort recommandé le ſalut de ſon fils, qui en étoit le meurtrier. Quelle ſource intariſſable de pleurs ! La douleur du Roi gagna toute la Ville : on n'entendoit que des voix qui regrettoient le fils, qui plaignoient

le pere, & qui déploroient la cruelle deſtinée d'Adraſte, meurtrier de ſon frere, de ſon ami, & du fils de ſon Bienfaiteur.

Quel fut le deſeſpoir de Rhodope à cette funeſte nouvelle! On ne peut l'exprimer : quoiqu'elle eût cherché à s'élever au-deſſus des événemens, celui-ci étoit au-deſſus de ſon courage; c'étoit par la main d'Adraſte qu'elle perdoit le Prince qui avoit ſi généreuſement ſacrifié ſon amour à celui qu'elle avoit pour Adraſte. Pour comble de diſgrace, Eſope étoit ſi fort occupé auprès de Créſus, qu'il ne pouvoit donner aucun ſecours à Rhodope : elle n'eut perſonne qui la ſoutint contre la cruauté d'un coup ſi peu attendu.

Bien-tôt le corps du Prince fut tranſporté à Sardis : ce ſpectacle redoubla la douleur publique; cependant Créſus cherchoit à pa-

roître moins abattu : Eſope l'avoit engagé à montrer du moins les aparences de la fermeté. Le corps du Prince étoit ſur un chariot, qui s'avançoit à pas lents vers le Palais : Adraſte le ſuivoit avec tous les traits du deſeſpoir peint ſur le viſage. Créſus ne put le voir ſans en être cruellement agité : Seigneur, dit-il au Roi, je viens vous livrer le meurtrier du Prince votre fils, & recevoir la mort.

Tout pénétré de douleur qu'étoit Créſus, il fut touché de ce diſcours d'Adraſte : Je vous remets ma vengeance, répondit-il, & c'eſt aſſez que vous vous jugiez vous-même digne de la mort ; je ſçai que le meurtre de mon fils n'eſt point un ouvrage de votre volonté, & je vous le pardonne : les Dieux me l'avoient prédit, & je ne murmure point contre leurs Decrets.

Cette réponſe du Roi tira des larmes de tout le Peuple ; chacun jetta les yeux ſur Adraſte ; on vit l'excès de ſon deſeſpoir, & on commença de plaindre de nouveau ſon infortune. Il reçut la grace que le Roi lui faiſoit avec un reſpectueux ſilence ; & il ſe retira chez lui pendant qu'on porta le corps du Prince dans le tombeau qu'on lui avoit fait préparer.

Le malheureux Adraſte abandonné à ſa douleur, & enviſageant la cruauté de ſa deſtinée, ne ſe crut plus digne de voir le jour. Rien ne l'attacha plus à la vie, l'amour de Rhodope qui lui avoit été ſi chére, & qu'il préféroit à tous les autres biens, ne fut point aſſez fort pour l'y retenir ; il voulut tout ſacrifier à la mémoire de ſon ami, & il crut devoir ſe refuſer juſqu'au plaiſir de revoir une Maitreſſe qu'il

avoit ſi tendrement aimée, il ſe contenta de lui écrire pour la derniere fois; & dès que la nuit fut venuë, il ſe rendit au tombeau d'Atys, & ſans être arrêté par aucun ſouvenir, il ſe plongea ſon épée dans le ſein; & il expira, en rendant par ſes derniers ſoupirs un triſte hommage aux Manes infortunées de ſon ami.

Rhodope inquiéte de ne point entendre parler d'Adraſte, ne ſçavoit que penſer de ce ſilence: Pourquoi, diſoit-elle, tarde-t-il tant à me voir, & que ne vient-il, hélas! mêler ſes larmes avec les miennes? craint-il de m'affliger par la vuë de ſa douleur? ah! je n'y ſuis que trop ſenſible, le malheur d'Atys m'eſt toûjours preſent: je pleure un Prince aimable & vertueux, à qui je devois le ſeul tems de ma vie où j'ai été heureuſe; je pleure l'ami de mon Amant, ou plûtôt je gé-

mis de la rigueur qui pourſuit par tout l'infortuné Adraſte : qu'il vienne donc partager ma peine, j'ai beſoin moi-meme de conſolation.

Elle s'occupoit encore de ces réfléxions, lorſqu'on lui rendit la Lettre d'Adraſte : elle trembla en la recevant ; je ne ſçai quel noir préſage lui fit craindre qu'elle ne renfermât quelque choſe de funeſte ; elle l'ouvrit pénétrée de frayeur, & elle y lut en frémiſſant ces triſtes adieux.

" Les Dieux, Madame, ont „ enfin mis le comble à mes diſ„ graces, & je ſens que je ne puis „ plus vivre ſans achever de mé„ riter leur courroux ; le malheu„ reux Atys mort d'un coup par„ ti de ma main, eſt le dernier „ que le Ciel me réſervoit ; il ne „ manquoit à la barbarie de ma „ deſtinée, que d'être le bourreau „ de mon ami, de ce Prince géné-

„ reux : à qui je devois la main que
„ l'adorable Rhodope étoit prête
„ de me donner. Non, je ne puis
„ ſoutenir cette cruelle idée : ju-
„ gez, chére Rhodope, de l'ex-
„ cès de mon deſeſpoir, puiſ-
„ qu'il m'ôte juſqu'au deſir d'être
„ à vous. Adieu, belle & vertueu-
„ ſe Rhodope, conſervez chére-
„ ment le ſouvenir du Prince
„ Atys ; & ſi vous voulez aſſurer
„ du repos à mon ombre, ſur tout
„ conſervez des jours qui impor-
„ tent au bonheur d'Adraſte, mê-
„ me lorſqu'il ne ſera plus : mon
„ ſang eſt dû à celui de mon ami ;
„ ma vie doit être immolée à la
„ perte de la ſienne ; mais vous ne
„ me devez que des regrets &
„ que des plaintes. Adieu, je vai
„ à la mort plus tranquille, dans
„ l'eſpérance que vous obéirez
„ aux derniers vœux de l'infor-
„ tuné Adraſte. „

Rhodope ne douta plus à la lec-

ture de cette Lettre, que le Prince de Phrygie n'eût accompli ſa deſtinée : bien-tôt ce cruel événement ne fut que trop confirmé : on trouva le malheureux Adraſte baigné dans ſon ſang ſur le tombeau d'Atys. Créſus donna de nouvelles larmes à cette derniere cataſtrophe ; & il ordonna que les deux Princes fuſſent enfermés dans le même tombeau. Cette triſte cérémonie renouvella la conſternation publique.

Eſope ne douta point de l'affliction de Rhodope, il craignit même qu'elle ne ſe portât à quelque funeſte extrêmité. Il demanda permiſſion au Roi d'aller la conſoler : il y accourut, il la trouva plongée dans la plus profonde rêverie. Le ſage Phrygien ne blâma point ce juſte ſentiment de douleur : il eût aigri le mal au lieu de l'apaiſer ; il parut ſeule-

ment perſuadé qu'il ne craignoit aucune foibleſſe de ſa part, & que plus le coup étoit cruel, plus ſa vertu lui fourniroit des reſſources pour le ſurmonter.

L'affliction de Rhodope étoit trop raiſonnable en effet, pour qu'on pût l'en blâmer; mais elle vouloit être fidéle aux dernieres volontés de ſon Amant : & lorſqu'elle eut la force de parler, Adraſte, dit-elle à Eſope, Adraſte a fini ſon deſtin : il jouit du repos qu'il n'eût point rencontré en conſervant ſa vie; il a cru qu'elle offenſoit les Dieux, & il la leur a renduë, en s'immolant aux Manes du vertueux Atys. Je ne murmure point du coup qui m'enléve un Prince que j'aimois ſi tendrement; je craindrois d'irriter ces mêmes Dieux qui s'étoient publiquement déclarés contre lui: mais ils ne s'offenſeront point de ma douleur; & puiſqu'il n'eſt pas

en ma puiſſance de leur rendre une vie qu'Adraſte m'ordonne de conſerver, je leur rendrai du moins les biens dont ils m'ont comblée. Je les tenois des bienfaits d'Adraſte : il n'eſt plus, qu'en ferai-je ſans lui ? Je vai en faire hommage au Dieu qui rend des Oracles à Delphes, & c'eſt dans cette pieuſe retraite que la malheureuſe Rhodope va finir ſes jours infortunés. Adieu, Seigneur, donnez des ordres pour mon départ, & ne me laiſſez plus dans des lieux où trop d'objets rapellent en moi le ſouvenir de mes malheurs.

Eſope ne s'opoſa point aux vuës de Rhodope, il admira ſon courage, & il loüa ſa réſolution. Elle partit de Sardis, emportant avec elle les richeſſes, dont la libéralité de ſon Amant l'avoit comblée ; & elle les conſacra toutes au Dieu de Delphes. Ce fut

ainſi que dépoüillée de tous ſes biens, elle acheva ſa vie dans le Temple d'Apollon, conſervant chérement le ſouvenir du Prince, & demeurant toûjours attachée à Eſope par les liens de la plus parfaite reconnoiſſance.

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITE'.

PHEDIME

Sous Cambiſes Roi de Perſe.

LA fameuſe conſpiration qui délivra l'ancienne Perſe de la tyrannie des Mages, a des circonſtances ſi merveilleuſes; l'amour de la liberté, celui de la Patrie, la haine de l'uſurpation, l'attachement à la Maiſon Royale du grand Cyrus, & l'eſpoir flateur de s'élever ſur la ruine des Tyrans, qui animoit la

la plûpart des Conjurés eurent une ſi grande part à l'événement; il y eut tant de nobleſſe dans le projet, tant de hardieſſe dans la conduite, & l'éxécution en fut accompagnée d'un bonheur ſi rare & ſi ſingulier; l'amour enfin qui fut un des principaux motifs de l'action, fournit des ſituations ſi interreſſantes, que l'antiquité n'a peut-être rien de plus mémorable que l'Hiſtoire de cette Conjuration.

La Perſe étoit alors en poſſeſſion de l'Empire de l'Aſie, dont elle étoit redevable aux conquêtes du Grand Cyrus. Jamais Prince n'avoit porté plus loin la gloire de ſes Armes, & n'avoit établi ſa puiſſance ſur des fondemens plus ſolides; il détruiſit l'Empire des Médes, il abattit celui des Babyloniens, & preſque tous les Rois de l'Orient devinrent ou ſes Sujets ou ſes Tributaires. Ainſi

l'illuſtre Maiſon des Achéménides *, qui ne voyoit rien de plus noble qu'elle ſur la terre, ſe vit en poſſeſſion de la plus puiſſante Monarchie de l'univers.

Le ſeul Créſus entreprit de mettre des bornes à la puiſſance de Cyrus : il ne put la voir ſans jalouſie ; allié de plus d'une maniere avec Aſtyages, il craignit que le Vainqueur, après avoir détruit l'Empire des Médes, ne tournât ſes Armes contre la Ly-

* C'eſt tout ce qu'on ſçait de l'origine de Cyrus ; choſe étonnante ! le plus grand Roi de l'antiquité n'eſt pas même connu par les endroits qu'on devroit le moins ignorer. On ſçait que Cyrus étoit fils de Cambiſes ; on ſçait encore qu'il étoit de l'ancienne Maiſon des Achéménides qui régnoit autrefois en Perſe ; mais on en demeure là. L'Hiſtoire de ſa naiſſance, telle qu'elle eſt racontée par Hérodote *lib.* 1. *c.* 75. a des circonſtances ſi fabuleuſes, qu'on n'y peut ajoûter foi ; l'opinion la plus reçuë le fait naître de Mandane fille d'Aſtiages Roi des Médes : & Cteſias qui avoit compoſé ſon Hiſtoire ſur les Mémoires qui ſe gardoient dans les Archives de Perſe, deſavouë qu'il eût même aucune affinité avec ce Prince qu'il détrona

die. Il réſolut donc de le prévenir, il marcha contre les Perſes: les Oracles de Delphes lui avoient prédit, qu'en paſſant le fleuve Halis *, il détruiroit une grande Puiſſance. Sur la foi de cette prédiction équivoque, Créſus avoit marché avec une confiance aveugle; il donna trois batailles contre Cyrus qu'il perdit, & il aprit par ſa défaite, que c'étoit ſur lui que la chute prédite par l'Oracle devoit tomber †.

détrona, & dont il lui fait épouſer la fille Amytis. On ne ſçauroit donc que conjecturer ſur des événemens ſi différemment raportés.

* Riviére, qui ſelon Pline, prenoit ſa ſource au pied du Mont Taurus; elle ſéparoit la Médie de la Lydie, & elle ſe déchargeoit dans le Pont-Euxin. Le Pere Hardoüin dit qu'elle eſt apellée aujourd'hui Caſilermar. *Plin. lib. 6. c. 2. n. 4.*

† Créſus fut ſi picqué de la tromperie de l'Oracle, qu'il demanda en grace à Cyrus, qu'il lui permît d'envoyer reprocher aux Prêtres de Delphes cette eſpéce de trahiſon. Ils répondirent, que le Dieu avoit bien répondu, mais qu'il avoit mal entendu la réponſe. *Herod. lib. 1. c. 90. & ſeqq.*

Créſus s'enferma dans ſa Capitale, & il y fut auſſi-tôt aſſiégé par le Vainqueur. Ce Siége dura deux ans : enfin Sardis fut priſe d'aſſaut. Tout y devint la proie ou la victime du Soldat victorieux; peu s'en fallut que Créſus ne tombât lui-même ſous le fer ennemi. Un Perſe alloit trancher les jours de ce Prince infortuné en preſence même de ſon fils, lorſque par un prodige inoüi, la crainte de voir périr ſon pere, rompit les liens qui avoient juſques-là retenu la langue de ce Prince muet, & qu'il s'écria, qu'on ſauvât le Roi.

Ce miracle que fit la nature pour ſauver Créſus, étoit d'un bon augure pour la conſervation de ſa vie : mais il falloit que ſon orgueil fût encore plus humilié.

Cyrus par des raiſons que l'on ne ſçauroit comprendre, s'éloigna de l'humanité qui lui étoit

naturelle, en ordonnant que Créſus fût mis ſur un bucher, & qu'il y fût brûlé vif. Ce Prince vit les flames prêtes à le dévorer : alors les dernieres paroles de Solon lui revinrent à la mémoire *, & il répéta ſon nom ſi haut que Cyrus l'entendit ; il crut qu'il invoquoit des Dieux étrangers, & il voulut être inſtruit de ce qu'il leur demandoit. Créſus ramené aux pieds du Vainqueur, lui aprit quelles raiſons l'avoient engagé d'apeller Solon. Cyrus en fut ému, & il ſe fit l'aplication de l'Oracle : non ſeulement il affranchit Créſus du ſuplice, mais il lui fit rendre les plus grands honneurs ; & depuis ce moment il lui donna toute ſa confiance.

Cyrus maître de tant d'Etats, ne vit plus de Puiſſance qui fît ombrage à la ſienne : il ne lui reſtoit plus en Orient que l'Egy-

* Voyez l'Hiſtoire de Rhodope.

pte à dompter, & il étoit réſolu d'y tourner ſes Armes. Amaſis régnoit encore : Cyrus n'ignoroit pas que ce Prince avoit autrefois fait ligue avec Créſus. Il ſongeoit donc à l'en punir, lorſque d'autres vuës l'obligérent de marcher contre les Scythes.

On ne ſçait point quelles raiſons portérent Cyrus à cette entrepriſe : l'événement en fut fatal à la Perſe ; il paſſa l'Araxe *, & il s'engagea imprudemment dans les gorges des Montagnes, où la fiére Thomyris l'attendoit, & où elle le fit périr avec deux cens mille Perſes. On dit que pour venger la mort de ſon fils Spargapiſe, elle fit couper la tête au Monarque Perſan, & qu'elle la fit mettre dans une Urne pleine

* Araxe, riviére qui prend ſa ſource dans les montagnes d'Arménie, & qui tombe dans la mer Caſpienne : aujourd'hui il s'apelle Araïs, Aclhar, & Cajacz ; les Perſes lui conſervent ſon ancien nom d'Araſz. *Uſſer. annal.*

de ſang, à laquelle elle fit attacher cette funeſte inſcription : *Raſſaſie-toi du ſang dont tu as été alteré toute ta vie.*

Cette funeſte cataſtrophe* mit le Sceptre entre les mains de Cambiſes, jeune Prince dont les vices deshonorérent bien-tôt la mémoire de Cyrus. L'orgueil que lui inſpira la grandeur de ſa naiſſance, l'Empire de l'Orient où il parvint à l'âge de vingt-cinq ans, les baſſes flateries où tous les Grands ſe livrérent pour acquérir les bonnes graces du nouveau Souverain, l'amour des plus ſales

* Les Hiſtoriens ne varient pas moins ſur la mort de Cyrus, & ſur le genre de ſa mort, que ſur les circonſtances de ſa naiſſance ; les uns le font mourir paiſiblement dans ſon lit, diſtribuant à ſes enfans les Provinces de ſon Empire, & les entretenant de l'immortalité de l'ame ; les autres aſſurant qu'il périt dans la Guerre contre les Maſſagétes, & les autres contre les Scythes. Cette derniere opinion que j'ai ſuivie, eſt la plus communément reçuë.

voluptés auſquelles il s'abandonna ſans réſerve, lui firent oublier les grands exemples de vertu que Cyrus lui avoit donnés. Il aima les femmes à la fureur, & le vin avec excès; il ne put s'aſſujétir aux moindres conſeils, & il étendit ſi loin les droits de la Souveraineté, qu'elle n'eut plus de bornes, & que les Peuples obéirent moins en Sujets qu'en Eſclaves. Arrogant, farouche, & preſque féroce, il porta la cruauté juſqu'à la phréneſie : à peine avoit-il quelques intervalles d'humanité. Il tua ſa premiere femme d'un coup de pied dans le ventre, qu'il lui donna pendant qu'elle étoit groſſe : & la jalouſie qu'il conçut des grandes qualités du Prince Smerdis ſon frere, lui fit tremper ſes mains dans ſon ſang.

On avoit craint d'abord que les Scythes, excités par la victoi-

re, ne fuſſent tentés de paſſer en Orient, & d'y venir rétablir la domination que leurs Ancêtres y avoient uſurpée ſous l'Empire de Cyaxare * Roi des Médes : mais on aprit bien-tôt que Thomyris contente de ſa victoire s'étoit retirée dans le fond de ſes Etats pour y pleurer la mort de ſon fils. Cette heureuſe nouvelle calma les craintes de la Cour : Cambiſes ne ſongea plus qu'à joüir des douceurs de la Souveraineté ſous la domination de Patyſithes ſon premier Miniſtre.

On vit alors ce qui n'avoit point encore eu d'exemple en Perſe : Cambiſes devint amoureux

* Les Scythes s'étoient emparés de l'Aſie, ſous le Commandement de Madiès, & ils en conſervérent l'Empire pendant vingt-huit ans. Leur Puiſſance fut éteinte par Cyaxare Roi des Médes : ce Cyaxare étoit pere d'Aſtyage, ayeul maternel de Cyrus. *Herod. lib.* 1. *c.* 103. *& ſeqq.*

de la jeune Roxane ſa ſœur*; le fier Monarque réſolut de l'épouſer : l'uſage répugnoit à cette infame alliance, qui n'étoit point autoriſée par les Lois. Mais on n'oſoit réſiſter aux volontés impérieuſes du Prince; il fit aſſembler les Mages de la Cour, Arbitres ſouverains des affaires de la Religion, mais que le deſir de mériter les bonnes graces du Roi, rendoit capables des plus grandes baſſeſſes. Il leur expoſe † le ſujet qui l'oblige à les aſſembler, & il leur demande s'il y a une Loi en Perſe qui permette à un frere d'épouſer ſa ſœur. Ils répondent lâchement que non ; mais pour adoucir ce que cette réponſe avoit de trop fâcheux, ils ajoûtent auſſi-tôt qu'il y avoit une autre Loi qui permettoit au Roi de faire tout ce qu'il vouloit. Cam-

* C'eſt le nom que lui donne Cteſias.

† Les Gaures, qui parmi les Perſes modernes, ont retenu la Religion des anciens, épouſent encore leurs ſœurs.

biſes autoriſé par cette déciſion, ſe crut à l'abri de tous les reproches : il épouſe auſſi-tôt Roxane, & ſon exemple dans la ſuite ſervit de modèle à tous ſes ſucceſſeurs.

Le Prince Smerdis, frere unique de Cambiſes, faiſoit ſeul l'eſpérance des gens vertueux ; il avoit toutes les grandes qualités de Cyrus ; ſage, modeſte, humain, vaillant, & capable des plus hautes & des plus nobles entrepriſes, il faiſoit regretter ſans ceſſe aux Peuples que le Ciel ne l'eût pas apellé à les gouverner au lieu de Cambiſes.

La nature en le formant avoit fait une eſpéce de prodige, qui cauſa dans la ſuite la fin déplorable de ce Prince ; elle lui avoit donné une ſi grande reſſemblance avec un des Mages de la Cour,

* Tous les Hiſtoriens tombent d'accord de cette reſſemblance.

qu'on ne les reconnoiſſoit qu'à la différence de leurs habits : mêmes traits, même air, même taille, même ſon de voix, tout contribuoit à rendre cette reſſemblance merveilleuſe.

Mais il s'en falloit tout que le Mage n'eût les qualités du Prince: fourbe, diſſimulé, ambitieux, & abuſant du crédit d'une profeſſion reſpectée, & de l'autorité que lui donnoit la faveur de ſon frere Patyſithes, qui pouvoit tout auprès du Roi, il ne mettoit point de bornes à ſes vaſtes prétentions.

Patyſithes s'étoit inſinué dans les bonnes graces de Cambiſes, en flattant baſſement tous ſes penchants. Cet homme autrefois chaſſé de la Cour avec le Mage ſon frere, à qui même Cyrus avoit fait couper les oreilles, y avoit été rapellé à la ſollicitation de Cambiſes, & il n'avoit

rien oublié pour cultiver la bienveillance de ce Prince. Il étudia ſoigneuſement toutes ſes inclinations, & il les flata lâchement; Patyſithes étoit un de ces hommes extraordinaires, que le Ciel deſtine à ſervir d'exemple au monde: naturellement fait pour gouverner, jamais Miniſtre n'eut des lumieres plus étenduës, & ne parut plus zèlé pour la gloire de ſon Maître, auquel il raportoit en aparence tout ce qu'il faiſoit pour ſon propre agrandiſſement. Dans le haut degré de faveur & d'autorité où l'audacieux Patyſithes étoit parvenu, rien ne lui paroiſſoit pouvoir l'arrêter; il ne ſe crut pas indigne d'une des filles du grand Cyrus: il ne favoriſoit même les penchants de Cambiſes, que pour le rendre odieux, & ſe faire de cette haine un degré qui le pût élever au Trône, où il ne deſeſpéra pas de monter, à

la faveur de la reſſemblance du Mage ſon frere, avec le Prince Smerdis, ſi le Roi venoit à mourir ſans enfans.

Il reſtoit deux filles du grand Cyrus, qui n'étoient point mariées : La jeune Ariſtone * avoit tous les charmes qui donnent le prix à la beauté, & toutes les qualités qui la rendent recommandable. Attachée tendrement au Prince Smerdis ſon frere, elle avoit toutes ſes vertus ; douce, modeſte, remplie d'égards & d'attentions, elle ne ſe montroit fille du grand Cyrus, qu'en tâchant de l'imiter dans les choſes qui n'étoient point au-deſſus de ſon ſexe. La Princeſſe Atoſſe ſa ſœur aînée étoit plus fière & plus ambitieuſe. Elle envioit le premier rang à Roxane : elle ne l'envia

* Son véritable nom étoit Artiſthone ; j'ai préféré celui d'Ariſtone, qui eſt plus doux dans notre Lan gue.

pas long-tems : L'inceſtueux Cambiſes voulut qu'elle partageât ſon Trône & ſon lit avec ſa ſœur.

Parmi ceux des anciens amis de Cyrus, qui conſervoient encore quelque conſidération ſous le régne de ſon fils, on diſtinguoit entr'autres Créſus, échapé au fer de Thomyris, & à la diſgrace du grand Cyrus, qu'il avoit ſuivi dans ſon expédition contre les Scythes. Cambiſes lui fit rendre les mêmes honneurs qu'il avoit reçus pendant la vie de ſon pere : le farouche Monarque le reſpectoit encore, & il écoutoit ſes avis avec déférence.

Pluſieurs Grands du Royaume ſoutenoient toûjours la dignité de l'Empire que les vices de Cambiſes deshonoroient. Hiſtaſpes chef des Mages *, & Gouverneur

* Les Mages étoient en ſi grande conſidération, que Darius voulut entr'autres qu'il fût fait mention ſur le tombeau de ſon pere Hyſtaſpes, *quod fuiſſet Magorum Magiſter*, comme on l'aprend de Porphire.

de la Perſe, étoit un des plus conſidérables : il s'étoit apliqué à la Divination, & il étoit conſommé dans cet Art merveilleux, qui rendoit les Orientaux ſi renommés. Il vivoit dans la plus étroite liaiſon avec Zoroaſtre, que l'antiquité a tant célébré; & ſur le tems duquel elle a auſſi tant varié *. Il avoit prédit des choſes merveilleuſes à Hyſtaſpes ſur la fortune de ſon fils. Hyſtaſpes les tenoit cachées; il y eût eu trop

* C'eſt un plaiſir de lire dans Marsham, les rêveries & les variations des Hiſtoriens, au ſujet du tems où Zoroaſtre à vêcu : Xanthus de Lydie compte 500. ans depuis lui juſques à la défaite de Xerxès. Un Anonyme chez Suidas, penſe qu'il vivoit 500. ans avant la priſe de Troye, & Hermodore le Platonicien, le fait naître au contraire 5000. ans auparavant. Plutarque, & Hermipe ont donné dans la même rêverie; & Eudoxe l'a fait de 6000. ans plus ancien que Platon : les Perſes du ſecond Empire, le prenoient pour Cham, d'autres l'ont fait Roi de la Bactriane, comme Juſtin. Cependant celui qui fut vaincu par Ninus, eſt apellé Oxiartes par Diodore, ſur la foi de Cteſias. On prétend ſur l'autorité

de danger à les révéler alors : mais ſes eſpérances étoient agréablement entretenuës par les grandes qualités que ſon fils faiſoit déja éclater à l'âge de vingt-deux ans.

Darius étoit propre en effet à ſoutenir toutes les vûës de ſon pere * : quoiqu'il réüſsît avec une adreſſe admirable à tirer de l'Arc, à lancer le Javelot, & à ſe ſervir de l'Arbalête, exercices fort en vogue parmi les Grands de Perſe, il avoit d'autres vertus qui le ren-

d'un paſſage d'Arnobe, qu'il y a eu pluſieurs Zoroaſtres : celui de Cteſias ; un ſecond qui étoit d'Armenie, & un troiſiéme de Pamphilie, que Cyrus honora de ſon amitié. Suidas en un autre endroit, dit que Zoroaſtre étoit Perſo-Méde: il n'étoit donc pas plus ancien que la Monarchie des Perſes, qui ne ſont guéres connus avant les victoires de Cyrus : les ſeconds Perſes l'ont fait contemporain d'Hyſtaſpes ; enfin on aprend d'Apulée, qu'il avoit ſurvêcu à Cambiſes. *Marsh. Chron. ad ſac.* 9.

* Hérodote dit quelque part, que dans une inſcription on lui avoit donné la qualité d'être le plus beau & le meilleur buveur de tous les hommes.

doient beaucoup plus recommandable : une valeur & un courage à toute épreuve ; des vuës étenduës , & un génie propre à les ſoutenir. Son ambition ne lui laiſſoit voir rien au-deſſus de ſes eſpérances ; & bien qu'il fût encore fort éloigné du Thrône, ſon pere avoit engagé ſa foi dès ſa naiſſance avec Phédime , fille d'Otanes le plus ſage des Perſes , élevée auprès des Princeſſes ; mais il aſpiroit à une plus haute alliance ; & cet attachement l'avoit immolé à la haine du Mage & de ſon frere , qui l'avoient fait bannir du Palais, où il avoit été mis auprès des enfans de Cyrus.

On étoit alors ſur le point de voir le mariage du Roi ſe conclure avec Seſoſtrine , fille d'Amaſis Roi d'Egypte ; ou plûtôt c'étoit un prétexte que Cambiſes avoit pris , pour tourner ſes Armes contre cet Etat. Il n'avoit

pas oublié les ſujets de mécontentement que ſon pere avoit contre Amaſis. Il cherchoit donc une cauſe de rupture; & il ne lui demanda ſa fille en mariage, que parce qu'il crut en être refuſé, & que ce refus lui fourniroit le prétexte dont il avoit beſoin: mais il aprit qu'Amaſis avoit fait partir ſa fille; il ne s'en étonna point: dans les vûës qu'il avoit pour l'établiſſement de cette Princeſſe, il enviſageoit les mêmes prétextes de déclarer la guerre au Roi d'Egypte.

On fit cependant meubler dans le Palais un apartement pour la fille d'Amaſis. Quoique Cambiſes fût déja marié, la licence de ces ſiécles-là, l'uſage de la Nation, & le goût particulier du Souverain, avoient introduit la pluralité des femmes. On fut donc moins ſurpris de lui en voir prendre une ſeconde, que

de ce qu'il fit, le jour que la Princeſſe arriva, une grande partie de chaſſe où il emmena toute la Cour. L'Envoyé d'Egypte en murmura ; & il en fit de grandes plaintes à Patyſithes : le Miniſtre répondit que la Princeſſe n'en ſeroit pas moins bien traitée, & que Phanès étoit chargé du ſoin de la recevoir.

L'Envoyé jugea ſur cette réponſe, qu'on s'étoit mocqué de ſon Maître : Phanès étoit un Carien qui s'étoit autrefois élevé à la premiere place de l'Egypte, par la faveur d'Amaſis : depuis il avoit perdu les bonnes graces de ſon Maître ; & on le croyoit péri à Memphis * dans un embraſement. L'Envoyé d'Egypte ne comprit rien au diſcours de Patyſithes ; il ignoroit que Phanès étoit échapé à cet embraſement, & qu'il s'étoit ſauvé en Perſe, où il avoit déguiſé ſon nom ; & où il s'étoit

* Memphis étoit redevenuë Capitale d'Egypte.

introduit dans la confidence de Patyſithes. Il avoit ſi-bien profité des diſpoſitions de la Cour de Perſe, qu'il acheva de la déterminer à la guerre d'Egypte.

Phanès brûloit d'impatience de voir Séſoſtrine : Il l'avoit autrefois aimée, & il l'aimoit encore. L'audacieux Favori avoit oſé s'élever juſques à la fille de ſon Maître : c'étoit la cauſe de ſa diſgrace. Cambiſes ne l'avoit demandée que pour la remettre entre ſes mains ; quel ſujet de joie & d'impatience pour Phanès !

Il courut dans ſon apartement dès qu'il ſçut qu'elle étoit arrivée ; il fut annoncé ſous ſon nom emprunté : il étoit vêtu magnifiquement à la Perſienne ; il vouloit encore tenter de plaire à la Princeſſe.

Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'au lieu de Séſoſtrine, il reconnut Nitétis, la triſte fille du

malheureux Apriès ! Nitétis elle-même, qui croyoit Phanès péri dans les flames, fit un grand cri en le reconnoiſſant. La ſurpriſe qu'il témoignoit, aidoit encore à l'erreur de la Princeſſe : s'étant enfin aproché d'elle, Ah ! Madame, lui dit-il, eſt-ce vous que je vois ! & quel miracle au lieu de Séſoſtrine, améne ici la Princeſſe Nitétis ? Seigneur, répondit-elle, en ſe remettant un peu, j'ignore moi-même qui je ſuis, & où je ſuis : & lorſque je vous retrouve ici, vous que j'ai cru péri dans un incendie, je doute ſi nous ne ſommes point dans le païs des ombres. Non, Madame, interrompit Phanès, vous êtes en Perſe, & dans la Capitale de l'Empire : mais l'imprudent Amaſis paiera bien cher l'affront qu'il fait à Cambiſes.

Seigneur, reprit Nitétis, je commence à vous entendre ; je

viens ici faire le perſonnage de Séſoſtrine ; j'y viens tenir ſa place auprès du Roi ; l'injuſte paſſion de la Princeſſe pour Syloſonte, & la foibleſſe d'Amaſis, me livrent à une perte aſſurée. Non, Madame, repartit Phanès, vous n'avez rien à craindre, vous ſerez reſpectée dans le Palais de Suſe, comme vous l'avez été dans celui de Memphis; la tromperie qu'on a faite au Roi, aidera à vous faire venger.

Patyſithes entra dans ce moment, ſous prétexte de rendre des reſpects à la fille d'Amaſis : mais en effet pour connoître celle qui cauſoit les malheurs de Phanès ; celui-ci l'inſtruiſit de tout : Patyſithes en donna auſſitôt avis à Cambiſes, il revint précipitamment à Suſe ; il commença par faire couper la tête à l'Envoyé d'Amaſis, & il ordonna qu'on rendît à Nitétis tous les honneurs imaginables.

Il vint enſuite lui rendre viſite, accompagné de Patyſithes & de Phanès. Nitétis ſe jetta à ſes pieds : Seigneur, lui dit-elle, vous voyez à vos genoux l'héritiére du Trône de Ménès, que la trahiſon d'un perfide Sujet met au nombre de vos Eſclaves ; heureuſe ! que pour me chaſſer de mes Etats, il m'ait donné les vôtres pour aſile, & que je puiſſe eſpérer de trouver mon Protecteur dans le fils & l'héritier du grand Cyrus.

Madame, dit Cambiſes en la relevant, votre eſclavage ſera ici plus doux qu'à Memphis ; la fille d'Apriès y ſera traitée tout autrement que ne l'eût été celle d'Amaſis ; & la tromperie qu'il nous a faite, va hâter le châtiment tout prêt à partir de ma main.

L'avanture de Nitétis fut bientôt ſçuë de tout le monde ; Ariſtone & Phédime furent touchées du

du récit qu'on leur en fit, elles ſouhaitérent de la voir, & elles la virent en effet: ſa beauté leur fit prendre intérêt à ſes malheurs; & les graces de ſon eſprit achevérent de lui attirer leur affection. Cambiſes permit qu'elle les vît ſouvent, & leur liaiſon devint bien-tôt fort étroite: Nitétis étoit charmée de leurs vertus, & elle eût oublié tous ſes malheurs ſans le tendre ſouvenir de Syloſonte.

Phanès avoit apris à la fille d'Apriès les différents intérêts de cette Cour: il lui avoit conté l'amour de Darius pour Ariſtone, & celui de Smerdis pour Phédime; mais il ne l'avoit pas inſtruite à fond de leurs avantures. La Princeſſe trouva aupres de Phédime une jeune Egyptienne, dont le pere s'étoit réfugié en Perſe après la chute d'Apriès: cette fille étoit dans la confidence de

Phédime & d'Ariſtone ; ſon attachement pour la fille de ſon Roi l'emporta en elle ſur la fidélité qu'elle devoit à ſa Maitreſſe ; ou plûtôt elle ne crut point y manquer en révélant à Nitétis ce qu'elle ſçavoit des amours de la fille d'Otanes. Vous vous expoſeriez peut-être, lui diſoit-elle, à faire bien des fautes, ſi vous ignoriez les divers caractéres à qui vous aurez affaire ; le gouvernement de cette Cour, tout féroce qu'il vous paroît, ne laiſſe pas d'être meſuré & politique : il ne faut manquer à aucun ménagement ; il faut ſe garder ſur tout de choquer le goût du Souverain, & encore plus celui du Miniſtre. Patyſithes eſt ici tout-puiſſant, il eſt Amant ſecret d'Ariſtone, & ſon frere l'eſt de Phédime : ils ſont extrêmement haïs de l'une & de l'autre ; mais le grand crédit qu'ils ont auprès du

Roi leur fait braver cette haine. Ils viennent de faire bannir un jeune Seigneur qui eſt aimé de la Princeſſe : c'eſt le fils d'Hyſtaſpes chef des Mages, il s'apelle Darius, & il a de grandes qualités : Je veux vous inſtruire des circonſtances de cette Hiſtoire, pour vous aprendre que l'amour fait des malheureux à Suſe comme à Memphis.

Nitétis lui témoigna beaucoup d'empreſſement de l'entendre, & cette fille commença ainſi.

HISTOIRE

De la Princeſſe Ariſtone, de Darius Hyſtaſpide, de Phédime, & du Prince Smerdis.

J'Ai bien des choſes à vous dire, Madame ; vous allez voir juſqu'où peut aller l'ambition d'un Favori ſoutenu par la complai-

ſance aveugle d'un jeune Roi ; vous verrez qu'elle réſiſtance une ame fidèle & conſtante eſt capable de faire à la violence d'un frere impérieux, & ſouverainement jaloux de ſon autorité ; ſur tout vous admirerez dans la conduite de Phédime, le généreux effort qu'elle s'eſt fait pour vaincre l'inclination qu'elle avoit pour Darius, & pour tâcher de ſe rendre ſenſible à la flame du Prince Smerdis, dont elle eſt éperdûment aimée : mais rien ne vous ſurprendra plus, que ce que vous entendrez du pouvoir prodigieux, & de la ſcience miraculeuſe du ſage Zoroaſtre.

Vous avez apris, Madame, le mauvais ſuccès de l'expédition de Cyrus contre les Scythes ; & que ce Prince conduit par une fatalité qu'on a peine à concevoir, s'étant laiſſé ſurprendre par la retraite ſimulée de Thomirys,

périt dans les défilés de la Scythie.

Il ſembloit que Cyrus eût prévu cet événement ; il étoit rêveur ; & inquiet ; le ſoin de ſa famille le troubloit : un ſonge vint de nouveau l'allarmer, il lui ſembla de voir le fils d'Hyſtaſpes aſſis ſur le Trône de Perſe ; il en fut conſterné, & il ne put diſſimuler ſes craintes ; il fit venir Hyſtaſpes à ſon réveil, il lui conta ſon ſonge en preſence de Créſus, le ſeul qui fut apellé à cette confidence, & il lui avoüa l'inquiétude qu'il en reſſentoit.

Hyſtaſpes ne parut point étonné des ſoupçons de Cyrus ; il ſe jetta à ſes pieds, & les embraſſant avec une reſpectueuſe affection : Seigneur, lui dit-il, je veux vous raſſurer contre les frayeurs qu'un ſonge vous cauſe ; je pourrois vous répondre de mon fils, mais j'aime mieux le mettre en

votre puiſſance, je veux le placer auprès du Prince, & qu'il ſoit gardé par ceux même qui veilleront à la conſervation de l'héritier de l'Empire.

Cyrus accepta cette offre, en embraſſant tendrement Hyſtaſpes. Il donna en même tems des ordres pour faire mettre Darius auprès des Princes : Hyſtaſpes les aporta à Suſe, & ſon fils fut logé dans le Palais.

Darius eſt plus jeune de quelques années que Cambiſes, & il eſt à peu près du même âge que le Prince Smerdis : il ſe fit entre eux la plus étroite liaiſon ; ils ſe voyoient tous les jours, & ils faiſoient les mêmes exercices, comme ils prenoient les mêmes divertiſſemens. C'étoit ordinairement chez Ariſtone que toutes leurs parties de plaiſirs ſe faiſoient.

Outre que Darius s'étoit dé-

claré pour Smerdis, ſa naiſſance & la dignité de ſon pere le rendoient conſidérable par lui-même; ainſi il avoit l'agrément de voir la Princeſſe tous les jours, & d'en être vu avec diſtinction.

Il y avoit déja quelques années qu'Ariſtone étoit ſortie de l'enfance: il n'eſt pas au monde une plus aimable Princeſſe; ſa beauté eſt ce qu'elle a de moins admirable; il n'y a d'égal aux graces de ſon eſprit que les attraits de ſa vertu.

Il y avoit dans le Palais une jeune Perſane, dont vous avez entendu le nom: c'étoit Phédime; elle eſt fille d'Otanes; ce Seigneur paſſe pour le plus honnête homme de la Perſe. Il avoit mis ſa fille auprès des Princeſſes à la priere de Cyrus: belle, & dans l'âge où l'on plaît le plus, il ſembloit qu'elle négligeât tous ces avantages pour ceux de l'eſ-

prit ; elle en a infiniment, vous en jugerez par les exemples que je vous en donnerai.

Chacun penſoit que le jeune Darius s'attacheroit à Phédime, par une raiſon que tout le monde ſçavoit : leurs peres les avoient engagés dès l'enfance, & ils n'attendoient que le retour de Cyrus pour conclure leur mariage. C'avoit été un plus fort engagement à Hyſtaſpes pour mettre ſon fils dans le Palais, où étoit la fille d'Otanes ; il n'étoit pas fâché qu'ils apriſſent à ſe connoître, & que l'amour achevât ce que ſa politique avoit commencé.

Phédime aprit avec une certaine émotion, dont elle ne fut pas la maitreſſe, qu'elle alloit voir Darius ; elle y fut préparée par Otanes : le jeune Hyſtaſpide ſçut auſſi qu'il verroit tous les jours Phédime ; mais la joie qu'il ſentit d'entrer au Palais, ne regar-

da point particuliérement Phédime, il ne sembloit sentir aucune impatience de la connoître.

Le Prince Smerdis fut seul attristé de cette nouvelle; il s'étoit accoutumé à voir Phédime, & à l'aimer : il sçut ses engagemens avec Darius, & qu'ils alloient être ensemble tous les jours; il en fut cruellement affligé.

Vous allez aprendre quelque chose de surprenant sur la force de l'ascendant : Darius fut extrêmement ému à la vuë de la Princesse Aristone, & il sentit un trouble qu'il n'avoit jamais éprouvé; il vouloit toûjours la regarder, & il craignoit de l'offenser en la regardant. Il sembla que la Princesse s'en aperçût; elle rougit, & elle baissa les yeux : cette aimable pudeur ne servit qu'à la rendre plus belle. La Princesse se trouva dans la même disposition à l'égard de Darius; un pen-

chant infurmontable la porta à l'aimer.

Phédime qui ſe croyoit deſtinée à Darius, le regarda avec des yeux interreſſés; quoi qu'elle ignorât ce que c'étoit que l'amour, comme elle pouvoit en prendre ſans rougir, elle ſe laiſſa prévenir par tout ce que Darius avoit d'aimable. Sans ſçavoir préciſément ce qu'elle ſentoit, elle reçut les premiéres impreſſions d'une paſſion, qui depuis lui a cauſé bien des peines.

Le Prince étoit attentif à tout ce qui ſe paſſoit, il vit les regards de Phédime s'arrêter aſſez longtems ſur Darius; il crut même que ceux de Darius s'arrêtoient auſſi ſur Phédime. Vous jugez bien qu'elle fut ſa douleur: cependant par un effet extraordinaire de ſa vertu, ou de la fatalité des ſimpathies, le Prince ſentit pour Darius un penchant qui les

a depuis rendus inſéparables.

Patyſithes & ſon frere avoient l'entrée libre du Palais, ils voyoient les Princeſſes aux mêmes heures que les Princes, & ils étoient des mêmes parties; beaucoup moins jeunes, mais ſoutenus par l'amitié de Cambiſes, qui les avoit préſervés du couroux de Cyrus, ils prenoient part à tous les divertiſſemens de la Cour pendant l'abſence du Roi.

Patyſithes devint amoureux de la Princeſſe, & le Mage de Phédime; belles & vertueuſes toutes deux, il n'y avoit pas lieu de croire que jamais cette paſſion pût réüſſir auprès d'elles: cependant Patyſithes & ſon frere s'y abandonnérent ſans réſerve; ils réſolurent ſeulement de la tenir cachée, & d'attendre un tems plus favorable pour la faire éclater.

Le Prince & Darius contraignoient moins leurs deſirs, le fils d'Hyſtaſpes rendoit des ſoins aſſidus à la Princeſſe, & Smerdis faiſoit ſouvent entendre par ſes regards, l'amour qu'il avoit pour la ſage Phédime : mais la fille d'Otanes uniquement occupée de ſes devoirs, ne ſongeoit qu'à plaire à Darius.

Le Prince en ſentoit une peine incroyable, il ne put la cacher plus long-tems à ſon ami : Je ne ſçai, lui dit-il un jour, ſi vous vous êtes aperçu de la force de mon amitié; mais ſi vous en doutiez jamais, j'ai de quoi vous en convaincre : je ſuis, ajoûta-t-il, d'une voix tremblante, je ſuis votre Rival, j'adore l'aimable Phédime, & cependant je ſens bien que je n'en aime pas moins ſincérement Darius, tout deſtiné qu'il eſt à poſſéder cette belle fille.

Darius demeura fort ſurpris d'entendre parler le Prince de la ſorte : il fit un ſoupir ; & regardant Smerdis avec des yeux qui marquoient ſon trouble, il lui fit croire que cet aveu le mettoit au deſeſpoir.

Je le vois bien, Darius, reprit le Prince, mon amour vous afflige, & vous allez me haïr : mais croyez-vous qu'on ſoit le maître d'aimer, ou de ne pas aimer ? j'ai vû Phédime avant vous ; j'ai le premier connu les charmes de cette admirable fille : ai-je dû prévoir que vous étiez réſervé à me l'enlever ? ai-je dû même combattre le plaiſir que je ſentois à l'aimer, par la conſidération d'un homme que je ne connoiſſois pas ?

Eh ! Seigneur, interrompit Darius, aimez Phédime, & faites-vous-en aimer ; toute belle qu'elle eſt, je n'en ſerai point jaloux : ce n'eſt pas là ce qui cauſe

mes tourmens : une autre l'emporte en moi ſur les charmes de Phédime : j'aime ailleurs, & je ſens que cette paſſion va m'occuper toute ma vie.

Vous aimez ailleurs ! s'écria le Prince tranſporté de joie. Ah ! quel bonheur eſt le mien, ſi vous n'êtes point mon Rival auprès de Phédime ! & que ne ferois-je point pour vous témoigner mon contentement.

Vous pouvez tout pour moi, reprit Darius ; & ſi vous ne deſaprouvez pas que j'aie oſé m'élever juſques à la Princeſſe Ariſtone, il ne vous ſera pas difficile de m'aider à lui faire agréer ma paſſion. La tendre amitié qui vous lie, lui ſera peut-être aprouver par votre bouche, un aveu qui pourroit lui déplaire dans la mienne : ne me refuſez pas le ſecours que je vous demande, mon cher Prince, auſſi-bien eſt-ce un ſort indiſpen-

ſable pour moi de mourir ou d'adorer la Princeſſe.

Non, vous ne mourrez pas, mon cher Darius, repartit le Prince en l'embraſſant, s'il ne faut que ma médiation pour vous rendre heureux; & ma ſœur ne refuſera pas long-tems vos vœux, s'il n'eſt beſoin que de mon ſecours pour les faire agréer.

Il étoit cependant aſſez difficile que ces deux Amans puſſent être heureux à la fois : Phédime aimoit Darius; & peut-être n'étoit-il pas facile de rompre cet engagement. Quelque illuſtre que fût l'alliance du Prince, il ignoroit ſi ſa recherche ſeroit agréée de Phédime.

Darius & le Prince réſolurent de conſulter ſur ce point Zoroaſtre, le plus ſage & le plus ſçavant des Mages de l'Empire : il pouvoit tout auprès d'Hyſtaſpes, & il avoit beaucoup de crédit ſur Ota-

nes ; ils ſongeoient tous deux à faire agréer au pere de Darius, & à celui de Phédime, l'échange qu'ils prétendoient faire.

Hyſtaſpes ne fut pas difficile à réſoudre : il trouvoit plus d'avantage dans l'alliance de Cyrus, que dans celle d'Otanes ; mais il craignoit de donner de l'ombrage au Roi ; toûjours occupé de ſon ſonge, il lui ſembloit à lui-même que le mariage de ſon fils avec une des Princeſſes, en pouvoit avancer l'accompliſſement : ſon ambition étoit agréablement flatée par cette idée ; mais il n'oſoit la confier à ſon fils : il ſe contenta de lui dire qu'il aprouvoit ſon choix ; mais qu'il falloit le tenir ſecret, juſqu'à ce qu'on eût pris des meſures pour le ſuccès.

Ce n'étoit pas aſſez qu'Hyſtaſpés agreât ce changement : il falloit le faire aprouver par Otanes & par Phédime ; le dernier

étoit plus difficile. Hyſtaſpes fit entendre au pere, que l'alliance du Prince l'honoroit infiniment; & que puiſque l'amour avoit diſpoſé les cœurs autrement qu'ils ne l'avoient prévu, dans les projets d'alliance qu'ils avoient autrefois formés, il falloit s'en raporter à la fatalité des deſtinées qui décidoit de tous les mariages. Otanes accepta volontiers la recherche de Smerdis, & ſe chargea en même tems de la faire agréer à ſa fille.

Cependant la Princeſſe à force de s'examiner, avoit enfin reconnu qu'elle aimoit tendrement Darius. Elle rougit de ſes ſentimens; & elle ſe les reprocha comme une foibleſſe : elle ſçavoit ſes engagemens avec Phédime, & qu'on ne faiſoit qu'attendre le retour du Roi pour les accomplir. Quel ſujet de trouble & d'inquiétude ! Elle ne put le cacher à

cette vertueuſe fille, quoiqu'elle la regardât comme ſa Rivale : elle ſe flatoit de pouvoir être encore maitreſſe de ſes ſentimens.

Ai-je dû me laiſſer captiver ainſi, lui diſoit-elle ? il me ſiéroit bien mieux d'être libre : une fille du grand Cyrus ne doit aimer que ſon devoir : mais ne vous ſemble-t-il pas que je m'en écarte par cette foibleſſe, & que je dois combattre par tout l'effort de ma raiſon, le choix de mon cœur ? Phédime rougit à ce diſcours : elle aprit qu'elle avoit une Rivale ; & cette Rivale étoit redoutable par la dignité de ſa naiſſance, & plus encore par ſa beauté. Elle ſe rapella alors tout ce qui s'étoit paſſé entre Ariſtone, elle & Darius ; elle comprit qu'elle n'étoit point aimée, & que le jeune Hyſtaſpide avoit tourné ſes vuës du côté de la Princeſſe.

Elle ſentit toute la cruauté de

cette réfléxion ; mais elle ne la fit pas apercevoir. La Princeſſe lui déclara dans ce moment qu'elle étoit aimée du Prince : Phédime s'en étoit aperçûë ; mais cette conſidération ne la conſoloit pas de la perte d'un Amant qu'elle aimoit de bonne foi : elle ſe fit un effort pour répondre à la Princeſſe. Aimez Darius, lui dit-elle, Madame ; vous ne ſçauriez faire un choix plus digne de la fille du grand Cyrus : ma tendreſſe pour lui vous en répond ; je ne l'ai moi-même aimé que parce qu'il étoit vertueux. Je craindrois de m'être trompée, ſi je vous voyois balancer à vous déclarer pour lui. Aimez qui vous aime : le fils d'Hyſtaſpes n'eſt pas inſenſible à tant de beautés. Il vous adore, Madame ; j'oſe vous en aſſurer : le témoignage que je vous en rends n'eſt point l'effet des défiances d'une Rivale, c'eſt

la certitude d'une amie : il ne me reſte plus qu'à triompher de mon amour ; celui du Prince Smerdis aidera à me guérir : je veux faire par devoir pour lui, ce que j'avois fait par inclination pour Darius. N'héſitez pas à me ſeconder, & faites quelque choſe pour Phédime : elle en fait aſſez pour vous, en vous avoüant qu'elle eſt votre Rivale, & que jamais elle ne ceſſera de vous aimer.

Ariſtone écoutoit Phédime, & elle ne ſçavoit que croire de ce qu'elle entendoit. Vous aimez Darius, lui répondit-elle, & vous pouvez vous réſoudre à recevoir les vœux de Smerdis. Vous conſentez qu'un homme qui vous eſt cher ſe déclare l'Amant d'une autre, & vous ne prévoyez point à quels combats vous allez vous expoſer. Ne vaudroit-il pas mieux, ma chere Phédime, que nous cherchaſſions à nous affran-

chir l'une & l'autre d'une paſſion importune, & que nous nous fiſſions un ſacrifice réciproque de ce que nous aimons toutes deux ? du moins nous nous conſolerions vous & moi de nos communes diſgraces ; & peut-être que nous nous guéririons enſemble de nos maux mutuels. Ne l'eſperez pas, Madame, reprit Phédime, la vertu n'eſt pas un remede contre l'inclination ; le dépit de n'être point aimée de Darius, peut me rendre ſenſible aux vœux de Smerdis ; mais l'amitié n'eſt point un ſecours aſſez puiſſant contre une paſſion comme la vôtre : vous vous aigririez par la réſiſtance ; & l'amitié ne vous guériroit point des maux que l'amour vous feroit ſouffrir : mais une paſſion en peut ſurmonter une autre, en me condamnant d'aimer un homme à qui je n'ai pû plaire, je me reprocherai de

n'en point aimer un à qui je plais, & peut-être m'accoutumerai-je enfin à l'aimer.

Ariſtone l'embraſſa à ces mots; elles réſolurent enſuite d'aller conſulter Zoroaſtre ſur la deſtinée de leurs amours; & c'eſt une choſe digne de remarque, qu'elles prirent la même réſolution ſur cela que leurs Amans, & qu'elles choiſirent le même jour qu'ils avoient pris eux-mêmes pour y aller.

Phédime étant rentrée dans ſon Cabinet, y reçut une Lettre de ſon pere; il lui aprenoit le changement qu'il faiſoit dans la deſtination de ſa main. Phédime combattuë par l'amour & par le devoir, crut que le meilleur parti étoit d'obéir. La Princeſſe étoit belle, & fille du grand Cyrus: Darius jeune, ardent, & ambitieux; il étoit aimé par deſſus tout cela: en falloit-il davanta-

ge pour l'exciter à toujours aimer Ariſtone. Qu'obtiendroit-elle donc, en s'opiniâtrant à aimer Darius ? Il valoit mieux ſe rendre à l'amour du Prince. Mais comment vaincre une paſſion puiſſante ? Comment en former une autre ? la triſte Phédime comprit à quels combats elle alloit être expoſée. Elle s'abandonna à ſa douleur, & elle verſa des larmes qu'elle tâchoit en vain d'arrêter ; ce combat a penſé lui coûter la vie, comme vous l'aprendrez.

Le jour que Smerdis & Darius devoient viſiter Zoroaſtre étoit arrêté ; ils y allérent ſous prétexte d'une partie de Chaſſe : il demeuroit à une demi Paraſangue * de Suſe, dans une retraite

* La Paraſangue étoit chez les Perſes, ce que la lieuë eſt parmi nous : il y en avoit depuis 20. juſques à 60. ſtades : & la ſtade étoit de 125. pas.

écartée de tout commerce, quoique dans le voiſinage de la Cour: ſa maiſon eſt ſur la pente d'une colline, au pied de laquelle paſſe une petite riviere qui n'a rien de conſidérable, que parce qu'elle arroſe une prairie qui fait le fond de la colline. Un grand bois dont le haut de cette colline eſt couvert, n'y laiſſe d'eſpace vuide, qu'autant qu'il en a fallu pour ménager un jardin qui fournit à tous les beſoins de Zoroaſtre; mais il a fait faire dans le bois quelques allées qui ſont le plus grand ornement de ſa maiſon; & qui par des routes ſecrettes, conduiſent inſenſiblement juſques au haut de la montagne, où l'on trouve une eſpéce d'Obſervatoire, d'où Zoroaſtre contemple & étudie toutes les nuits le cours des Aſtres. Smerdis & Darius deſcendirent de cheval à l'entrée du bois, & ils ſe rendirent droit

au

au lieu même où ils ſçavoient qu'ils trouveroient indubitablement Zoroaſtre, & dans lequel Darius étoit allé le viſiter pluſieurs fois. A peine eurent-ils avancé quelques pas, qu'ils virent venir Zoroaſtre au-devant d'eux : ils ſe hâtérent de le joindre ; & lui-même il s'empreſſa de les aprocher. Il reconnut auſſitôt Darius, & il ſalua le Prince comme ſi véritablement il eût été averti de ſa viſite, quoiqu'il ne l'eût jamais vu.

Smerdis s'étoit exprès déguiſé ; mais il ne pouvoit tromper Zoroaſtre : celui-ci l'apella par ſon nom ; & le regardant avec une attention qui cauſa de l'émotion au Prince : Seigneur, dit-il, en lui adreſſant la parole : " Je ſçai „ le trouble qui vous agite, & le „ ſujet de votre viſite ; jamais „ peut-être l'art reſpectable dont „ je ſuis redevable aux Dieux,

„ n'a été employé pour un ſujet
„ ſi peu digne de remplir un cœur
„ ſage; l'amour eſt une folie, qui
„ retranche de notre vie tous
„ les momens que nous lui don-
„ nons. Je ſouhaiterois pour le
„ bonheur de l'Empire, que vous
„ fuſſiez occupé d'une autre paſ-
„ ſion, & que le fils du grand Cy-
„ rus pût un jour conſoler le Peu-
„ ple des maux dont il eſt me-
„ nacé. Votre nom donnera lieu
„ à de grandes injuſtices, & un
„ inſolent Miniſtre s'en ſervira
„ pour ſoutenir une autorité qui
„ ne ſera que de peu de durée.
„ L'un de vous deux ſera Roi,
„ ajouta-t-il, en les regardant
„ l'un & l'autre; & Darius main-
„ tiendra la poſtérité du grand
„ Achéménès ſur le Trône Im-
„ périal de la Perſe; cependant,
„ Seigneur, continua-t-il, par-
„ lant à Smerdis, vous ſerez con-
„ tent, Phédime ſera Reine,

„ vous l'épouſerez, & vous en „ ſerez bien-tôt aimé : Darius „ doit l'aimer auſſi, & doit être „ heureux. Voilà tout ce que le „ divin Oromaſès me permet de „ vous dire ; je vous quitte. La „ Princeſſe Ariſtone, & la fille „ du vertueux Otanes m'atten- „ dent : j'ai prévu leur arrivée ; „ un même motif de curioſité les „ oblige à me venir conſulter. „

Zoroaſtre les quitta de la ſorte, & il les laiſſa dans un trouble tel que vous pouvez vous l'imaginer. Qu'ai-je entendu, s'écria le Prince ! le ſage Zoroaſtre deſaprouve ma paſſion : je dois être content ; je ſerai aimé de Phédime ; elle ſera Reine, vous l'aimerez, un de nous deux ſera Roi, & vous maintiendrez le ſang Impérial d'Achéménès ſur le Trône de Perſe. Quelle énigme ! Dans quelle cruelle confuſion cette prédiction nous jette-t-elle, Sei-

gneur, interrompit Darius ? je n'en ſuis pas moins inquiet que vous : Zoroaſtre n'a pas daigné m'inſtruire ſur le ſort de mon amour : ah ! ſans doute que la Princeſſe le deſaprouvera, & que je vais être le plus infortuné de tous les hommes ?

Darius ſe tut à ces mots ; le Prince étoit lui-même dans un trouble inconcevable ; ils continuoient de marcher ſans ſçavoir où ils alloient ; le ſeul hazard étoit leur guide : enfin ils s'égarérent ſi-bien dans les défilés de ce bois, qu'ils ne purent retrouver leur route. Vous allez aprendre ce qui en arriva.

Il eſt vrai qu'Ariſtone & Phédime avoient choiſi ce jour-là pour venir conſulter Zoroaſtre. Elles s'étoient inutilement déguiſées ; il leur fit bien-tôt entendre qu'on ne lui impoſoit pas. " Fille de Cyrus, & vous fille

„ d'Otanes, leur dit-il, en les
„ abordant, pourquoi me venez-
„ vous conſulter ſur la deſtinée
„ de vos cœurs ? aimez, vous Da-
„ rius, & vous, le Prince Smer-
„ dis : le fils d'Hyſtapes doit fai-
„ re le bonheur de la Princeſſe
„ Ariſtone ; & la ſage Phédime
„ ne doit pas refuſer les vœux du
„ Prince Smerdis ; ſon étoile
„ annonce un deſtin illuſtre, &
„ lui promet auſſi la main du fils
„ d'Hyſtaſpes. „

Ariſtone & Phédime demeurérent auſſi ſurpriſes que Smerdis & Darius l'avoient été. Zoroaſtre les avoit quittées après ce diſcours. Vous ſerez donc enfin ma Rivale, s'écria la Princeſſe, & vous prendrez ma place dans le cœur de Darius ! grands Dieux, détournez ce préſage, ou permettez que je ceſſe de vivre avant qu'il ſoit accompli !

Phédime ſoupiroit elle-même

de cette ſurprenante prédiction ; elle aimoit Darius, & elle ne ſçavoit comment elle pouroit recevoir les vœux de Smerdis : mais, ajoutoit-elle, comment reviendrois-je de ce Prince au fils d'Hyſtaſpes ? faudra-t-il que mon cœur ſouffre une révolution perpétuelle des plus cruelles foibleſſes, que d'Amante de Darius, je devienne Amante de Smerdis ; & qu'enſuite mes anciens feux ſe rallument pour l'autre ? Je n'aurai donc toute ma vie que de triſtes épreuves, & dans le tems même que je pourai être heureuſe, je ſerai troublée par la honte d'une ſeconde foibleſſe, dont je ſuis menacée.

Ariſtone & Phédime ignoroient encore que le Prince & Darius avoient eu la même curioſité qu'elles ; leur trouble ne leur permit pas de ſonger à s'en retourner ſi-tôt : elles reſtérent

accablées du poids de leurs réflexions ; elles errérent enſuite quelque tems dans le bois, & enfin elles s'y égarérent auſſi.

Cette erreur eut un effet très-ſingulier ; le Prince & Darius cherchoient une route, lorſque le hazard ou plûtôt la fatalité de leur deſtinée les fit tomber dans un ſentier que ſuivoient les deux Amantes. Ils les reconnurent auſſi-tôt : la Princeſſe & ſon amie les aperçurent en même tems. Quel nouveau ſujet de ſurpriſe & de trouble ! elles voulurent en vain ſonger à la fuite, elles étoient trop proches pour la pouvoir prendre.

Smerdis s'avança le premier, & ſans conſulter ce qu'il devoit au rang de la Princeſſe, il la laiſſa pour Phédime, à laquelle il preſenta la main ; Ariſtone toute émuë reçut celle que lui offroit Darius : un triſte ſilence régnoit

entr'eux : Darius & Ariſtone ſouffroient moins, parce qu'ils s'aimoient ; mais la malheureuſe Phédime étoit accablée de douleur, le Prince lui-même n'étoit pas tranquille ; ils ſe partagérent à la fin, & ils ſongérent à profiter d'une rencontre d'autant plus ſinguliére qu'elle étoit myſtérieuſe, & qu'elle ſembloit ménagée par les Dieux.

Si j'oſois, Madame, dit le Prince à Phédime, vous dire ce que je penſe de cette rencontre, peut-être la trouveriez-vous plus ſérieuſe qu'elle ne le paroît : pour moi qui ſçai ce qui m'améne ici, je n'héſite point à vous dire, que l'amour avoit ſeul part à la viſite que j'ai renduë à Zoroaſtre ; plût au Ciel qu'il en fût de même de vous, & que le deſir de vous ſoumettre aux Decrets du Ciel, ſervît d'éclairciſſement à ce que je viens d'aprendre. Je pourrois

vous adorer ſans vous déplaire, charmante Phédime ; & je crains hélas ! malgré l'ordre des deſtinées, que vous ne refuſiez encore les vœux d'un Prince, qui ne peut rendre votre ſort auſſi grand que vous le méritez ; mais qui du moins le rendroit heureux, ſi l'amour qu'il a pour vous ſuffiſoit à vos vœux.

Il étoit bien difficile que Phédime, dans l'agitation des réfléxions que lui cauſoient les circonſtances de cette journée, conſervât aſſez de ſang froid pour cacher ſon trouble : Seigneur, répondit-elle, le Prince Smerdis a des vertus qui le rendent reſpectable à tout le monde, & l'offre de ſon cœur eſt d'un prix qui ſemble ne laiſſer rien à deſirer ; je vous avoüerai pourtant, Seigneur, que le choix de mon pere avoit diſpoſé autrement le mien, & que je ne me croyois

pas deſtinée à devoir jamais recevoir les hommages du vôtre ; c'eſt ce qui m'a fait prendre une autre inclination, & ce qui cauſe le trouble dans lequel vous me voyez. Je n'oſe refuſer les vœux que vous daignez m'offrir ; Darius n'eſt point réſervé pour Phédime, & c'eſt le Prince Smerdis qu'elle doit aimer : cependant, Seigneur, l'habitude eſt difficile à ſurmonter, il faut rendre bien des combats pour triompher d'une paſſion autoriſée par l'aveu d'un pere ; j'y vai faire tous mes efforts, & ces efforts ſeront ſans doute pour le Prince Smerdis.

Vous me permettez donc de vous aimer, répondit le Prince ? Hélas ! Seigneur, interrompit Phédime, eſt-il en mon pouvoir de vous le défendre ? Aimez-moi, & tâchez, s'il ſe peut, de me faire bien-tôt oublier Darius. Ah ! Madame, interrompit Smerdis

tranſporté de joie, s'il ne faut que vous aimer éperdûment pour vaincre Darius, le fils de Cyrus ſera bien-tôt content.

Le fils d'Hyſtaſpes perſuadé par les diſcours de Zoroaſtre, ſe flatoit d'être aimé de la Princeſſe, qui étoit effectivement réſoluë à ſuivre ſon penchant : elle s'y croyoit apellée par la voix du Ciel ; elle jettoit de tems en tems les yeux ſur Darius, & elle les baiſſoit en rougiſſant. Il s'en apperçut aiſément, & il ne voulut pas différer plus long-tems à s'expliquer.

Il fit tomber la converſation ſur le hazard de cette rencontre, comme l'avoit fait le Prince : nous n'avons cru, dit-il, ſatisfaire que notre curioſité, & nous ne penſions pas que l'événement dût ſuivre de ſi près la prédiction ; mais votre arrivée, Madame, confirme la loi du deſtin, & chan-

ge nos doutes en certitude : je craignois d'offenſer les Dieux en cédant au tranſport d'une paſſion que toute ma raiſon n'avoit pu ſurmonter ; j'ignorois moi-même la cauſe de ſa violence que j'attribuois aux charmes tout puiſſans de celle pour qui je la ſens. Mais c'étoit l'ouvrage des Dieux, Madame, ils vouloient que j'aimaſſe, & que le reſpect même que je dois au rang de la plus grande Princeſſe du monde, ne fut pas un obſtacle à la déclaration de mes feux. Jugez de ma joie, Madame, lorſque je vous ai aperçuë, & que j'ai eu lieu de croire qu'ils ne vous avoient amenée ici que pour y aprendre d'eux que c'étoit à l'adorable Ariſtone que s'adreſſoient mes vœux, & qu'aucun reſpect ne devoit en arrêter l'hommage.

Quoique la Princeſſe fut pré-

parée par les diſcours de Zoroaſtre, & par la rencontre imprévuë de Darius, à ce qui pouvoit arriver, elle ne laiſſa pas de ſe trouver embarraſſée de cette déclaration : Seigneur, répondit-elle, la voix du Ciel n'eſt pas toûjours celle que nous croyons entendre, &. l'expérience a ſouvent montré qu'elle n'eſt jamais ſi claire, qu'il ne reſte toûjours quelque choſe d'imprévu ; les Dieux ſe réſervent le ſecret ; peut-être qu'en autoriſant l'amour que vous avez pris pour moi, ils vous cachent des obſtacles qui feront tout le malheur de votre vie, & qui me rendroient moi-même malheureuſe, ſi je vous étois auſſi favorable que vous croyez que je dois l'être.

Et croyez-vous, Madame, repartit Darius, que les Dieux ſe plaiſent à nous tromper, & que le Ciel tende des piéges à notre

crédulité ? Vous avez entendu leurs Oracles par la voix du ſage Zoroaſtre ; que vous ont-ils dit qui puiſſe autoriſer vos craintes ? & d'ailleurs quel moyen de s'oposer à leurs ordres ? Je craindrois d'être rebelle, ſi je m'aviſois d'interpréter leurs Arrêts, & je me ſoumets en aveugle à celui qui m'ordonne de vous aimer ; puiſque cet amour eſt leur ouvrage, il n'eſt pas en notre pouvoir d'y réſiſter : pour moi je ſens que quelque funeſte que puiſſe être l'événement, il ne me paroîtra jamais ſi cruel que la violence à laquelle vous voulez réduire mon amour.

Mais, Seigneur, reprit Ariſtone, Phédime qui vous aime, & que vous devez épouſer... Ne parlons point d'elle, Madame, interrompit Darius, le Prince l'adore, & le deſtin de cette aimable fille eſt de ſe rendre à ſes

vœux. Que ne m'eſt-il permis de m'expliquer ſur le vôtre ! mais vous y réſiſtez, cruelle : & parce que vous ne voulez pas conſentir à mon bonheur, vous cherchez à éluder les ordres des Dieux. Ne ſoyez pas plus ſage qu'eux, divine Ariſtone, & déférez aux avis que vous en avez reçus.

La Princeſſe ne répondit rien à cette inſtance : elle s'étoit fait une ſecrette violence pour combattre la déclaration de Darius ; mais elle ne put réſiſter plus longtems : J'ai voulu, dit-elle, vous repreſenter tous les dangers que vous pouviez courir en m'aimant; mais puiſque vous ne vous rendez pas à mes craintes, je veux bien vous avoüer que votre réſiſtance n'a pu me déplaire.

Darius ſe jetta aux pieds d'Ariſtone, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance : le Prince & Phédime qui s'étoient détournés dans

une autre allée, les rejoignirent en ce moment ; ils comprirent alors que Darius étoit heureux ; Ariſtone en ſentit une ſecrette confuſion ; ſon trouble ſe fit voir dans ſes yeux ; Phédime ne put ſoutenir ce ſpectacle ; quelque fermeté qu'elle eût marquée, elle en fut abandonnée alors : elle tomba entre les bras du Prince. Quelle fut la douleur & le deſeſpoir de Smerdis ! Il ne put attribuer cet accident qu'à la vuë de Darius ; il lui en fit de tendres reproches : mais le ſalut de Phédime les occupoit tous : Ariſtone s'aprocha d'elle, on l'avoit aſſiſe ſur un gaſon, la Princeſſe employoit tous ſes ſoins pour la faire revenir ; le Prince paroiſſoit deſeſperé : Darius lui-même étoit dans une affliction inconcevable ; on entendoit ſeulement quelques ſoupirs que Phédime pouſſoit de tems en tems : enfin elle ouvrit les

yeux, ils tombérent ſur Darius ; mais elle les referma tout auſſitôt. La Princeſſe lui baignoit le viſage de ſes larmes, & lui donnoit mille baiſers : on eut toutes les peines du monde à la tirer de cet état ; elle parut un peu mieux, & comme elle eut entiérement repris ſes ſens, le chagrin d'avoir montré tant de foibleſſe, lui cauſa une agitation cruelle ; le Prince lui donna la main ; il lui témoigna toute ſa douleur. Jamais embarras n'a égalé celui de ces quatre Amans.

Ils ſe retrouvérent enfin dans une route qu'ils reconnurent ; ils ſe ſéparérent alors : le Prince, & Darius retournérent joindre leurs équipages : Ariſtone & ſon amie revinrent à leurs chariots. Phédime fut toûjours cruellement tourmentée ; elle fut obligée de ſe mettre au lit en arrivant dans le Palais.

Jugez, Madame, de l'inquiétude du Prince, & de celle de Darius, lorſqu'ils aprirent cette nouvelle : ils coururent à l'apartement de Phédime ; ils trouvérent la Princeſſe qui lui donnoit tous ſes ſoins ; ils étoient tous trois inconſolables : Ariſtone voulut reſter ſeule auprès de la fille d'Otanes ; elle força ſon frere, & le fils d'Hyſtaſpes de ſe retirer.

Cependant, Madame, Phédime paſſa fort mal la nuit : elle fut attaquée d'une fiévre violente ; & dès le lendemain l'on commença de craindre pour ſa vie. Elle ne voulut voir, ni le Prince, ni Darius : la ſeule Ariſtone avoit ce privilége ; elle la raſſuroit elle-même contre les frayeurs que ſon mal lui cauſoit, & elle paroiſſoit tranquille aux aproches de la mort. Darius ne quitta plus le Prince, il étoit lui-

même cruellement affligé du danger où étoit Phédime, & il en reſſentoit moins les graces dont la fortune le combloit.

La fiévre de Phédime redoubla ſi fort, qu'on crut ſa maladie deſeſpérée : alors le repos & la tranquilité ſe rétablirent dans ſon ame ; une douce ſérénité régnoit dans ſes yeux : elle ſouhaita dans ce moment de voir le Prince Smerdis, & le fils d'Hyſtaſpes. Ils accoururent, tous deux inconſolables ; l'un & l'autre ſe reprochoit le danger de la malheureuſe Phédime : la violence qu'elle s'eſt faite pour ſurmonter l'inclination qu'elle avoit pour vous, diſoit le Prince à ſon ami, eſt ce qui met ſa vie en danger ; ſi je n'euſſe point ſouhaité qu'elle m'aimât, ſi je ne l'euſſe point preſſée de répondre à ma tendreſſe, elle n'éprouveroit point les tourmens qu'elle endure, &

qui vont peut-être nous la ravir bien-tôt. Darius ne répondoit point, mais ſa douleur expliquoit tout ce qu'il pouvoit dire : il ne pouvoit ſe repentir d'aimer la Princeſſe, puiſqu'il en étoit aimé ; mais il étoit au deſeſpoir que les témoignages de ſon attachement euſſent été ſi funeſtes à la fille d'Otanes.

Ils entrérent enſemble dans ſa chambre, où ils trouvérent la Princeſſe avec elle : Ariſtone fondoit en larmes ; Smerdis & Darius s'aprochérent en tremblant ; ils ſe mirent à genoux aux pieds de ſon lit, ils le baignérent de leurs larmes ; la ſeule Phédime étoit ferme & conſtante, elle ne ſembloit touchée que de leur douleur.

Pourquoi, leur diſoit-elle à tous trois, vous laiſſez-vous abbattre par une douleur inutile ? J'atteſte les Dieux qu'en l'état.

où je ſuis, rien ne m'attache à la vie, que le regret de vous quitter. Mais il faut rompre des nœuds ſi tendres. La fatalité de ma deſtinée m'arrache à vous, Seigneur, continua-t-elle, en s'adreſſant à Darius; je vous aimois, le Ciel n'a pas aprouvé ma tendreſſe, il vous a fait porter d'autres fers; les Dieux me retirent de la vie, pour m'épargner la douleur de voir cette préférence. Aimez la Princeſſe Ariſtone, je n'en ſuis plus jalouſe; elle eſt digne de vous: auſſi ne ſçauriez-vous trop l'aimer. Seigneur, ajoûta-t-elle, en ſe tournant du côté de Smerdis, je ne méritois pas vos bontés, le fils du grand Cyrus, & l'héritier de ſes vertus étoit au-deſſus du cœur de Phédime. Les Dieux pourtant me ſont témoins que j'ai fait tous mes efforts pour m'en rendre digne; & que ſi la

raiſon pouvoit commander à l'amour, la mienne eût fait pour vous ce que l'amour me faiſoit faire pour un autre. Adieu, Princeſſe trop digne d'être aimé, conſervez le ſouvenir de la malheureuſe Phédime, & travaillez autant qu'il ſera poſſible au bonheur de la Princeſſe, & de Darius, ils méritent l'un & l'autre toute votre amitié.

Elle ſe tourna enſuite vers Ariſtone, & lui tendant la main, Princeſſe, lui dit-elle, joüiſſez long-tems de votre bonheur, qu'il ne ſoit jamais troublé que par le ſouvenir de mon amitié : je vous ai toûjours tendrement aimée ; la ſeule conſolation que j'emporte dans le tombeau, eſt de croire que vous y avez été ſenſible.

Je ne vous repreſenterai point, Madame, la douleur que ce diſcours excita dans l'ame de la

Princeſſe & de Darius ; jamais on n'a montré une ſi grande affliction : mais le Prince étoit dans un état déplorable ; il regardoit Phédime avec des yeux de deſeſpoir ; ſa douleur muette & ſtupide faiſoit connoître qu'il étoit inconſolable. Phédime avoit ceſſé de parler, & les Médecins avertirent qu'il falloit la quitter. Ariſtone ſortit en verſant de nouvelles larmes, & elle emmena le Prince & Darius avec elle.

Le Mage n'étoit pas moins affligé du danger où étoit Phédime ; ce qui redoubloit ſes allarmes, c'eſt qu'il ne pouvoit la voir. Pour comble de peine, il ſçut qu'elle avoit demandé le Prince & Darius, & qu'ils avoient été enfermés ſeuls avec elle en preſence d'Ariſtone ; il tâcha d'exciter la jalouſie de ſon frere Patyſithes : ſans doute, lui diſoit-il, qu'on a projetté quelque choſe de

funeſte dans cette conférence, & qu'on a peut-être arrêté le mariage de la Princeſſe avec Darius. C'eſt la grace que Phédime a voulu obtenir du Prince en mourant; il falloit que ſa preſence autoriſât l'audace du fils d'Hyſtaſpes, & que la fille d'Otanes eût la gloire de donner elle-même un beau-frere à Cambiſes & à Smerdis.

Patyſithes avoit les mêmes ſoupçons, il ne put les cacher au Prince Cambiſes, qu'il cherchoit à indiſpoſer contre Darius: il eſt, lui diſoit-il, d'un ſang illuſtre, & il prétend raporter ſon origine au grand Achéménès l'auteur de votre auguſte race: qui ſçait ſi en aſpirant à l'hymen de la Princeſſe, ce n'eſt point au Trône qu'il tend? ſon pere eſt aſſez ambitieux pour y aſpirer, & aſſez puiſſant pour ſoutenir ſes prétentions. Vous en devez prendre de

juſtes

juſtes ombrages : vous êtes l'héritier de l'Empire ; les ſœurs d'un Prince tel que vous ne doivent être mariées qu'à des Etrangers ; ou ſi leurs époux ſont pris dans la Nation, ce choix ne doit tomber que ſur les moins conſidérables, de peur que la grandeur de cette alliance ne les enorgueilliſſe, & qu'elle ne leur inſpire des idées d'indépendance qui ſeroient funeſtes à votre autorité. Cambiſes aprouvoit ce raiſonnement, & il ne manqua pas d'y ajouter foi.

Cependant Phédime ſe trouva mieux ; la tranquilité de ſon ame ſembloit la défendre contre la force du mal. On commença d'en eſperer, & les Médecins aſſurérent, que ſi le calme ſe ſoutenoit encore quelques jours, il n'y auroit plus rien à craindre.

Cette nouvelle rendit le repos à la Princeſſe ; elle fut charmée

d'avoir quelque eſpérance que ſa chére Phédime lui ſeroit renduë. Mais quelle fut la joie de Darius ! quels furent les tranſports de Smerdis ! Ils revinrent tous deux dans ſa chambre ; Phédime revit le Prince avec plaiſir ; il ſembloit que les impreſſions que Darius avoit faites ſur ſon cœur, cedaſſent à celles que le Prince y faiſoit alors.

Bien-tôt le repos ſe rétablit dans ſon ame ; elle l'avoüa enfin à ſa chére Princeſſe : Je ne me reconnois plus, lui diſoit-elle, je n'ai plus d'inquiétude au ſujet de Darius, & je ſens qu'enfin je n'ai que de l'amitié pour lui ; au contraire il me ſemble que je ſuis plus émuë en voyant le Prince ; j'ai pour lui les mêmes ſentimens que j'avois lorſque je commençai de voir Darius. Eſt-ce que je l'aimerois ? eſt-ce que les Dieux m'auroient envoyé cette

maladie pour m'ôter un amour importun, & pour m'en inſpirer un plus heureux?

Ariſtone fut comblée de joie en aprenant cette nouvelle; elle en fit auſſi-tôt part au Prince: il vint ſe jetter aux pieds de Phédime; elle ſe portoit beaucoup mieux: il prit une de ſes mains qu'elle lui laiſſa baiſer tendrement. Puis-je croire, lui dit-il, que vous ſoyez touchée de ma paſſion, & que le plus reſpectueux Amant du monde plaiſe à la plus vertueuſe perſonne de l'Univers? Vous voyez, Seigneur, répondit-elle, quel changement ma maladie a fait dans mes ſentimens; ils étoient injuſtes & forcés, j'aurois été malheureuſe avec vous: aujourd'hui ils ſont tendres & ſincéres, & vous pouvez me rendre heureuſe. Eh! vous le ferez, repliqua l'amoureux Prince, s'il ne faut que vous aimer

toute ma vie. Alors il lui donna mille assurances de sa fidélité, & Phédime y répondit avec une tendresse qui le charma.

La convalescence de cette aimable fille rendit la joie à tous ceux qui s'y interressoient : Aristone & Darius ne lui cachoient plus leur amour ; le Prince lui offroit librement des vœux, & toute la maison du grand Cyrus étoit heureuse, lorsqu'on aprit la nouvelle déplorable de sa mort.

Ce tragique événement changea la face des affaires, & la forme du Gouvernement ; on craignit d'abord pour les frontiéres de l'Empire ; mais la retraite de Thomyris dans le fond de ses Etats éloigna bien-tôt cette crainte. Alors Cambises ne songea plus qu'à joüir des douceurs de la Royauté ; il abandonna le Gouvernement à Patysithes, qu'il déclara principal Ministre. L'émi-

nence de ce rang réveilla ſon amour pour Ariſtone : & celui dont le Mage ſon frere brûloit pour Phédime, s'accrut par les eſpérances que lui donna la faveur prodigieuſe de Patyſithes : Cambiſes ne ſuivoit plus d'autres conſeils que les ſiens ; ce fut par ſon moyen que le Roi devint l'époux de ſa propre ſœur. L'infortunée Roxane ſe ſacrifia en ſoupirant à la paſſion extravagante de ſon frere.

Le Roi ne put plus rien refuſer au Mage ni à ſon frere : tout étant alors dans leur dépendance, ils furent bien-tôt informés de ce qui ſe paſſoit à leur préjudice entre Smerdis & Phédime, & entre Ariſtone & Darius ; ils en inſtruiſirent ſecrettement le Roi, & ils renouvellérent les ſoupçons qu'ils lui avoient déja donné de l'engagement du Prince avec Phédime, & de celui de la Prin-

ceſſe avec Darius. Patyſithes lui fit entendre, qu'il devoit empêcher le mariage de Smerdis avec la fille d'Otanes, déja trop puiſſant, & que l'alliance du Prince acheveroit de rendre formidable: que ſçait-on, diſoit le perfide Miniſtre, s'il ne perſuadera point à ſon gendre de ſe ſoulever, & de vous demander part peut-être à la ſucceſſion de Cyrus. Cette crainte ſaiſit Cambiſes: il écouta donc la demande que Patyſithes lui fit de Phédime pour le Mage; il n'oſoit encore s'enhardir à demander Ariſtone pour lui-même.

Le Roi ſans conſulter davantage manda Otanes, & il lui propoſa le mariage de ſa fille avec le Mage: Otanes fier de ſa naiſſance, & naturellement ennemi de la ſervitude, refuſa cette alliance; ſa réſiſtance rendit Cambiſes furieux. Quoi! traître,

lui dit-il, tu mépriſes la recherche d'un homme que j'honore de mon eſtime, & tu t'imagines que j'ignore les motifs de tes refus ; mais on m'a tout apris, je ſçai que tu te flates d'une plus haute alliance, & que mon lâche frere s'eſt abaiſſé juſqu'à l'amour de ta fille : ne penſes pas que je l'endure, ta vie eſt en mes mains, & celle de ta fille me répondra de ton obéiſſance.

Otanes fut également ſurpris & indigné de cette menace : il répondit avec une fermeté qui accrut la colére de Cambiſes : le violent Monarque alloit le faire immoler à ſes yeux, ſi Patyſithes qui ſe tenoit à portée d'arrêter la fureur du Roi, ne fût ſurvenu à propos ; il cherchoit à s'en faire un mérite auprès d'Otanes, il demanda ſa grace, & il eut peine à l'obtenir ; on ne lui donna que deux jours pour ſe

déterminer ſur cette propoſition.

Le bruit de cette violence ſe répandit bien-tôt dans le Palais, & il parvint juſques aux oreilles du Prince : il accourut tout ému dans l'apartement du Roi ; mais Cambiſes le regardant avec une fierté brutale, lui défendit ſur tout de voir Phédime.

Cette défenſe irrita Smerdis, il regarda Cambiſes à ſon tour, & ne diſſimulant point les feux dont il bruloit pour Phédime : un Tyran, dit-il, peut m'ôter la vie, mais il ne peut m'ôter mon amour ; j'aime la fille d'Otanes, & je déclare que je la prens pour épouſe ; il n'eſt point de loi qui puiſſe m'empêcher de la voir.

Il ſortit à ces mots, & il laiſſa Cambiſes frémiſſant de courroux : le Mage & ſon frere ſe rendirent alors auprès de lui ; Patyſithes ne douta plus que Darius ne fût aimé de la Princeſſe, puiſque le

Prince étoit ſi bien auprès de Phédime : il ſongea donc à le bannir de la preſence d'Ariſtone, & le Roi ſigna ſur le champ un ordre, qui enjoignoit au fils d'Hyſtaſpes de ſortir du Palais. Cet ordre lui fut auſſi-tôt annoncé, on ne lui laiſſa pas le tems de voir la Princeſſe ni Phédime.

Il eſt aiſé de s'imaginer quelle fut la douleur de la Princeſſe, en aprenant cette nouvelle ; elle ne devoit plus voir Darius, il étoit banni du Palais, & peut-être de l'Empire : que ſçavoit-elle même ſi le cruel Cambiſes n'attenteroit point à ſa vie ?

Hyſtaſpes avoit apris la diſgrace de ſon fils, & Patyſithes étoit allé l'informer lui-même des raiſons qui avoient porté Cambiſes à en uſer de la ſorte. Il oſe aſpirer à l'hymen de la Princeſſe, lui dit l'inſolent Favori ; le Roi déſaprouve cette recherche : pré-

venez ſon reſſentiment, ou je ne répons pas de ſa vie. Hyſtaſpes diſſimula, & il promit de faire abſenter ſon fils : on dit en effet qu'il partit le lendemain, & on ne ſçait en quels lieux il s'eſt retiré. Voilà, Madame, ce que j'avois à vous dire des intérêts de cette Cour ; je ſuis attachée à Phédime par ſes bien-faits, mais je n'ai pas cru manquer à la reconnoiſſance, en vous faiſant part de ſes avantures. Nitétis lui promit qu'elle feroit un bon uſage de ce ſecret, qu'elle s'en ſerviroit uniquement pour ſe conduire dans une Cour, dont elle avoit intérêt de connoître tous les caractéres.

Cependant Darius n'étoit point parti de Suſe, il étoit reſté déguiſé dans la maiſon d'Oebarès ſon Ecuyer ; & il ne put ſe réſoudre à s'éloigner ſans voir la Princeſſe. Il fit avertir Smerdis

du lieu où il étoit; le Prince vint l'y viſiter ſecrettement. La joie de ſe revoir encore une fois, leur fit oublier pour un moment l'ordre cruel qui les ſéparoit. Mais bien-tôt un triſte ſouvenir leur repreſenta ce que cette ſéparation avoit de douloureux : je vai vous quitter mon cher Prince, lui dit Darius, les Dieux n'ont pas permis que je joüiſſe plus long-tems du bonheur que je goûtois dans le Palais du grand Cyrus; ils m'en éloignent peut-être pour jamais : incertain de ma deſtinée, je vai errer dans les Provinces de l'Empire, loin de vous & de ma Princeſſe. Pardonnez, Seigneur, au trouble qui m'agite; mais je ne puis ſans horreur penſer que j'abandonne l'adorable Ariſtone aux lois d'un frere furieux, livré aux conſeils artificieux d'un Miniſtre inſolent, & que ſa faveur rend capable de

tout entreprendre pour ſatisfaire ſon ambition. Puis-je eſpérer, Seigneur, que mes intérêts vous ſeront encore chers, & que je trouverai en vous un Protecteur auprès de la Princeſſe ? Darius, répondit Smerdis, ce doute m'offenſe, non pas parce que je ſuis fils du grand Cyrus, mais parce que je ſuis votre ami : ces Dieux auront pitié de votre infortune, & j'eſpére qu'il vous affranchiront de la tyrannie de Patyſithes, & qu'enfin le Roi ouvrira les yeux ſur les injuſtices que ce Miniſtre lui fait commettre. Votre pere tient un rang conſidérable dans la Perſe, & il n'eſt pas de ceux qu'on offenſe impunément ; cependant, contez ſur mon amitié, je ne négligerai rien pour faire toûjours chérir votre ſouvenir à la Princeſſe.

Alors Darius lui propoſa le deſſein qu'il avoit de voir Ariſ-

tone avant que de partir de Suſe. Ce projet étoit hardi ; mais une grande partie de chaſſe où le Roi s'engagea pour deux jours, & où il emmena Patyſithes & ſon frere, favoriſa l'entrepriſe. La reſſemblance du Prince avec le Mage, ſervit à introduire Darius dans le Palais : Smerdis prit des habits ſemblables à ceux du frere de Patyſithes, & il en fit prendre de pareils à Darius, qui paſſa pour un homme de ſa ſuite.

Ils allérent droit à l'aparte-ment d'Ariſtone : Phédime y étoit ; la Princeſſe crut que c'étoit le Mage, & elle détourna les yeux avec dédain. Mais ils la tirérent bien-tôt d'erreur ; Darius ſe jetta à ſes pieds : C'eſt moi, Madame, lui dit-il, c'eſt l'infortuné Darius à qui les Dieux permettent encore de vous revoir. La Princeſſe étoit ſi émuë, qu'elle ne put répondre : Smerdis lui-

même étoit dans un trouble cruel, il n'avoit point revu Phédime depuis la défenſe que le Roi lui en avoit faite. Il la voyoit alors ; quelle joie, & dans le même tems quel nouveau ſujet d'allarmes ! peut-être ne ſe reverroient-ils plus. Cette penſée les plongea dans la plus cruelle douleur, & elle les empêcha de joüir du plaiſir de ſe revoir : ils ſortirent enfin de cet état de langueur ; les momens étoient trop chers, il ne falloit pas les négliger. Je ne dois plus différer mon bonheur, dit Smerdis, j'atteſte ici les Dieux que j'adore, & cet Aſtre brillant qui éclaire l'Univers, que j'épouſe aujourd'hui la vertueuſe Phédime : faſſe le grand Oromaſes que cet hymen ſoit à jamais fortuné. Il tendit alors la main à Phédime, & la regardant avec une tendreſſe reſpectueuſe, vous êtes Princeſſe, Madame, lui dit-il, &

vous avez pour époux l'un des fils du grand Cyrus, & l'héritier de l'Auguſte Achéménès.

Phédime reçut avec reſpect l'honneur que lui faiſoit le Prince : Seigneur, lui dit-elle, j'accepte votre main, & les Dieux me ſont témoins que ce n'eſt ni à la grandeur de votre nom, ni à l'éclat de votre naiſſance, que je me rends : je ne céde qu'à vos vertus ; recevez ma foi à votre tour, & que la fille du ſage Otanes puiſſe rendre à jamais heureux le vertueux fils de Cyrus.

Le Prince embraſſa Phédime lorſqu'elle eut ceſſé de parler ; & ſe tournant enſuite du côté de la Princeſſe : Ma ſœur, lui dit-il, que cet exemple vous ſerve de loi ; ne ſoyez pas inſenſible à l'amour de Darius ; je vous le donne pour époux : qu'il entre dans notre auguſte alliance, & qu'il nous aide à conſoler la Perſe de l'infamie de Cambiſes.

Ariſtone rougit, & elle baiſſa les yeux; Darius ſe jetta de nouveau à ſes pieds : il ne lui parloit que par ſes regards, & que par ſes ſoupirs : elle ne put réſiſter à tant d'amour ; je reçois, lui dit-elle, le don que mon frere m'a fait de votre main ; ſoyez mon époux, comme il l'eſt de Phédime ; & qu'une éternelle union ſoit pour nous une éternelle félicité.

Darius tranſporté de joie, fit éclater ſa reconnoiſſance par de nouveaux témoignages d'amour; je ne veux vivre deſormais que pour vous aimer, adorable Ariſtone, & je prens les Dieux pour témoins du ſerment que je vous en fais. Puiſſent-ils rendre vaines les meſures qu'on a priſes pour nous ſéparer; & puiſſe bientôt le Roi votre frere, reconnoître l'injuſtice des ombrages qu'il a pris

contre nous. Ils ſe ſéparérent alors, après s'être mille fois promis de ne jamais manquer à l'engagement ſolemnel qu'ils venoient de contracter.

Quelque ſecrette qu'eût été cette entrevuë, comme elle s'étoit faite ſous les habits du Mage, Patyſithes qui ſçut que ſon frere n'étoit pas allé à Suſe, ne douta point que le Prince n'eût profité de ſa reſſemblance pour introduire Darius auprès d'Ariſtone, & pour voir lui-même Phédime. Il fut au deſeſpoir d'avoir occaſionné cette ſurpriſe par ſon éloignement; & croyant que Darius pouvoit encore être à Suſe, il fit expédier par Cambiſes un ordre de l'arrêter. On le chercha vainement, il étoit parti dès le lendemain, & il avoit pris le chemin de Memphis. Patyſithes affligé de l'avoir manqué, fit ſaiſir tous les papiers d'Hyſtaſpes. Quel

Patyſithes n'oſa communiquer cette Lettre à Cambiſes, de peur qu'il ne ſe portât à quelque extrêmité contre la Princeſſe : mais il crut devoir l'avertir du ſonge de Créſus. Le Roi en fut effrayé; il chercha dans l'yvreſſe un moyen de ſe diſtraire de la crainte que ce ſonge lui cauſa ; & ce fut dans la fureur de la débauche qu'il commanda qu'on poignardât Créſus.

Ceux qu'il avoit chargés de cette horrible expédition, n'oſérent l'exécuter : ils vinrent pourtant aſſurer Cambiſes qu'ils lui avoient obéi. Il continua de boire avec excès : mais lorſque ſon vin fut diſſipé, il ſe repentit de cet ordre cruel : il témoigna une extrême joie d'avoir été trompé ; mais il fit mourir ceux qu'il avoit chargés de ſes ordres pour avoir manqué de les exécuter.

Ce fut alors que Cambiſes en-

treprit la guerre d'Egypte ; le prétexte en étoit ſpécieux. Amaſis en lui envoyant la fille d'Apriès au lieu de la ſienne, ſembloit avoir mépriſé ſa puiſſance. Patyſithes lui fit enviſager cette affaire comme un injure atroce : il le flata par l'eſpérance de joindre bien-tôt l'Egypte à la Perſe : il lui repreſenta Amaſis comme un uſurpateur odieux à ſes ſujets, qui n'attendoient qu'un auſſi grand ſecours que le ſien, pour ſe déclarer en ſa faveur. Phanès apuya ce projet par des raiſons qui parurent convaincantes. La guerre fut réſoluë, & Cambiſes ſe diſpoſa à partir inceſſamment.

Le deſſein de Patyſithes en engageant le Roi dans cette entrepriſe, n'étoit pas tant de conquérir l'Egypte, que d'éloigner le Roi ; de ſe faire donner le Gouvernement de l'Empire pendant ſon abſence ; de reſter ainſi

maître du Palais, & de commander à ce Peuple d'Eunuques & d'Eſclaves, ſoumis aveuglément aux ordres du Souverain, pendant qu'un corps de Troupes réglées, diſperſées autour de la Capitale, recevroit la loi du Miniſtre, & ſeroit prêt d'obéir à ſes Commandemens. Patyſithes formoit déja un Plan de fortune que ſon Roi ne ſeroit pas maître de détruire quand il le voudroit; ſe flatant peut-être que ce Prince périroit dans cette expédition, ou qu'il ſe rendroit ſi odieux à ſes Peuples, qu'ils ſe ſouléveroient contre lui; & qu'à la faveur de la reſſemblance du Mage ſon frere, il recueilliroit le fruit de ce ſoulévement. Il engagea donc le Roi à mener Smerdis avec lui, ſe perſuadant que les vertus de ce Prince exciteroient la jalouſie de ſon frere, & le porteroient à quelque violence, dont le Miniſtre profi-

teroit pour ſe rendre maître de la Couronne, comme il l'étoit déja du Gouvernement. Tout fut bientôt prêt pour le départ du Roi : Smerdis ne fut point averti qu'il feroit du voyage : on lui laiſſa pendant tout ce tems la liberté de voir Phédime. On lui vouloit témoigner que le Roi étoit parfaitement réconcilié avec lui.

Cambiſes partit enfin de Suſe avec une nombreuſe armée, conduite par Phanès : Patyſithes avec le Mage ſon frere, reſta maître du Palais ; & comme il le ſouhaitoit, de la Princeſſe Ariſtone & de l'infortunée Phédime. L'entrepriſe de Cambiſes étoit expoſée à cette difficulté que les chemins de Perſe en Egypte étoient preſque impraticables, & qu'il falloit traverſer des deſerts ſecs & brûlans ; il fallut rechercher l'alliance des Arabes : le Maître de ces Peuples errans accepta l'amitié

d'un ſi grand Roi, & accorda le paſſage aux Perſes par ſes Etats: il leva même une armée conſidérable, & il vint au devant de Cambiſes juſques à l'entrée des deſerts. On dit une choſe étonnante, & qu'Hérodote n'a oſé garantir; c'eſt que pour fournir de l'eau aux Perſes, il fit conduire celle du fleuve Corys dans tous les lieux où l'armée de Cambiſes devoit paſſer, par des canaux de peaux de bœuf conſuës enſemble. Quoiqu'il en ſoit, les Perſes traverſérent les ſables de l'Arabie, & ils arrivérent ſans obſtacle ſur les frontieres de l'Egypte.

Amaſis étoit mort de douleur & de vieilleſſe: ſon fils Pſammétite avoit ſongé d'abord à préſerver ſes Etats de l'invaſion des Perſes: mais l'amour qu'il avoit pour Nitétis, lui faiſoit deſirer ardemment la Paix. Il envoya offrir à

* *Herod. lib. 3. c. 9.*

Cambiſes de lui livrer la Princeſſe Seſoſtrine ſa ſœur, s'il vouloit lui rendre la fille d'Apriès; cependant pour ne pas donner trop de priſe aux Perſes, il ſe rendit à Péluſe avec ſon armée pour défendre cette Place, l'ancienne clef de l'Egypte.

Ce fut là qu'il y eut un ſanglant combat dans lequel les Egyptiens furent défaits. Pſammétite entraîné par les fuyards ſe retira à Memphis, qu'il mit en état de ſoutenir un ſiége : cependant il n'oublia rien pour obtenir la paix ; il envoya un nouvel Ambaſſadeur à Cambiſes ; il arracha Seſoſtrine du Palais, & il l'obligea de ſuivre cet Ambaſſadeur. Elle arriva au Camp des Perſes dans un deſeſpoir inconcevable : Cambiſes refuſa de la voir ; & il fit dire à Pſammétite qu'il n'écouteroit ſes propoſitions ; que quand il lui auroit rendu les clefs de Memphis.

La fiére Séſoſtrine accoutumée à tout voir plier devant elle dans le Palais de Memphis, ſentit un redoublement de deſeſpoir à la vuë des mépris de Cambiſes, d'autant plus à plaindre qu'elle alloit dépendre de Phanès. Il avoit été averti de ſon arrivée, & il avoit obtenu du Roi la liberté de la voir. Il étoit vétu richement à la Perſienne: la Princeſſe crut qu'il falloit diſſimuler ſa haine & ſon reſſentiment; il étoit ému & tremblant, elle connut qu'elle pouvoit encore tout ſur lui.

Je ne ſçai, Madame, lui dit-il, ſi vous daignerez abaiſſer vos regards ſur un malheureux que vos rigueurs ont réduit au deſeſpoir, & qui n'eût pu ſe réſoudre à prolonger ſa vie, ſi la gloire de porter vos fers ne la lui eût fait aimer malgré lui. Seigneur, lui répondit-elle, je revois toûjours

avec plaiſir l'ancien Miniſtre de mon pere ; & c'eſt peut-être une conſolation pour moi de vous trouver dans un Païs où je ne croyois rencontrer que des ennemis. Madame, reprit-il, il n'y a perſonne que vous deviez plus juſtement excepter de ce nombre que Phanès ; & ce qui me comble de douleur, c'eſt la crainte de n'oſer vous en aſſurer ſans vous déplaire. Seigneur, continua l'artificieuſe Séſoſtrine, peut-être une autre n'oublieroit-elle pas les maux que vous venez de faire à l'Egypte. Aime-t-on bien quand on ſe vange ſi cruellement ? Ah ! Phanès, pouvez-vous me voir ſans remords, & penſer ſans confuſion, que peut-être je vai être forcée de faire la cour à Nitétis ? Non, Madame, s'écria Phanès, vous ne devez rien craindre de ſi cruel : votre condition pour être changée, n'en ſera pas moins

heureuſe, vous ne pouviez prétendre à la Couronne d'Egypte; vous étiez deſtinée pour quelque Grand de cet Etat; pouvez-vous moins eſpérer parmi les Perſes vainqueurs, & triomphans de toutes parts? Ah! s'il m'étoit permis de mettre ici ma fortune à vos pieds, & de vous offrir mon crédit.... Je l'accepte, interrompit hardiment Séſoſtrine; mais je veux qu'il éclate à mon arrivée, que ma Rivale périſſe, & qu'elle ne triomphe jamais du récit de mes diſgraces. Hé bien, Madame, dit à ſon tour l'artificieux Phanès, vous ſerez obéïe, attendez les ordres de Cambiſes, & je remplirai tous vos deſirs.

Cette aſſurance ſembla rendre le calme à Séſoſtrine, elle haïſſoit cruellement Nitétis; mais Phanès avoit d'autres vuës: il ne vouloit pas perdre la fille d'Apriès; elle étoit trop néceſſaire

moit toûjours, avec une conſtance égale : ſa ſeule conſolation étoit d'en entretenir la Princeſſe & Phédime avec leſquelles elle s'étoit liée d'une étroite amitié depuis le départ de Cambiſes : elles ſe plaignoient réciproquement ; mais Nitétis étoit inſtruite des avantures de ces deux belles perſonnes : elles ne ſçavoient rien des ſiennes ; elles la priérent de leur en faire part, elle n'oſa leur refuſer cette confidence, elle avoit beſoin de leur ſecours pour ſe ſoutenir contre ſa propre affliction. Un jour qu'elles étoient ſeules dans l'aparteſment de Phédime, elles leur fit le récit de ſes malheurs : je ne veux rien vous cacher, leur dit-elle, vous jugerez vous-même ſi je m'afflige avec raiſon.

HISTOIRE

De Nitétis fille d'Apriès ancien Roi d'Egypte, & de Syloſonte frere de Polycrate Tyran de Samos.

JE ſuis fille d'Apriès, Madame, dit-elle en adreſſant la parole à la Princeſſe Ariſtone, vous ſçavez l'hiſtoire déplorable de ce Prince, & à quelle occaſion il fut dépoüillé de la Couronne & de la vie par Amaſis, ſoldat de fortune; mais brave, ambitieux, & hardi. Permettez-moi donc de retrancher de mon hiſtoire ces tragiques événemens, que je ne puis rapeller ſans frémir d'horreur.

J'étois encore dans l'enfance, lorſque le malheur de mon pere me fit tomber dans l'eſclavage d'Amaſis: Il ordonna qu'on eût

de grands ſoins de mon éducation : il me fit rendre les reſpects dûs à mon rang ; il me deſtinoit déja au Prince Pſammétite ſon fils, afin d'accoutumer les Egyptiens à ſa domination, en le voyant allié d'un Roi dont le nom étoit encore cher à toute la Nation.

Pſammétite eſt un Prince de peu d'eſprit, foible, & dont les inclinations ſont communes. La Princeſſe Séſoſtrine ſa ſœur étoit plus propre à régner que lui : elle eſt belle, elle a toute l'habileté qu'on peut avoir ; mais cruelle, ambitieuſe, diſſimulée, & vindicative, elle n'a jamais rien épargné pour ſatisfaire ces penchans criminels.

J'étois élevée avec le Prince & la Princeſſe. Amaſis voulut qu'on me regardât comme ſa fille, & qu'on me rendît les mêmes honneurs ; ainſi nous devînmes

inſéparables. Lorſque je fus parvenuë à un âge plus avancé, je m'aperçus que le Prince avoit pour moi plus d'empreſſement que je ne l'aurois ſouhaité; mais on m'avoit apris qu'Amaſis me le deſtinoit pour époux: ce titre me déplaiſoit dans le fils du Meurtrier de mon pere; j'avois ſçu par quels malheurs il avoit été immolé à l'ambition d'Amaſis, j'en conſervois toûjours le ſouvenir; mais j'étois eſclave, il falloit diſſimuler: ſi je recevois les recherches de Pſammétite avec froideur, c'étoit du moins ſans incivilité; j'obéiſſois en aveugle à la fatalité de ma deſtinée.

J'étois obligée d'être toujours avec Séſoſtrine: elle n'avoit point encore de paſſions violentes, & je vivois avec elle dans une aſſez étroite liaiſon.

Il y avoit alors un homme de fortune à la Cour, qui s'étoit éle-

vé à la premiere Charge de l'Etat par la faveur d'Amaſis : c'eſt celui que vous avez vu ici s'introduire dans les bonnes graces de Cambiſes, par la recommandation de Patyſithes. Il eſt de Carie, & il s'apelle Phanès. Jamais homme n'a eu plus d'eſprit que lui ; mais fourbe, ambitieux, & diſſimulé, il s'étoit imaginé qu'il pouvoit parvenir à la Couronne par le mariage de Séſoſtrine, dont il devint amoureux, penſant qu'il n'auroit pas de peine à faire donner l'excluſion à Pſammétite qui ne promettoit rien.

Je menois alors une vie aſſez tranquille, ſi vous ſuſpendez l'idée funeſte de la mort de mon pere qui m'étoit toujours preſente : mais la fortune ne m'avoit pas aſſez perſécutée, il fallut que l'amour & la jalouſie ſe miſſent de la partie, pour m'expoſer à toutes les fureurs de Séſoſtrine.

Vous avez entendu parler, Madame, de Polycrate, cet heureux tyran de Samos, dont le bonheur n'a jamais été troublé. Il vivoit dans une étroite alliance avec Amasis. Polycrate avoit deux freres ; il s'étoit défait de tous deux, par la mort & par le banniſſement. Polygnote fut impitoyablement maſſacré ; & Syloſonte eût eu le même ſort, s'il n'eût cherché ſon ſalut dans la fuite.

Il ſongeoit à ſe retirer en Perſe; mais une tempête le fit échoüer en Egypte : nous étions allées Séſoſtrine & moi paſſer les beaux jours de l'Automne dans une maiſon que les Rois d'Egypte avoient à quelques milles de Memphis, ſur les bords du Nil.

Un jour que nous y étions, accompagnées ſeulement de nos femmes, & que nous nous promenions ſur le rivage, nous en-

tendîmes une voix inconnuë fort proche de nous. Bien-tôt nous découvrîmes un homme qui en entretenoit un autre : il lui dit en langue grecque qui ne nous étoit pas étrangere à Séſoſtrine & à moi : Admire la fatalité de ma fortune ; je me bannis de Samos pour fuir la tyrannie de Polycrate, & la tempête me jette dans les Etats d'Amaſis ſon meilleur ami : je ſonge à gagner la Perſe, & les vents me pouſſent en Egypte. Que manque-t-il à mon infortune, que d'être ramené à Samos ? je n'oſe me flater de pouvoir reſter inconnu ici ; & j'ai tout lieu de craindre que le malheureux Syloſonte ne retombe bien-tôt dans les fers de l'injuſte Polycrate.

A ces mots, nous comprîmes que l'Etranger étoit le frere du Roi de Samos ; c'étoit en effet Syloſonte : il nous aperçut alors,

& ce tut, craignant d'avoir été entendu : ſa bonne mine fit ſur le cœur de Séſoſtrine une premiere impreſſion qui devint bientôt une forte paſſion ; ſa condition la rendant plus hardie, elle ſe crut en droit de l'aborder. On juge aiſément à votre air, lui dit-elle en Grec qu'elle parloit facilement, que vous êtes étranger ; mais comme cette rive eſt défenduë aux gens qu'on ne connoît pas, votre ſéjour y paroît ſuſpect. Peut-on ſçavoir ce qui vous retient ? Madame, répondit Syloſonte, mon ſéjour ici ne doit pas vous effrayer, le ſeul hazard m'y a conduit ; je ſongeois à me rendre ailleurs, quand la tempête m'a jetté dans vos Ports. Nous ne ſommes pas obligées de vous en croire, ajoûta Séſoſtrine, & je ne puis vous laiſſer échaper qu'Amaſis ne ſoit informé de votre arrivée dans ſes Etats ; en at-

tendant ſes ordres, je vous fais mon priſonnier, & j'aurai ſoin que vous ne vous repentiez pas d'avoir été porté ſur cette côte.

Comme elle finiſſoit de parler, ſa Garde qui s'étoit un peu éloignée, parut; elle lui fit ſigne d'aprocher; elle en envoya une partie, avec ordre de faire préparer un apartement pour cet Etranger dans le Château; elle en reprit le chemin avec moi, & elle ſe fit accompagner par Syloſonte.

Le Prince aprit alors qu'il étoit tombé entre les mains de Séſoſtrine fille d'Amaſis. Il ne ſçut que penſer de cette rencontre, elle paroiſſoit merveilleuſe; il n'héſita point de ſuivre la Princeſſe; il fut logé dans un apartement ſuperbe, & Séſoſtrine n'oublia rien pour lui rendre ce ſéjour agréable : mais l'amour ne préparoit pas à Séſoſtrine la recon-

noiſſance qu'elle attendoit de Syloſonte. Je lui avois plu, & par l'effet ordinaire d'une invincible ſympathie, je ne pus m'empêcher de le trouver fort aimable.

Le Prince enfermé dans ſon apartement, y réfléchiſſoit avec celui qui l'accompagnoit ſur la bizarrerie de cette avanture: Que vais-je devenir, diſoit Syloſonte? ſi Polycrate découvre que je ſuis ici, il me redemandera ſans doute à ſon ami, & je retomberai ſous ſa puiſſance. Je ne ſçai, répondit Arcas, c'étoit le nom de cet homme, mais j'augure bien de votre arrivée en cet Etat; à peine y paroiſſez-vous, qu'une des plus belles Princeſſes du monde vous y veut faire ſon priſonnier. J'entrevois quelque avanture galante naître de tout ceci, & je ſoupçonne qu'on en veut autant à la liberté de votre cœur,

qu'à celle de votre perſonne : la deſtinée ſeroit glorieuſe, ajoûtoit-il, ſi de proſcrit de Samos, vous alliez devenir gendre du Roi d'Egypte. Que veux-tu m'annoncer, répondit le Prince ? je trouve dans l'air de Séſoſtrine je ne ſçai quoi de fier & d'orgueilleux qui me rebute ; mais as-tu remarqué la beauté de celle qui l'accompagnoit ? on dit qu'elle eſt fille du malheureux Apriès ; ſes diſgraces me touchent infiniment plus que les attentions de Séſoſtrine, & je ne ſçai ſi je n'ai point conſervé ma liberté juſques à ce jour, pour en venir faire hommage à la Princeſſe Nitétis.

Cependant Amaſis avoit reçu avis de l'arrivée de Syloſonte en Egypte : il craignit de déplaire à Polycrate, en donnant retraite à ſon frere, mais il ne voulut pas violer non plus le droit des gens : il réſolut de faire conduire Sy-

loſonte en Perſe, où il avoit apris qu'il ſe propoſoit d'aller. Il s'en ouvrit à Phanès qui l'aprouva, & qui ſe chargea d'emporter l'ordre à Syloſonte, pour avoir le prétexte de voir Séſoſtrine.

Cet ordre eût en effet été executé; mais Seſoſtrine qui ne vouloit pas perdre Syloſonte de vuë, tourna ſi bien l'eſprit de Phanès, que ſans qu'il s'aperçût du motif qui la faiſoit agir, il promit de faire changer la réſolution du Roi; il crut que cette grace le mettoit en droit d'en demander une à ſon tour à la Princeſſe. Madame, lui dit-il, je m'intereſſe déja plus que vous ne penſez à la deſtinée du Prince de Samos; la protection dont vous l'honorez, eſt une loi pour moi. Quand me ſera-t-il permis d'eſpérer que les hommages de mon zèle & de mon ardeur ne vous

déplairont pas ? élevé par le Roi mon maître au plus grand honneur, auquel un particulier puiſſe jamais aſpirer, rien ne manque à mon bonheur, que le plaiſir d'aprendre que vous ne dédaignez pas mes vœux. Recevez ſans mépris l'offre que je vous en fais, & que le prix d'une fidélité inviolable répare en moi l'inégalité du rang. Seigneur, dit Séſoſtrine, en diſſimulant ſon dépit, vous m'avez donné pluſieurs témoignages de votre attachement, je vous aſſure que j'y ai été très-ſenſible, mais que je n'en ai point reçu de preuve dont j'aie été plus touchée que de celle-ci.

Phanès contant d'avoir gagné le cœur de la Princeſſe par cette complaiſance, courut tranſporté de joie rendre viſite à Syloſonte. Seigneur, dit-il au Prince de Samos, le Ciel en vous conduiſant

ici, vous a peut-être mieux ſervi que vous ne penſez; la Cour d'Amaſis eſt un aſile pour tous les malheureux, & ceux de votre rang ont toûjours été diſtingués des autres. Syloſonte fit éclater ſa joie à cette aſſurance; il remercia Phanès de la protection qu'il lui promettoit dans les Etats de ſon Maître: le Carien s'engagea de diſpoſer Amaſis à lui tout accorder.

Le Roi n'eut pas de peine à ſe rendre aux remontrances de Phanès, qui le prît du côté de la politique, & de l'intérêt de l'Etat: ſi vous livrez Syloſonte aux Perſes, craignez qu'il ne les anime contre Polycrate, & qu'ils ne s'arment en ſa faveur; il y a long-tems qu'ils en veulent à la liberté des Mers: ce ſeroit pour eux une belle occaſion de ſe rendre maîtres de Samos. Et quel inconvénient pour l'Egypte, ſi la Mer étoit

une fois dans leur dépendance! Vous perdriez tout d'un coup la reſſource que vous pourriez eſpérer de la Gréce, en cas qu'ils entrepriſſent de vous attaquer. Profitez de cet avis, & ménagez Syloſonte tant qu'il ſera en Egypte; Polycrate craignant que vous ne vous en ſerviez contre lui, ſera obligé à de plus grands ménagemens envers vous.

Phanès pour rendre compte du ſuccès de ſa négociation à Séſoſtrine, ſe hâta de lui écrire cette Lettre.

" J'ai vû le Roi, Madame, &
„ ſa bonté vient de m'accorder
„ ce que vous m'avez chargé
„ d'obtenir de lui; mon crédit
„ eſt aſſez grand pour me faire
„ tout eſpérer, & d'ailleurs j'exe-
„ cutois vos ordres: Jugez avec
„ quel empreſſement je me ſuis
„ porté à ſolliciter cette grace.
„ Je n'en deſire plus qu'une que

„ je demande aux Dieux avec un
„ zèle extraordinaire : c'eſt que
„ ce que j'ai fait, puiſſe plaire à
„ ma Princeſſe ; des vœux auſſi
„ ardens que les miens, ne ſçau-
„ roient manquer d'être exaucés,
„ ſi la ſincérité des ſentimens en
„ doit faire le mérite. C'eſt à
„ vous, Madame, de m'aprendre
„ ce que vous en penſez, & ſi
„ vous n'accuſeriez pas vous-
„ même le Ciel d'injuſtice, s'il
„ refuſoit une grace demandée
„ avec tant d'ardeur & tant de
„ zèle.

La Princeſſe ne répondit point à cette Lettre : elle crut que c'étoit aſſez de n'en point témoigner de reſſentiment ; cependant celui qui la lui rendit, lui dit que Syloſonte étoit attendu à Memphis. Séſoſtrine lui en envoya donner avis : il vint ſur le champ pour l'en remercier ; il fit cette démarche avec une répugnance

qu'il ne pouvoit comprendre.

Je viens, Madame, lui dit-il en l'abordant reſpectueuſement, vous aſſurer que je n'oublierai jamais la protection dont je vous ſuis redevable. Seigneur, répondit Séſoſtrine, le Roi ne pouvoit m'accorder de grace que je deſiraſſe davantage : j'ai pris part à votre malheur dès que je l'ai ſçu ; & je ſerois fâchée que l'Egypte, qui a été autrefois l'aſile des Dieux, eût été dangereuſe pour vous ſeul : vivez, Seigneur, avec nous, & vous trouverez peut-être que nos Lois ne ſont pas à dédaigner. Madame, répartit Syloſonte, les Lois qu'on diſpenſe ici ſont célébres dans tout l'Univers par leur équité ; mais j'oſe vous aſſurer que je me ferai toujours gloire de ſuivre les vôtres. Les miennes, dit Séſoſtrine, ſont bien différentes de celles de l'Etat ; & vous pourriez

peut-être vous ſoumettre aux dernieres, ſans vous mettre beaucoup en peine des autres. Moi! Madame, reprit Syloſonte que ce diſcours embarraſſa, pouvez-vous douter de mon reſpect & de mon obéiſſance ? J'en pourrois douter, ajouta-t-elle, à certains égards : le reſpect ſeul n'eſt pas toûjours la preuve d'un véritable dévouëment ; & vous ne ſentez peut-être pas la vraie reconnoiſſance que vous me devez. Ce fut en ce moment que j'entrai, menée par Pſammétite, qui étoit venu me rendre viſite. C'étoit un fâcheux contre-tems pour les deſſeins de Séſoſtrine : elle reçut ſon frere avec beaucoup plus de froideur qu'à l'ordinaire : elle lui preſenta pourtant Syloſonte. Pſammétite lui fit un accueil plein d'honnêteté : mais la Princeſſe eut un nouveau ſujet de chagrin ; elle crut que les regards du Prin-

ce de Samos s'arrêtoient plus ſouvent ſur moi que ſur elle, & que les miens ſe rencontroient quelquefois avec ceux de Syloſonte. Il lui vint des ſoupçons jaloux qu'elle réſolut d'éclaircir, en nous faiſant ſi bien examiner tous deux, qu'elle découvrît nos véritables ſentimens.

Le Prince rentré chez lui, comprit qu'il étoit aimé de Séſoſtrine. Je ne ſçaurois vous dire combien cette penſée lui fit de peine : il réſolut de hâter ſon départ pour Memphis ; mais il ne put s'y réſoudre, ſans s'expliquer avec moi. Cependant il n'y put réüſſir par ſes ſoins ; il fallut que le hazard s'en mêlât.

Il devoit partir le lendemain, & il n'avoit point encore trouvé de moyen de me voir en particulier : il y rêvoit profondément le ſoir en ſe promenant dans ſon apartement, lorſqu'il aperçut une

porte qu'il n'avoit pas encore vuë : il l'ouvrit, & il trouva qu'elle menoit à une galerie voutée qui paroiſſoit fort longue. La curioſité de voir ce que c'étoit, le prit ; il y entra, & il continua de marcher : il trouva à l'autre bout une porte à peu près ſemblable à celle par laquelle il étoit entré : il jugea que tout cela avoit été ménagé pour quelque commerce de galanterie ; & voulant s'éclaircir de tout, il reconnut que cette porte s'ouvroit par dans la gallerie. Il ſe hazarda de l'ouvrir, & il fut fort ſurpris de ſe trouver dans mon cabinet.

J'étois ſeule, & je rêvois ſi profondément que je n'aperçus pas Syloſonte. Jugez, Madame, de ma ſurpriſe, lorſque je le reconnus : j'eus pourtant aſſez de preſence d'eſprit pour ne pas m'écrier ; mais dès qu'il m'eut vuë, il accourut à moi avec un empreſſement

preſſement qui faiſoit aſſez connoître la joie qu'il avoit de me rencontrer ſeule. Madame, me dit-il, je me reprocherois éternellement mon indiſcrétion, ſi le hazard ſeul ne l'eût cauſée : j'ignorois en quels lieux ma curioſité m'alloit conduire ; & quoiqu'une rencontre ſi heureuſe ſoit tout ce que je ſouhaitois davantage, je ſerois pourtant au deſeſpoir qu'elle pût vous déplaire.

Seigneur, répondis-je après m'être un peu remiſe, je ne deſavoüerai pas que votre vuë ne m'ait d'abord cauſé quelque émotion ; mais la réflexion m'a fait comprendre comment la choſe avoit pu ſe faire, & je n'apelle point indiſcrétion, ce qui n'eſt arrivé que par un effet du hazard. Souffrez donc, Madame, continua Syloſonte, que je l'en remercie, & que je vous aſſure qu'il me fournit une occaſion

que j'ai long-tems desirée. Vous! Seigneur, repartis-je, avec un trouble dont je ne fus pas la maitresse. Moi, Madame, interrompit-il, & les raisons que j'en ai, ne peuvent être plus puissantes: si je n'ai pas eu le bonheur de vous les faire entendre, ce n'est pas que mes regards ne vous en aient souvent entretenuë. Mais les vôtres, Madame, n'ont encore eu rien à me dire, & peut-être ils ne me répondront jamais.

Je n'entendois que trop ce que le Prince me vouloit dire; mais comme je balançois entre le penchant que j'avois pour lui, & les bien-séances que je devois garder, je montrai tout mon embarras; enfin je rompis le silence: Seigneur, lui dis-je, le langage du cœur, & celui des yeux ne sont pas toûjours le même; quelquefois on les croit d'intelligence, qu'ils sont fort éloignés de s'accorder.

Ah ! Madame, s'écria Syloſonte, pouvez-vous douter de la ſincérité de mes ſentimens, quand vous me voyez mépriſer toutes les conſidérations qui devroient me retenir, & que j'oublie les engagemens que vous avez avec Pſammétite ? Du moins, Madame, j'ai cet avantage, que ſi je ne vous offre point une Couronne, vous ne voyez point en moi le fils du meurtrier de votre pere : permettez-moi ce trait de vengeance contre un Rival que je n'ai pas deſſein de ménager. Ah ! Syloſonte, interrompis-je, ne vous attirez point la haine de ce Rival, pour votre intérêt & pour le mien.

Je rougis en prononçant ces derniers mots : Allez, Seigneur, ajoûtai-je, & commencez à m'obéir. Que diroit-on, ſi nous étions ſurpris enſemble ? Partez demain pour Memphis, & ne

me revoyez qu'en preſence de Pſammétite ; j'aime mieux entendre le langage de vos yeux, que de vous voir un empreſſement qui nous expoſe tous deux.

Le Prince me quitta, & il partit le lendemain pour Memphis : Amaſis le reçut avec toutes les marques d'eſtime qu'il en devoit attendre ; on le logea dans le Palais, & il fut aſſuré par-là de me voir tous les jours.

Cependant on ne put ſi bien cacher ſon arrivée en Egypte, que Polycrate n'en fût informé ; il en fit porter ſes plaintes à Amaſis, il redemanda ſon frere. Seſoſtrine revint à Memphis à cette nouvelle ; je l'accompagnai : la Princeſſe envoya chercher Phanès : Qu'ai-je apris, Seigneur, lui dit-elle toute émuë ? ſouffrirons-nous qu'on enléve Syloſonte de ces lieux, & qu'il ſoit impitoyablement livré au Tyran de

Samos ? Ces paroles prononcées avec une vivacité trop empreſſée, ouvrirent les yeux de Phanès ; il jugea qu'il y avoit autre choſe que de la généroſité dans la conduite de Séſoſtrine. Non, Madame, reprit-il froidement, le Roi ne fera rien de ce que vous aprehendez, & les ſollicitations de Polycrate ſeront inutiles. Seigneur, répondit Séſoſtrine, vous allez immortaliſer votre Miniſtére, en paſſant pour le Protecteur des malheureux. Madame, reparti: Phanès, Syloſonte tout malheureux qu'il eſt, ne laiſſe pas de faire ici des jaloux ; & des gens qui paſſent pour être heureux, préféreroient ſa condition de banni avec l'intérêt que vous y prenez, à la faveur du plus grand Roi du monde : je vai le ſervir, Madame, & j'employerai tout mon crédit pour confondre les eſpérances de ſes ennemis.

Séſoſtrine s'aperçut qu'elle en avoit trop dit, mais il n'étoit plus tems de s'en repentir. Alors Syloſonte entra dans ſa chambre : Hé bien ! lui dit-elle, Seigneur, on veut vous forcer de quitter l'Egypte ; je ſuis revenuë exprès à Memphis pour détourner un tel malheur. Madame, répondit Syloſonte, vous montrez des bontés, dont toute ma reconnoiſſance ne ſçauroit jamais m'acquitter ; c'eſt le ſeul avenir qui peut rendre à votre généroſité le prix qu'elle mérite. Syloſonte, continua Séſoſtrine, dans les démarches que je fais pour vous, je ſuis ſurpriſe que vous n'ayez pas pénétré mes motifs, & que vous me cachiez encore ce que vous en penſez. Madame, reprit le Prince, je ne connois en vous qu'une inclination bien-faiſante, qui vous porte à tout faire en faveur des

malheureux. Vous ne m'entendez pas, reprit Séſoſtrine, ou vous feignez de ne me pas entendre : mais pour vous mettre en état de me répondre préciſément, ſçachez, ajoûta-t-elle, que la généroſité cache ſouvent un motif plus puiſſant qu'elle ; & vous n'auriez pas dû vous méprendre à celui qui vous aſſure ma protection en cette Cour.

Madame, répondit Syloſonte, je vois en vous la généroſité comme une vertu qui vous eſt naturelle ; mais ceux qui en ſont l'objet, n'ont aucun droit d'en pénetrer la cauſe, leur reconnoiſſance n'en doit pas être moins pure, & la mienne, Madame.....

Je vous entends, Seigneur, interrompit Séſoſtrine, je n'ai que de la reconnoiſſance à attendre de vous ; j'en eſpérois peut-être davantage, mais vous êtes aſſez ſincére pour ne me pas

tromper : j'aurai ſoin du moins d'examiner ſi la reconnoiſſance eſt le ſeul ſentiment dont vous ayez payé l'accueil que vous avez reçu dans cette Cour. Séſoſtrine n'en dit pas davantage ; le Prince connut ſon embarras, & il ſortit ; la laiſſant en proie au dépit & à la jalouſie.

Cependant Phanès ſongeoit à éloigner Syloſonte de Memphis : il réſolut dans cette vuë de propoſer au Roi de me faire épouſer ce Prince : par là, diſoit-il, vous vous débarraſſerez d'une ennemie ſecrette ; vous ſçavez les droits que le Prince a ſur l'Iſle de Samos ; envoyez-le régner dans cet Etat : il ne vous ſera pas difficile d'en chaſſer Polycrate ; vous aſſurerez ainſi le dedans de l'Egypte, lorſque vous en aurez banni la Princeſſe : il eſt vrai qu'il faudra rompre les engagemens du Prince Pſammétite, mais

vous pouvez lui donner une Princeſſe étrangére, qui vous aſſurera un puiſſant allié ; au lieu qu'en le mariant à Nitétis, vous courez les riſques de lui donner une ennemie, qui ſe vengera peut-être de vous ſur lui, d'autant plus aiſément qu'il ſera dénué de votre ſecours.

Amaſis goûta ce projet, & le propoſa au Conſeil : Phanès l'apuya par de fortes raiſons, & la choſe fut réſoluë ; on convint ſeulement de la tenir fort ſecrette : mais elle ne put l'ètre ſi bien, que Séſoſtrine n'en fût avertie par des gens qu'elle avoit dans le Conſeil.

On peut juger ce qu'elle penſa de cette propoſition ; elle en frémit d'horreur : elle ſe perſuada que Phanès ne portoit le Roi à cette entrepriſe, que dans le deſſein de l'épouſer elle-même, & de ſe ſervir peut-être de Syloſon-

te, devenu Roi de Samos, pour uſurper la Couronne d'Egypte, & en chaſſer Pſammétite Prince foible, & mépriſé du Peuple & des Grands.

Elle conçut alors un projet qui va vous paroître ſurprenant; elle en fit part au Prince ſon frere, qu'elle irrita par l'intérêt de ſon amour & de ſa propre conſervation. Elle convint enſuite avec lui, que quand il aſſiſteroit au Conſeil, il preſſeroit ſon mariage avec Nitétis, qu'il propoſeroit celui de Séſoſtrine avec Syloſonte; & que comme le Roi ne manqueroit pas de chercher des raiſons pour différer l'un, & pour refuſer l'autre, Pſammétite devoit s'en prendre à Phanès, & le tuer au ſortir du Conſeil.

Le Prince voyoit avec impatience l'éxécution de ce projet néceſſairement différée. On faiſoit des préparatifs dans toute

l'Egypte : on avoit renvoyé l'Ambaſſadeur de Polycrate ſans réponſe, & on armoit dans tous les Ports. Cependant l'ambitieux Phanès, qui avoit ſes vûës dans tout ce qu'il faiſoit, négocioit en ſecret avec les Ethiopiens & avec les Perſes, afin de les attirer en Egypte, & profiter de leur invaſion, pour les intérêts de ſon amour & de ſa fortune.

Séſoſtrine fut informée de tout : on lui envoya des copies des Traités ; elle les fit voir au Prince : alors elle ne voulut plus diſſimuler. Pſammétite ſe rendit au Conſeil : Seigneur, dit-il, en parlant au Roi, je regarde avec plaiſir les ſoins que vous prenez de la ſureté de vos Etats ; mais l'attention du dehors ne diſpenſe pas de celle du dedans ; chacun murmure de ce que mon mariage avec la fille d'Apriès ſe differe. J'en ai un autre à vous propoſer ;

c'eſt celui de ma ſœur avec le Prince de Samos. Allez, Seigneur, employer vos Armes victorieuſes contre le Tyran de cette Iſle, & mettez-en la Princeſſe en poſſeſſion : par là votre auguſte Maiſon dominera ſur les Mers, & vous aſſurerez à vos Etats un repos éternel.

Le Roi fut d'autant plus ſurpris de cette propoſition, qu'il n'y étoit pas préparé. Mais l'étonnement de Phanès fut extrême : il pâlit, & il parut ſi peu maître de lui, que chacun s'en aperçut. Le Roi voulut faire entendre au Prince, qu'il ne pouvoit pas conclure ſon mariage, qu'il n'eût achevé une entrepriſe importante dont il ſeroit informé ; ni donner non plus ſa fille à un banni, qu'il ne fût rétabli dans ſes Etats. Ajoutez, Seigneur, dit Phanès, que vous violeriez l'ancienne Alliance que vous avez avec Poly-

crate, & que le Prince a ſans doute été ſurpris par quelqu'un mal intentionné.

Phanès, dit alors le Prince en rougiſſant de colére, crois-tu qu'un traître qui projette de m'enlever Nitétis, qui oſe aſpirer à l'hymen de ma ſœur, & qui entretient des correſpondances criminelles avec les Perſes & les Ethiopiens, ſoit mieux intentionné ? Voilà, Seigneur, ajouta-t-il, en ſe tournant vers Amaſis, voilà celui qui veut perdre toute votre famille, & dont je me ferai moi-même juſtice, ſi vos ordres ne la préviennent pas.

Pſammétite mit à ces mots l'épée à la main, & il en voulut percer Phanes ; mais il fut retenu par Amaſis, que cette violence irrita : cependant comme l'accuſation étoit capitale, on deſarma Phanès, & on le conduiſit chez lui, avec défenſe d'en ſortir ſans ordre du Roi.

Cette ſurprenante révolution étonna tout le monde. Phanès lui-même en fut conſterné ; & prévoyant qu'Amaſis alloit être abandonné aux conſeils de la Princeſſe, il ſe crut perdu, ſi ſon adreſſe ne le ſauvoit.

Dans cette extrèmité il prit la réſolution de mettre la nuit le feu à ſon apartement, & de ſe ſauver pendant qu'on travailleroit à l'éteindre, penſant qu'on l'y croiroit péri dans l'embraſement.

Cette ruſe lui réuſſit ; il mit le feu dans ſa chambre ; & s'étant déguiſé en Prêtre d'Iſis, il ſe ſauva par une porte de derriere, d'où il prit le chemin de la Perſe. Comme ſon apartement étoit fermé, le feu l'eut entierement dévoré, avant qu'on s'en fût aperçu. Enfin l'embraſement ſe déclara ; on y courut, mais trop tard : on crut Phanès péri dans

les flammes. Le Roi ne put s'empêcher de donner des regrets à la perte de ſon Favori.

J'apris cette funeſte cataſtrophe avec une douleur d'autant plus raiſonnable, que j'allois être expoſée à toutes les perſécutions de la Princeſſe & de Pſammétite : je ne trouvois plus en moi les mêmes raiſons que j'avois eües de ſouffrir ſans murmure les recherches de ce Prince ; l'inclination que j'avois pour Syloſonte, m'avoit donné d'autres diſpoſitions : j'étois incapable de réfléxion dans cette cruelle ſituation. Elle devint encore plus facheuſe, quand on m'eut fait défenſe de ſortir de chez moi, & de voir Syloſonte. Il ſentit, comme j'avois fait, le poids de ce dernier malheur : jamais on n'a été plus affligé qu'il le parut : il recevoit des reproches de Séſoſtrine qui achevoient de le deſeſperer.

Ce fut dans ces entrefaites, Madame, que Phanès, qui s'étoit introduit dans l'amitié de Cambiſes par le moyen de Patyſithes, le porta à deſirer l'alliance d'Amaſis. Il prétendoit attirer Séſoſtrine à Suſe par cette recherche, & ſe la faire céder par le Roi, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour déclarer la guerre à l'Egypte.

Vous jugez bien comme cette propoſition fut reçuë d'Amaſis: il ſçavoit que Cambiſes avoit hérité du grand Cyrus le deſir, que ce Prince avoit eu, de le punir du ſecours qu'il avoit envoyé à Créſus; mais la Princeſſe fut frapée de crainte & d'horreur à cette nouvelle. Elle vint ſe jetter aux pieds de ſon pere; & elle lui déclara qu'elle préféroit la mort à cette alliance. Quel cas croyez-vous, lui diſoit-elle, que le cruel Cambiſes faſſe de votre fille? ré-

duite au rang de ſes plus viles Eſclaves, vieillirai-je dans ſon Palais, chargée de honte & d'ignominie ? Au nom des Dieux conſervateurs de votre vie, & de la dignité de votre Maiſon, ne me contraignez point d'accepter un ſi odieux époux ; & ſongez plûtôt à m'ôter la vie que vous m'avez donnée, qu'à me la faire perdre mille fois, en me forçant de conſentir à cette odieuſe alliance.

Amaſis fut attendri par les larmes de ſa fille : il comprit que Cambiſes ne demandoit la Princeſſe, que pour la mettre au nombre des filles, eſclaves dans ſon Palais : mais comment détourner ce malheur ? Séſoſtrine crut en avoir trouvé le meilleur moyen du monde. Seigneur, continua-t-elle, trompons le Roi de Perſe : envoyez Nitétis à Cambiſes; nous ſommes de même âge, &

la Princeſſe a des apas qui le peuvent diſputer aux plus belles perſonnes de l'Univers. Vous vous déferez des importunités de Cambiſes, & vous ôterez de l'Egypte une Princeſſe, dont la preſence pent fournir des prétextes de révolte aux eſprits inquiets.

Rien n'empêchoit Amaſis de ſuivre cet avis, que la conſidération de ſon fils : mais il aimoit la Princeſſe préférablement à Pſammétite ; il ſe laiſſa toucher à ſes larmes, & il conſentit à cet odieux complot. Il déclara qu'il acceptoit l'alliance de Cambyſes : je l'apris. Quelle fut ma joie de me croire du moins affranchie des perſécutions d'une Rivale implacable ! Syloſonte en fut touché comme moi. Nous ignorions le coup fatal qui nous menaçoit l'un & l'autre.

On envoya le Prince Pſammé-

tite à Thébes, ſous prétexte de quelques troubles qui s'y étoient élevés ; & on eut grand ſoin d'obſerver Syloſonte. Le jour que je devois partir arriva : on me vint dire un matin de me rendre chez le Roi : j'y allai ; Amaſis m'expliqua en peu de mots le ſujet pour lequel il m'avoit mandée : j'eus beau gémir, & me plaindre, il fut ſourd à ma voix ; il donna ſes ordres, après quoi il rentra dans ſon cabinet ; & il me laiſſa en proie à ſes Gardes, qui me firent monter dans un chariot fermé, & qui me conduiſirent en Perſe. J'y ſuis arrivée dans une douleur inexprimable, incertaine de ma deſtinée, inquiéte de celle de Syloſonte, & ne ſçachant ce que j'allois devenir. Je trouvai en arrivant ici Phanès que je croyois péri : je fus ſurpriſe à ſa vuë ; il me conta ſon avanture, & j'ai ſçu les der-

nieres circonſtances que je vous ai dites par l'envoyé d'Amaſis en cette Cour. Mais je n'ai pu rien ſçavoir de Syloſonte ; je ne doute pas que Séſoſtrine ne l'ait fait arrêter. Cependant on dit que depuis la mort d'Amaſis, le nouveau Roi l'a envoyé à Cambiſes ; mais je crains ſa violence contre les jours du Prince de Samos.

Nitétis finit là ſon récit : Ariſtone & Phédime parurent touchées de ſes malheurs : elles l'embraſſérent tendrement ; & elles lui promirent une amitié inviolable : cette aſſurance la ſoulagea ; c'étoit tout ce qu'elle pouvoit attendre d'elles.

Séſoſtrine ſe flatoit en vain, que Phanès lui tiendroit parole, & qu'il lui livreroit Nitétis : il avoit d'autres deſſeins : pour ôter à Séſoſtrine l'eſpérance de jamais épouſer Syloſonte, il porta Cam-

biſes à demander que ce Prince lui fût remis entre les mains.

Pſammétite refuſa abſolument cette propoſition. Il connoiſſoit dans quel deſſein elle lui étoit faite : il prévit que Phanès vouloit lui ôter ce Prince pour le marier à Nitétis. Il ne put ſe réſoudre à ſouffrir cette alliance : il aima mieux s'enſévelir ſous les ruines de Memphis, que de voir ſon Rival heureux.

L'infortuné Syloſonte avoit touiours été retenu priſonnier depuis le départ de Nitétis ; il avoit donné lui-même le prétexte de ſa captivité:en aprenant la deſtinée de la Princeſſe, il avoit éclaté en reproches contre Amaſis, & contre Séſoſtrine : on s'étoit ſervi de cette raiſon pour lui donner des Gardes. Il fut reſſerré de plus près depuis la mort du Roi. Quels tourmens ne ſouffroit-il point dans cette cruelle priſon !

ce n'étoit pas le poids de ſes fers qui le faiſoit gémir, c'étoit le triſte ſouvenir de ſa Princeſſe, & l'incertitude de ſon ſort qui l'accabloient de douleur & de deſeſpoir.

On lui cachoit ſoigneuſement tout ce qui ſe paſſoit. A peine ſçut-il qu'Amaſis étoit mort, il ignoroit ce qu'il deviendroit: cependant Pſammétite ſongeoit à ſe défaire de lui; il ne voulut pas pourtant attenter à ſa vie; il aima mieux le renvoyer à Polycrate. Il fut tiré de ſa priſon, & mis ſur un Vaiſſeau qui faiſoit voile à Samos.

Les vents furent contraires aux deſſeins de Pſammétite: le Vaiſſeau fut très-long-tems battu de la tempête: Syloſonte voyoit venir la mort avec indifférence; le ſeul ſouvenir de Nitétis lui faiſoit deſirer la vie; il ſe flatoit de pouvoir lui être encore utile,

s'il recouvroit la liberté ; mais ſes maux preſens le tourmentoient toûjours cruellement. Enfin il fut jetté ſur les Côtes de Lydie, où ſon Vaiſſeau échoüa. Il y avoit long-tems qu'il erroit ſur le rivage, lorſqu'il fut reconnu à ſes habits pour un Egyptien : on le conduiſit dans la Fortereſſe de Sardis par l'ordre d'Orétès, Satrape de la Province : il y reſta long-tems inconnu ; & ce ne fut que ſous le régne ſuivant, & après la mort d'Orétès, qu'il fut remis en liberté.

La triſte Nitétis toûjours occupée de ſes malheurs & de ceux de Syloſonte, n'avoit point de momens plus tranquilles que ceux qu'elle paſſoit avec Ariſtone, & avec Phédime : elles ne ſongeoient elles-mêmes qu'à leurs propres diſgraces : elles pleuroient enſemble l'abſence de leurs Amans. Le Prince Smer-

dis étoit toûjours à la ſuite de Cambiſes ; mais Darius errant & fugitif, après avoir vû les révolutions de l'Egypte accroître encore l'Empire de la Perſe, s'étoit réſolu à revenir dans le Gouvernement de ſon pere. Il ne ſeroit pas du moins ſi fort éloigné de ſa Princeſſe ; il pourroit aprendre de ſes nouvelles, & lui donner des ſiennes. Hyſtaſpes avoit des intelligences dans le Palais : ſon fils ſe flatoit qu'il pourroit par ce moyen entretenir un commerce aſſuré avec Ariſtone. Il y réuſſit ; elle aprit ſon retour avec joie ; elle y prit part, en lui marquant combien elle étoit touchée de le ſçavoir plus près d'elle.

Patylithes & le Mage ſon frere avoient jugé à propos d'attendre à ſe déclarer qu'ils euſſent conduit les choſes plus avant. Il falloit ſe concilier les bonnes graces de ce Peuple d'Eunuques, &

& d'Eſclaves, qui rempliſſoient le Palais : ils en étoient venus à bout par leurs bienfaits : ils étoient ſur le point d'éclater, lorſqu'ils y furent encouragés par un trait des fureurs ordinaires de Cambiſes.

Ce Prince étoit venu mettre le ſiége devant Memphis, & il l'avoit priſe : l'infortuné Pſammétite, après avoir obtenu la paix du Vainqueur, avoit été mis à mort ſous prétexte d'une infraction dont il fut accuſé. Séſoſtrine fut conduite à Suſe, & logée dans le Palais : Phanès, après en avoir obtenu la permiſſion du Roi, l'y avoit ſuivie ; il eſpéroit obtenir par le moyen de Patyſithes, ce qu'il n'oſoit demander à Cambiſes tout audacieux qu'il étoit.

Cambiſes maître de l'Egypte avoit entrepris trois guerres à la fois. La premiere, contre les Car-

thaginois, qui n'eut pas de ſuite, parce que les Phéniciens, leurs anciens Alliés, refuſérent de marcher contr'eux : la ſeconde, contre les Ammoniens, qui ne réuſſit pas ; & la troiſiéme, contre les Ethiopiens, qui lui fut fatale. Il y étoit allé lui-même avec une multitude effroyable de Soldats. Au bout de cinq jours, il manqua tout à coup de vivres : ſon Armée ſe ſoutint d'herbes pendant quelque tems ; mais lorſqu'elle fut arrivée ſur les ſables brûlans de la Lybie, elle fut réduite à l'extrêmité. Les Soldats pour réſiſter à la faim, furent obligés de ſe manger les uns les autres. Cambiſes ſe vit contraint de ramener les débris de ſon Armée à Thébes ; il revint de-là à Memphis : pour ſurcroît de honte, il aprit à ſon arrivée la défaite des Troupes qu'il avoit envoyé piller le Temple de Jupiter Ammon.

Ce fut le commencement de ſes diſgraces, & de cette honteuſe inhumanité qui lui fit verſer tant de ſang. Sa fureur s'étendit juſques ſur les Dieux du Païs. En arrivant à Memphis, on célébroit une Fête en l'honneur d'Apis. C'étoit le comble de l'allegreſſe publique : chacun témoignoit ſa pieté par ſa magnificence ; ce fut une occaſion à Cambiſes de montrer la plus bizare cruauté : il crut qu'on ſe réjoüiſſoit de ſa défaite, & que cette joie univerſelle étoit une inſulte préméditée. Sur cela il fait venir les Prêtres & les Pontifes ; ils amènent leur Dieu par ſon ordre : auſſi-tôt des gens armés ſe jettent ſur ces miſérables, & ils les égorgent. Le bœuf Apis ſe ſauve tout bleſſé dans ſon Temple, & tombe mort aux pieds de ſes Sacrificateurs.

Ce fut depuis cet acte de phré-

néſie que Cambiſes devint intraitable, & que ſa jalouſe fureur s'alluma contre le Prince Smerdis ſon propre frere. Le Roi des Ethiopiens lui avoit envoyé un Arc d'une grandeur prodigieuſe, & il lui avoit mandé que quand les Perſes pourroient le bander, ils ſeroient en état de vaincre les Ethiopiens. Le Prince Smerdis fut le ſeul qui en put venir à bout : Cambiſes lui-même y fit de vains efforts. Il vit la gloire de ſon frere avec une baſſe jalouſie ; il ne put plus ſoutenir ſa vuë, il le renvoya en Perſe, ſans qu'on ſçût d'où venoit ce changement : Patyſithes eut ordre de le garder ſoigneuſement, & d'empêcher qu'il ne pût voir les Princeſſes.

Mais Patyſithes avoit d'autres deſſeins : il alla lui-même avertir Ariſtone du retour de Smerdis ; il la pria d'en faire part à Phédime ; elles en eurent toutes deux

une joie extraordinaire : il leur permit d'eſpérer qu'elles le reverroient, feignant de deſaprouver la conduite de Cambiſes, & tâchant de gagner leur confiance par une feinte compaſſion.

Ariſtone & Phédime ne ſçavoient que penſer de ce changement : Eſt-ce que le cœur du Mage eſt fléchi, diſoit la Princeſſe à ſon amie ? & ſeroit-il véritablement touché de nos malheurs, ou ſi ce ſeroit en effet un piége qu'il tendroit à notre crédulité ? Je tremble qu'il ne nous trompe, & que ſa pitié ne ſoit feinte. Nous nous aplaudiſſons trop tôt d'un triomphe imaginaire.

Patyſithes prévoyoit que les Princeſſes pourroient ſoupçonner ſon artifice ; il voulut prévenir cet inconvénient. Il conduiſit le Prince Smerdis dans l'apartement d'Ariſtone : quel charme pour lui de revoir ſa ſœur, & de

trouver avec elle ſa chere Phédime ! La triſte Nitétis étoit preſente à leur entrevuë ; elle fut témoin de leur joie, & de leurs tranſports. Le Prince leur aprit ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit parti de Suſe, ſes peines, & ſes chagrins ; elles ne doutérent plus de la ſincérité de Patyſithes ; elles crurent qu'elles étoient réconciliées avec le Ciel, & que leurs diſgraces étoient ſur le point de finir. Elles eſpéroient obtenir le retour de Darius par le moyen du Mage, & voir enfin tous leurs vœux comblés. Elles lui donnérent avis de cet heureux changement, goûtant d'avance un repos dont il y avoit long-tems qu'elles ne joüiſſoient plus.

Mais le perfide Patyſithes ſongeoit ſeulement à gagner leur confiance, pour les trahir avec plus de ſureté. Il avoit réſolu de perdre le Prince, & de ſubſtituer ſon frere à la place : la ſeule cho-

ſe qui l'embarraſſoit, étoit ce qu'il avoit apris de la deſtinée de Darius ; mais il eſpéroit prendre ſi bien ſes meſures, qu'il n'auroit rien à redouter du fils d'Hyſtaſpes. La fureur de Cambiſes vint délivrer Patyſithes des craintes qui le détournoient du meurtre du Prince. Le ſoupçonneux Monarque ſongea qu'il voyoit ſon frere ſur le Trône de Cyrus, & qu'il portoit ſa tête juſques au Ciel. Sans éclaircir davantage ce ſonge, il fit partir Préxaſpes ſur le champ, avec ordre d'aller ôter la vie au Prince. Il fut obéi : le malheureux Smerdis fut impitoyablement immolé à la barbare jalouſie de ſon frere : Patyſithes fut du complot : On garda ſur ce meurtre un ſi grand ſecret, qu'on ignore le genre de mort de ce Prince.

Ce fut alors que Patyſithes crut qu'il étoit tems de ſe décla-

rer : les fureurs de Cambiſes l'avoient rendu odieux à tout le monde : il venoit de tuer ſa ſœur, & ſa femme *.

Préxaſpes même, le confident de ſes crimes, & le complice de ſon parricide, éprouva ſon inhumanité dans la perſonne de ſon fils. Il avoit averti le Roi qu'on le blamoit d'aimer trop le vin : Cambiſes s'en offenſa ; il prit alors un javelot, & regardant ſon Favori avec une férocité qui le fit trembler : Tu vas aprendre par toi-même, lui dit-il, ſi les Perſes ſe trompent : car ſi je puis percer d'un premier trait le cœur de ton fils que tu vois debout ſous ce veſtibule, n'eſt-il pas vrai qu'ils m'accuſent à tort ? mais au con-

* Roxane ne voyant plus le Prince ſon frere, avoit tremblé pour ſes jours, & elle avoit témoigné ſes ſoupçons à ſon époux. Le farouche Monarque s'offenſa de ſa crainte, & il s'emporta juſques à la fraper d'un coup de pied dans le ventre, dont elle mourut. *Herod. lib.* 3. *c.* 31. & 32.

traire ; ſi je le manque il demeurera conſtant qu'ils ont raiſon. Ces paroles firent frémir Préxaſpes d'effroi : ſon fils tomba preſque auſſi-tôt, percé avec autant d'adreſſe que de barbarie. Eh bien, ajouta avec plus d'humanité Cambiſes, que penſes-tu Préxaſpes de ma dextérité ? eſt-il un homme qui lance le dard plus juſte que moi ? Le malheureux pere fut obligé de répondre par une flaterie à cette derniere inſulte : il ſe fût autrement expoſé à recevoir le même traitement.

Tant de forfaits enhardirent Patyſithes à tout hazarder. Il fit prendre le Bandeau Royal à ſon frere qui fut déclaré Roi, ſous le nom du Prince Smerdis. Patyſithes avoit gagné les Chefs de l'Armée : les Eunuques du Palais étoient ſes créatures ; en peu de tems toute la Ville fut ſoulevée : on déteſta le Régne cruel du

phrénétique Cambiſes : Smerdis fut proclamé avec une joie univerſelle. On dépêcha des Couriers dans toutes les Provinces : on oſa même envoyer des Députés à l'Armée, pour l'exorter à ſe déclarer en faveur du nouveau Roi.

Patyſithes alla lui-même porter aux Princeſſes la nouvelle de cette révolution. Vous n'avez plus rien à redouter, leur dit-il, des fureurs de Cambiſes ; il deshonoroit la famille, & le nom auguſte de Cyrus par ſes infames cruautés. Quels brigandages n'a-t-il pas exercés dans toutes les Provinces de l'Empire ? Il n'eſt point de famille qui ne pleure la perte de quelqu'un des ſiens. Le peuple eſt épuiſé par ſes exactions ; un heureux changement va bientôt ramener la paix, & la tranquilité que ſa violence avoit bannie. Un Prince plus digne de ré-

gner a pris ſa place : Smerdis eſt proclamé Roi ; venez, Madame, rendre hommage à ce frere ſi tendrement aimé ; & vous, Madame, ajouta-t-il, parlant à Phédime, il ne fait que vous attendre pour vous placer ſur le Trône avec lui. Ariſtone, & Phédime furent fort ſurpriſes de ce langage ; elles ne pouvoient comprendre comment cette révolution étoit arrivée : elle deſaprouvoient la conduite du Prince. A-t-il pu ſe réſoudre à ſe ſoulever contre ſon frere, diſoient-elles à Patyſithes ? n'étoit-il pas ſon Roi ? Pourquoi cette rebellion ? Ah ! Seigneur, s'il en eſt tems, faites-le changer de ſentiment. Eh ! voulez-vous qu'il s'expoſe à la fureur de Cambiſes, répondit le perfide Miniſtre ? ſa perte eſt infaillible s'il ſe dédit. Quand on a une fois tiré l'épée contre ſon Maître, il n'eſt plus ſûr de la dépoſer.

Les Princeſſes demeurérent conſternées à cette réponſe : elles ne purent aprouver cette conduite : le faux Smerdis vint pour ſe juſtifier, revêtu des habits du véritable ; & joignant un ſuperbe Diadême à ce ſecours impoſteur, il ſe jetta aux pieds de Phédime : Non, Seigneur, lui diſoit-elle, non je ne ſçaurois aimer un uſurpateur. Le titre de Reine que vous m'offrez, ne doit pas être acquis par un crime ; & la femme du Prince Smerdis ne ſçauroit reconnoître l'ennemi de Cambiſes.

Le Mage reconnut à ce diſcours qu'il falloit que le Prince eût épouſé Phédime. Il cacha ſes ſoupçons, de peur de faire connoître ſon déguiſement. Il ſe tourna du côté d'Ariſtone, qu'il tâcha de fléchir : il ne put rien obtenir ; il feignit d'être inconſolable, & il ſe retira avec tou-

tes les marques du deſeſpoir, réſolu d'employer la force à la fin, ſi la ruſe ne le ſervoit pas mieux. En effet, ſous prétexte d'une plus grande ſureté, on ſépara Phédime d'Ariſtone : on leur donna des Gardes, ſous ombre d'empêcher les Partiſans de Cambiſes de rien entreprendre contre elles : enfin pour écarter une ſurveillante trop exacte, Patyſithes fit garder ſoigneuſement Atoſſe dans ſon apartement.

Cette rigueur ſurprit les Princeſſes : Eſt-ce la Couronne qui inſpire à Smerdis de nous faire ce cruel traitement ? Ah ! j'y renonce de bon cœur, diſoit Phédime, s'il faut être tel pour la poſſéder ; dites-lui que je ne puis me ſéparer de la Princeſſe, & que je ſuis plus touchée de ce traitement, que je ne l'ai été de tous ceux de Cambiſes. Mais ces plaintes furent inutiles, il fallut obéir &

ſe quitter : Ariſtone fut menée dans un autre bout du Palais ; on enleva auſſi Nitetis qui n'eut plus d'autre ſecours que ſes larmes. Smerdis vint voir Phédime, & il voulut l'obliger à prendre l'apartement de la Reine : Madame, lui dit-il, ce qui convenoit à la fille d'Otanes, ne ſied pas à la femme de Smerdis ; venez remplir la place de la Reine, venez dans un lieu qui réponde à votre nouvelle dignité ; il faut vous montrer aux Grands, & vous ne pouvez en être vuë convenablement, que ſur le Trône où je vous fais monter. Phédime ne put s'y réſoudre, il fallut céder à ſa réſiſtance ; trop d'opiniâtreté eût fait deviner la vérité.

Le Mage ſe rendit encore une fois : mais la mort de Cambiſes vint achever de tromper Phédime ; ce Prince avoit apris avec une ſurpriſe extraordinaire, que

Smerdis qu'il croyoit mort, s'étoit emparé de la Couronne : il s'en expliqua avec Préxaſpes, qui lui confirma de nouveau la mort de ſon frere. Si les morts ſe révoltent contre vous, craignez, lui dit-il, qu'Aſtyages ne revienne vous redemander ſes Etats : mais ſi les morts ne ſont point la guerre aux vivans, ne craignez point le retour de Smerdis.

Cette aſſurance rendit le repos à Cambiſes, il voulut lui-même ſçavoir de qui le Député du faux Smerdis avoit reçu ſes ordres : il répondit, qu'il les avoit reçus de Patyſithes. A ces mots, Préxaſpes ſoupçonna la fourberie, il fit connoître ſa penſée à Cambiſes ; alors ce Prince reconnut ſon erreur. Le deſeſpoir s'empara de ſon ame, & lui fit pleurer amérement le trépas injuſte de ſon frere ; il jura de le venger cruellement, & il monta auſſi-tôt à che-

val pour y courir : mais la mort l'arrêta à Ecbatane petite ville de Syrie. En montant à cheval, il ſe bleſſa de ſa propre épée, & mourut bien-tôt après, conjurant les Perſes de venger la mort de Smerdis ; il eut ce malheur en mourant, de ne pouvoir perſuader à ceux qui reſtoient après lui, que le Prince avoit été maſſacré comme il le diſoit : on crut que c'étoit un effet de la jalouſie qu'il conſervoit contre ſon frere, & qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'il joüît après lui de la grandeur ſouveraine.

Cette erreur ſervit aux Mages pour l'affermiſſement de leur domination ; on commença de s'y accoutumer, & Patyſithes afin de la rendre plus ſuportable, ne manqua pas de faire une remiſe de toutes ſortes d'impôts pendant trois ans : cette libéralité gagna tous les cœurs, & fit be-

nir par tout le régne du nouveau Roi. On déteſtoit celui de Cambiſes, & on n'entendoit que les loüanges de Smerdis.

Cet amour univerſel paſſa juſques à Phédime : la mort de Cambiſes, à laquelle on ne pouvoit accuſer Smerdis d'avoir part, la deſarma : le voilà légitimement Roi, ſe diſoit-elle à elle-même, les Dieux ont aprouvé ſa révolte en ôtant ſon Rival de la terre ; ils n'ont pas voulu qu'il eût de Concurrent pour une Couronne qu'il avoit ſi bien méritée. Pourquoi m'opoſerois-je aux lois du deſtin ? Reconnoiſſons un Prince que j'adore, & joüiſſons du repos que ſon amour me laiſſe eſpérer.

Ces réfléxions touchérent Phédime, toûjours tendrement diſpoſée en faveur de Smerdis ; elle ſe laiſſa fléchir aux empreſſemens de l'impoſteur, elle accepta l'apartement de la Reine qu'il lui

avoit déja offert, & elle reconnut dans le faux Smerdis cet époux qu'elle avoit accepté lorſqu'on les avoit ſéparés.

Ariſtone vit avec plaiſir la révolution qui mettoit ſon frere ſur le Trône, elle en attendoit le retour de Darius ; mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle aprit que non ſeulement on ne ſongeoit pas à le rapeller, mais qu'on vouloit travailler même à l'éloigner.

Patyſithes avoit apris que le fils d'Hyſtaſpes étoit échapé à tous les piéges qu'il lui avoit tendus, & qu'il étoit revenu dans le Gouvernement de ſon pere ; ce fut un ſujet de trouble & d'inquiétude pour lui : il réſolut de le faire venir à Suſe, afin de ſe défaire de lui, autrement il croyoit que c'étoit fait de leur Souveraineté : il apréhendoit les ſuites de la prédiction qui pro-

mettoit la Couronne au jeune Hyſtaſpide ; elle ſembloit s'accomplir par le meurtre de Smerdis, il n'y avoit que la mort de Darius qui put les ſauver.

Il manda le fils d'Hyſtaſpes, & cependant il voulut diſpoſer l'eſprit d'Ariſtone à prendre de l'ombrage ; il lui fit voir la Lettre qu'il avoit interceptée ; elle en demeura ſurpriſe & conſternée : ce n'eſt que par le meurtre du Roi, lui dit-il, que Darius doit le devenir. Quel horrible préſage ! il faut qu'il trempe ſes mains dans le ſang de ſon Souverain pour parvenir à la Couronne ; & que ne peut point lui faire faire l'ambition ? L'Empire de l'Orient vaut bien un parricide ; aſſez de gens ſe chargeront de l'en juſtifier : mais pouvez-vous vous réſoudre à épouſer le meurtrier de votre frere ? pouvez-vous vous unir pour jamais à celui

qui ſemble apellé à commettre ce crime déteſtable ?

Ariſtone ne ſçavoit que répondre à ce diſcours ; elle demeuroit interdite & confuſe : elle ne pouvoit croire que Darius pût ſe réſoudre à cet horrible attentat ; mais elle voyoit pourtant la Lettre d'Hyſtaſpes : à quoi ſe déterminer dans cet embarras ? jamais elle ne s'étoit vuë dans une peine ſi cruelle.

Le faux Smerdis aidoit encore à ſon erreur, il entroit dans ſes déplaiſirs, il paroiſſoit touché des mêmes peines. Fatale néceſſité ! s'écrioit-il, cruelle & fâcheuſe prédiction ! faut-il me priver du plus cher de mes amis ? Faut-il expoſer mes jours à un péril déclaré ? C'eſt un ordre du Ciel, il faut qu'il ſoit executé, je périrai par la main de Darius.

La Princeſſe ne ceſſoit de ſe plaindre de ce nouveau malheur :

Seigneur, disoit-elle, pouvez-vous croire Darius capable de cette lâcheté ! il vous doit trop pour être ingrat ; je le connois, il ne perdra point son bienfaicteur. Eh ! Madame, reprenoit Patysithes, est-ce le premier à qui l'ambition a tout fait sacrifier ? Cyrus lui-même tout grand homme qu'il étoit, ne craignit point de précipiter son ayeul du Trône pour s'y placer : pourquoi voulez-vous que Darius ait plus de scrupule ? S'il entre jamais dans l'alliance du Roi, c'est au Roi de craindre qu'il ne l'en fasse repentir.

Aristone ne répondoit que par ses larmes, la vertueuse Phédime tâchoit de la consoler ; elle étoit elle-même épouvantée du présage ; elle aimoit sincérement le Mage qu'elle prenoit pour Smerdis : cependant, afin d'aider à cette erreur, on avoit fait

courir le bruit, que le frere de Patyſithes avoit été chargé d'une négociation importante en Hyrcanie; bien-tôt après on publia qu'il y étoit mort.

D'un autre côté Patyſithes, afin de ſoutenir ſon artifice, & d'affermir ſon uſurpation, ſe ſervoit utilement de Préxaſpes le meurtrier du Prince; Préxaſpes pour ſe concilier les bonnes graces du Peuple, deſavoüa qu'il eût fait mourir Smerdis: ce deſaveu fut cru ſincére, le nom du Prince étoit ſi cher qu'on ne vouloit pas aprofondir la perfidie.

Quand les choſes furent parvenuës au point où le Mage & ſon frere les deſiroient, l'uſurpateur commença de preſſer la Princeſſe d'épouſer Patyſithes; je lui dois tout, diſoit-il, il m'a conſervé la vie, c'eſt par ſes ſoins que je régne, & que je me ſuis concilié tous les cœurs: Vous

n'entendez plus parler de Darius; je vous avouë même que je ne puis consentir que vous l'épousiez; la fatalité de ma destinée m'allarme, un homme dont la fortune est rivale de la mienne ne peut raisonnablement devenir mon beau-frere.

La Princesse frémit à cette proposition: Hé! quoi, dit-elle, pour n'être point à Darius, faut-il que je sois à Patysithes? & le plus vil sang de l'univers doit-il s'allier avec celui de Cyrus, parce qu'une prédiction, peut-être trompeuse, vous allarme, & vous étonne? Laissez-moi plûtôt pleurer éternellement mes malheurs; je renonce si vous voulez à l'hymen de Darius, mais je vous déclare que je ne puis me résoudre à épouser son ennemi; la mort sera mille fois moins cruelle pour moi, que cet horrible mariage.

Le Mage n'osoit la presser da-

vantage, il craignoit de ſe rendre ſuſpect ; Ariſtone étoit dans une cruelle gène : Que vai-je devenir, diſoit-elle, & quel Dieu peut jamais arrêter mes maux ? j'aime un homme par qui mon frere eſt menacé ; je dois voir par ſes mains la Couronne Impériale, dûë à la poſtérité du grand Cyrus, paſſer dans une Maiſon étrangére ; & je tiens pourtant encore à lui par des nœuds indiſſolubles : je ne puis les briſer ni les rompre : grands Dieux ! ſuis-je réſervée à cette honte, ou cette ſurprenante avanture ne renferme-t-elle point une noire trahiſon ?

Elle faiſoit alors cent réfléxions plus fâcheuſes les unes que les autres ; elle ſoupçonnoit quelquefois le Mage d'impoſture ; ſa reſſemblance avec le Prince pouvoit l'avoir enhardi à tout entreprendre : peut-être le véritable Smerdis

Smerdis étoit-il péri par les artifices du faux, peut-être pour ſurprendre les Peuples, abuſoit-il de ſa crédulité. Cette idée la faiſoit frémir, mais elle aidoit à juſtifier Darius ; alors, ajoûtoit-elle, Darius ſeroit le vengeur du ſang de Cyrus s'il puniſſoit cet attentat, alors le meurtre de Smerdis lui ouvriroit le chemin du Trône : elle s'arrêtoit à cette penſée ; enſuite elle étoit agitée d'autres ſoupçons : ſur tout le ſilence de Darius l'allarmoit, elle ne pouvoit comprendre qu'il differât ſi long-tems à lui donner de ſes nouvelles.

Mais il n'avoit garde de le faire, ſon pere lui avoit révélé ce qu'il avoit apris de Zoroaſtre touchant ſa deſtinée, & ce qu'il n'avoit oſé lui confier dans ſa Lettre. Darius vint à Suſe, il accourut chez Otanes, il lui fit part de ſes ſoupçons : Otanes en

avoit eu de pareils, il fut réſolu d'éclaircir ce myſtére : un inconnu avertit Darius de ne ſe point preſenter au Palais ; cet avis augmenta les doutes. Darius reſta quelques jours déguiſé à Suſe, & il chercha tous les moyens poſſibles de s'éclaircir ; il ne pouvoit croire, que ſi le véritable Smerdis étoit ſur le Trône, il differât ſi long-tems à lui faire part de ſa gloire. Otanes aprouva ſa penſée, ils ne doutérent point de l'impoſture.

Dans cet embarras, Otanes fit demander ſecrettement à ſa fille, ſi elle étoit véritablement épouſe de Smerdis ? Cette demande cauſa un trouble cruel à Phédime ; auroit-elle été trompée ? un Impoſteur auroit-il pris la place de ſon époux ? & pour un Prince du ſang de Cyrus, ſeroit-elle la femme d'un vil Mage de la Médie ?

Cette réfléxion la tourmenta cruellement ; elle fit connoître ſes craintes à ſon pere ; il lui manda que pour s'en éclaircir, elle n'avoit qu'à toucher les oreilles de ſon époux lorſqu'il ſeroit endormi, parce que Cyrus les avoit autrefois fait couper au Mage. La malheureuſe Phédime penſa mourir en aprenant l'incertitude de ſa deſtinée : Quoi ! je ſerois la proie d'un Mage infâme & perfide, diſoit-elle, & qu'eſt donc devenu le Prince ? Seroit-ce qu'ils l'auroient immolé à leur barbare paſſion, & qu'ils m'auroient trahie, en ſubſtituant un homme que je déteſte, à un Prince que j'adorois ? Ah ! quels horribles ſoupçons m'accablent & me tourmentent ! Je ſerai deshonorée par une perfidie que je ne puis éclaircir qu'en achevant mon deshonneur ! Il faut pour punir un crime, que j'en commette un

qui me fait trembler : n'importe, aprofondiſſons cet odieux myſtére ; il faut aux dépens de mes jours venger un attentat inoüi : juſqu'à preſent faſſe le Ciel qu'il ne m'en coûte que ce crime.

Phédime cacha tous ſes ſoupçons, & elle fit ſes efforts pour paroître tranquille ; elle reçut l'impoſteur comme à l'ordinaire, elle parut même plus empreſſée ; mais les aproches de la nuit lui cauſérent des inquiétudes mortelles : elle alloit peut-être reconnoître dans ſon époux le meurtrier de Smerdis.

Patyſithes n'étoit pas moins inquiet de ſon côté ; toûjours épris des charmes de la Princeſſe Ariſtone, il trouvoit inceſſamment de nouveaux obſtacles à ſes deſirs. La généreuſe fille de Cyrus faiſoit une courageuſe réſiſtance aux pourſuites de l'uſurpateur : Non, diſoit-elle au Mage, vous

n'êtes point mon frere, puiſque vous pouvez vous réſoudre à me donner à Patyſithes, & à rompre tous les engagemens qui me lient avec Darius ; il faut que le véritable Smerdis ſoit confondu avec le faux, & que l'impoſteur joüe ici le perſonnage du légitime Roi. Rendez-moi mon frere, cruel ! ajoûtoit-elle, ou ſi vous l'êtes, oſez le paroître ; ne démentez point vos premieres vertus par des crimes encore plus grands, & ne nous faites point regretter le régne impitoyable de Cambiſes : le ſang d'Achéménès n'a jamais formé de ſi honteux deſſeins dans les cœurs qu'il a animés ; il faut que vous me trompiez par une ſupoſition criminelle : hélas ! je tremble pour la vie de mon frere, je crains d'offenſer ſa mémoire s'il n'eſt plus, & je pleure ſon infamie, ſi c'eſt lui qui m'oſe faire une ſi hon-

teuſe propoſition. Malheureuſe ! de ne pouvoir éclaircir un myſtére, que je ne puis aprofondir ſans trouver par tout de juſtes motifs de deſeſpoir.

Patyſithes étoit enfin réſolu d'en venir à la force, & de ſe faire obéir, s'il ne pouvoit perſuader, lorſque Phédime découvrit, qu'au lieu d'être femme du fils de Cyrus, elle ne l'étoit que du Mage Smerdis. Son deſeſpoir lui inſpira alors un courage qu'elle n'avoit point encore ſenti ; elle réſolut, ſi ſon pere ne l'a ſecouroit pas, de ſe venger elle-même, & de mourir aprés s'être vengée : il ne falloit pas une moindre victime pour apaiſer les manes outragés de l'infortuné Smerdis.

Elle cacha ſa réſolution à tout le monde, même à la Princeſſe ; mais elle la fit ſçavoir à Otanes ; elle en reçut une ré-

ponſe qui aida à ſoulager ſa douleur : il lui manda qu'il travailloit à la venger, & toute la Maiſon Royale de Cyrus.

Otanes aſſembla ſes amis, auſquels il découvrit l'impoſture ; c'étoient les plus puiſſans de l'Etat : ils frémirent à cette nouvelle : Intaphernès, Gobrias, Mégabiſes, Aſpathinès, & Hydarnès, furent ceux qu'il choiſit pour délivrer l'Empire de la honteuſe domination des Mages. La réſolution fut priſe de les exterminer ; mais l'amour mit dans leur parti un dernier Aſſocié qui les détermina encore à hâter leur deſſein.

Darius inſtruit de ce qui ſe paſſoit, fut apellé dans les délibérations des Conjurés : il remontra la néceſſité qu'il y avoit de ſe défaire inceſſamment des Mages : Otanes propoſoit des moyens longs, embarraſſans, & dange-

reux. L'impétueux Hyſtaſpide ne put s'en accommoder : N'avons-nous pas, dit-il, une occaſion preſente pour exécuter notre projet ? j'arrive de Perſe, je demanderai à parler au Roi, pour l'inſtruire d'une affaire importante de la part de mon pere : il nous ſera aiſé de nous rendre maîtres de ſa perſonne, où nous trouverons du moins une mort glorieuſe.

Ce diſcours fut fortement appuyé de Gobrias ; on alla au Temple faire des ſacrifices aux Dieux, pour tâcher de ſe les rendre favorables. Otanes balançoit encore : on dit qu'à la fin, il fut encouragé par un prodige ; il vit ſept éperviers qui pourſuivoient deux vautours, & qui les mirent en piéces. Ce préſage le détermina à tout hazarder.

Les deux Uſurpateurs étoient alors dans un embarras extraor-

dinaire ; quoiqu'ils ignoraſſent ce qui ſe paſſoit, la réſiſtance d'Ariſtone les allarmoit, ils croyoient remarquer quelque choſe de funeſte dans les regards de Phédime, ils craignoient d'être enfin découverts ; ce fut pour y remédier, qu'ils recoururent à Préxaſpes : ils crurent qu'il ſeroit facile à gagner, & que la derniére action de Cambiſes contre ſon fils, l'avoit indiſpoſé contre toute la famille de Cyrus : ils lui promirent des biens immenſes, s'il vouloit aſſurer le Peuple, que Smerdis étoit vivant. Préxaſpes promît tout, & ne tint rien, il déclara aux Perſes ce qu'il ſçavoit contre les Uſurpateurs, & il ſe précipita du haut en bas d'une tour, comme pour ſceller par ſa mort ce qu'il venoit de révéler. Cette action conſterna les Mages, ils s'aſſemblérent pour délibérer ſur cela ; dans ce mo-

ment, les ſept Conjurés qui n'étoient pas inſtruits de la mort de Préxaſpes, ſe preſentent aux portes du Palais, ils y entrent ſans réſiſtance; mais les Eunuques qui en gardoient le dedans, s'étant opoſés à leur paſſage, ils font main-baſſe ſur eux: les deux Mages accourent au bruit, & ſe voyant découverts, prennent l'un un arc, & l'autre un javelot: mais l'arc fut inutile, les ennemis étoient trop proches d'eux; la javeline bleſſa ſeulement Aſpathinès à la cuiſſe, & creva l'œil à Intaphernès.

Les Mages virent bien que leur défenſe étoit inutile; l'un d'eux ſe ſauva dans un cabinet; & penſant attirer la porte ſur lui, il ne put empêcher Gobrias & Darius d'y entrer: la porte ſe trouva enſuite fermée; Gobrias & le Mage ſe joignirent; & comme le jour ne pénétroit point dans ce

cabinet, Darius arrêta ſon bras, craignant de fraper ſon ami. Gobrias lui demanda raiſon de ſon inaction, le fils d'Hyſtaſpes la lui expliqua ; mais Gobrias voulut hazarder ſa vie pour la délivrance de ſa patrie : Frape, frape, lui dit-il, & perce-nous plûtôt tous deux, que de manquer à perdre un Tyran. Darius le crut, & il adreſſa ſi bien ſes coups, qu'ils ne tombérent que ſur Patyſithes.

Le Mage avoit été tué par les cinq autres Conjurés, ils coupent enſuite la tête de l'un & de l'autre, & ſortent dans les ruës pour les faire voir au Peuple : ainſi l'impoſture fut reconnuë ; la populace animée à la vuë de ces deux têtes, fit main-baſſe ſur tout ce qu'il y avoit de Mages dans la Ville.

Darius tout couvert du ſang des Uſurpateurs, revint au Pa-

lais pour y chercher Ariſtone; elle venoit d'aprendre l'horrible carnage qui s'étoit fait : quelle ſurpriſe en voyant Darius entrer dans ſa chambre avec des reſtes de fureur dans les yeux! Il ſe jetta à ſes pieds, & les embraſſant : Enfin, Madame, vous êtes libre, lui dit-il, l'indigne trépas du Prince Smerdis eſt vengé, & l'auguſte fille du grand Cyrus n'eſt plus eſclave des Mages.

Ariſtone ne ſçavoit ce qu'elle devoit croire du récit de Darius : elle entendoit parler de la mort des Mages, & de celle de ſon frere ; elle voyoit ſon Amant couvert de ſang : Qu'entens-je, lui dit-elle, Seigneur, du trépas du Prince Smerdis, & qui l'a tué? que parlez-vous des Mages, & par quel malheur m'auroient-ils retenuë dans leurs chaînes? Hélas! ne puis-je aprendre leur juſte châtiment, qu'en aprenant en

même tems qu'il ne reſte peut-être plus que moi du ſang Royal d'Achéménès.

Darius lui conta alors tout ce qui s'étoit paſſé ; elle en verſa de nouvelles larmes en voyant la mort de Smerdis confirmée : Darius la quitta ; ſa preſence étoit néceſſaire ailleurs ; il donna ſeulement ordre qu'on obéît à la Princeſſe Ariſtone.

Les premiers ſoins de cette Princeſſe furent de faire chercher Phédime : elle la trouva baignée de larmes. Venez, lui dit-elle, venez m'aider à pleurer ma honte. L'image trop chere d'un Prince aimable m'a ſéduite : j'ai donné un indigne Succeſſeur au fils du grand Cyrus ; un perfide Mage s'eſt vû dans mes bras, & m'a fait trahir ce que je devois au Prince Smerdis. Je ſuis inconſolable, il ne me reſte plus qu'à mourir.

Ariſtone tâchoit de la conſoler. Du moins, diſoit-elle, vous avez vengé votre époux ; vous avez la premiere armé le bras d'Otanes contre les Impoſteurs, votre erreur eſt excuſable. Ces raiſons ne pouvoient conſoler Phédime : ſa douleur augmentoit, & redoubloit celle de la Princeſſe.

Ariſtone fit chercher Nitétis : on lui amena cette Princeſſe, toujours accablée de triſteſſe, & encore occupée du ſouvenir de Syloſonte. Elle mêla ſes larmes avec celles de Phédime : il ſembloit que ce jour de triomphe fût un jour de deuil pour elles.

Darius après avoir donné ordre à tout, revint au Palais ; il trouva les Princeſſes chez Phédime ; il n'oſa faire éclater ſa joie, de peur de redoubler la triſteſſe de la fille d'Otanes. Ariſtone lui preſenta Nitétis, & elle lui de-

manda ſa protection pour cette Princeſſe.

Cinq jours ſe paſſérent à remettre le calme & le repos dans la Ville, pendant leſquels Darius vit toûjours Ariſtone; la joie de retrouver ſon Amant triomphant & victorieux, & l'eſpérance qu'il avoit ſi juſtement acquiſe de monter ſur le Thrône, ſéchérent bientôt ſes larmes : elle travailloit en vain à eſſuyer celles de Phédime; elle ne pouvoit y réüſſir. La jalouſe & vindicative Séſoſtrine penſa mourir de rage & de deſeſpoir à cette nouvelle, qui rendoit la liberté à Nitétis; il ne reſtoit plus pour la rendre heureuſe, que le retour de Syloſonte; d'autant plus miſérable que Phanès avoit été envelopé dans le maſſacre des amis de Patyſithes.

L'heureux fils d'Hyſtaſpes ne voyoit plus rien qui bornât ſes deſirs : on ne lui envioit plus la

conquête d'Ariſtone ; il en étoit aimé : que lui reſtoit-t-il que de monter au Trône pour y placer la Princeſſe ?

Les ſept Libérateurs s'aſſemblérent pour réſoudre de la forme de Gouvernement qu'on donneroit à l'Empire. Otanes préféroit le Républicain. En donnant un Monarque à la Perſe, diſoit-il à ſes illuſtres amis, nous allons peut-être lui donner un Tyran.

Darius prit la parole, & il fit à ſon tour voir les inconvéniens du Gouvernement républicain. Son éloquence l'emporta. On réſolut de donner la Couronne à celui des ſept, pour lequel le ſort ſe déclareroit. Otanes aſſura qu'il y renonçoit ; on y conſentit : il ne s'agiſſoit plus que du moyen de décider de leurs prétentions. Ils convinrent de ſe trouver le lendemain au lever du Soleil de-

vant le Palais ; & que celui dont le cheval hanniroit le premier, ſeroit reconnu Roi par tous les autres. Le ſort ſe déclara pour Darius*, & l'on crut que le Ciel aprouvoit le choix du ſort : un coup de tonnerre qui ſe fit entendre, ſembla confirmer l'élection. Les cinq autres Libérateurs deſcendirent auſſi-tôt de cheval, & ils vinrent rendre hommage à Darius, qu'ils conduiſirent au Palais aux acclamations de tout le Peuple.

Darius délivré de la contrainte que lui cauſoit la vûë de tous ceux qui le félicitoient ſur cet heu-

* On aſſure que Darius fut redevable de ce ſuccès à un ſtratagême d'Oebarès ſon Ecuyer : il mena la nuit le cheval de ſon Maître dans la place du rendez-vous ; il y fit trouver une cavale, & l'abandonna à cet animal. Le lendemain au lever du Soleil, que les ſix Concurrens étoient arrivés dans la Place, le cheval de Darius hannit auſſi-tôt, & Darius fut reconnu Roi : *C'eſt ainſi que l'Hiſtoire eſt rapportée par Juſtin.*

reux événement, vint mettre ſa Couronne aux pieds d'Ariſtone: Quel triomphe pour elle ! Madame, lui dit-il, je n'accepterai le Trône, que quand vous aurez confirmé les arrêts du Sort. Je renonce à cet avantage, ſi vous me croyez indigne de le poſſeder : content de pouvoir être le reſte de mes jours le premier de vos Sujets. Seigneur, répondit la Princeſſe, je n'oublie pas que c'eſt mon Roi qui me tient ce langage ; & que c'eſt à moi à deſcendre au rang où l'amour le fait s'abaiſſer : mais la fille du grand Cyrus peut bien recevoir les hommages de ſon Succeſſeur : Vous en devez attendre de toute la terre, ajouta Darius ; & je veux que l'exemple de mon reſpect inſtruiſe l'Univers, de celui qu'il doit à l'admirable Ariſtone.

Le nouveau Roi ſongeoit en effet à rendre la Couronne ſtable

ſur ſa tête ; & rien ne pouvoit mieux l'y affermir que ſon mariage avec la fille de Cyrus ; afin que la Royauté, au lieu de paroître ſortie de la Maiſon de ce Prince, dont la mémoire étoit encore ſi chere aux Perſes, parût plutôt y rentrer. Ainſi quand il n'eût pas eu pour Ariſtone la paſſion la plus vive, & l'attachement le plus tendre, il eſt certain que ce mariage étoit néceſſaire à ſa ſeureté.

Cependant une autre conſidération lui vint cauſer de juſtes craintes : Atoſſe étoit l'aînée des filles de Cyrus ; elle étoit fiére, veuve de Cambiſes ; & le ſouvenir de la grandeur dont elle étoit déchuë, ne s'effaceroit pas aiſément de ſon eſprit. Qu'alloit-elle devenir ? & quel ſort lui deſtineroit-il ? s'il la laiſſoit libre, il étoit à craindre que l'ambition excitée par la jalouſie du premier

rang, ne la portât aux plus grandes extrêmités. Si un vil Mede, apûyé de la faveur de Cambiſes, avoit pu ſe mettre en état d'aſpirer à la tyrannie, que ne pourroit point faire un gendre du grand Cyrus, ſi Atoſſe prenoit un autre époux? & pouvoit-il l'en empêcher, ſans ſe rendre ingrat envers la mémoire d'un Prince, à la bonté duquel il devoit ſon entrée dans le Palais?

Darius avoüa ſon embarras à Phédime : la fille d'Otanes comprit l'intérêt que le nouveau Roi avoit de ne pas offenſer Atoſſe. Il lui vint alors une penſée, dont elle fit part à Darius. La pluralité des femmes étoit alors autoriſée parmi les Perſes, & Cyrus lui-même en avoit eu pluſieurs : Cambiſes avoit épouſé ſes deux ſœurs ; & il venoit récemment de rechercher la fille d'Amaſis : Phédime conſeilla ſur cet exem-

ple à Darius, d'aſſocier à ſa Couronne Atoſſe avec Ariſtone. Le nouveau Roi témoigna d'abord toute ſa répugnance à Phédime : Je le voi, continua-t-elle, le ſeul intérêt d'Ariſtone vous embarraſſe ; vous craignez peut-être de l'offenſer ; je me charge de lui faire agréer ce partage.

Ariſtone aimoit Darius de trop bonne foi pour s'éloigner de tout ce qui tendoit à ſa ſeureté : d'ailleurs elle croyoit être certaine de ſon cœur : elle ſe rendit donc ſans réſiſtance aux remontrances de Phédime : elle la regarda enſuite avec des yeux où tous les caractéres de l'amitié étoient peints. Darius eſt mon Roi, dit-elle ; il eſt maître de ſa main comme de l'Empire, & il en peut diſpoſer en faveur d'Atoſſe, ou d'Ariſtone, ou de toutes les deux, comme il le jugera plus convenable à ſes intérêts : cepen-

dant s'il veut que j'accepte ſans répugnance la Rivale que vous me propoſez, il ne dépendra que de lui de me rendre parfaitement heureuſe : qu'il vous aſſocie au même honneur, & je conſens qu'Atoſſe devienne avec moi l'épouſe de Darius.

Phédime fut extrêmement ſurpriſe de cette propoſition : elle admira l'affection de la Princeſſe; & l'embraſſant enſuite avec la plus grande tendreſſe, elle la pria de ne point impoſer cette loi à Darius. Laiſſez-moi, lui dit-elle, pleurer ma honte : convient-il au Succeſſeur du grand Cyrus, d'épouſer la veuve d'un infame impoſteur ? il me ſuffit de regretter toute ma vie le Prince infortuné, que la cruauté de ma deſtinée m'a ravi ; & c'eſt aſſez pour Phédime que vous daigniez quelquefois partager ſa douleur. Ces raiſons ne perſuadérent point

Ariſtone ; elle réſolut de refuſer la main de Darius, s'il ne lui donnoit Phédime pour compagne.

La Princeſſe communiqua par une Lettre cette idée à Darius : il eſtimoit trop la vertu de Phédime pour réſiſter à une condition qui lui aſſuroit la poſſeſſion d'Ariſtone, & qui confondoit dans ſa perſonne tous les droits de la maiſon de Cyrus. Il vint chez la Princeſſe, & il ſe ſoumit à la loi qu'elle exigeoit de lui : ainſi l'heureux Darius au lieu d'une femme en eut trois : mais l'Hiſtoire lui rend ce témoignage, qu'Ariſtone fut toûjours la plus chere de ces femmes. Il lui fit même élever pour monument de ſa tendreſſe une ſtatuë d'or dans le Palais *.

* *Arabum autem, Æthyopumque duxerat Arſanes Darii filius, & Ariſtona Cyri filia, cui Darius ex uxoribus, maximè Adamans ſtatuam auream Malleo ductam fecit.* Herod. lib. 7. c. 69.

Il ne reſtoit plus que Nitétis qui pleurât la perte de ſon Amant; & ſi elle avoit impoſé ſilence à ſa douleur pour ne pas troubler la joie publique, mille mouvemens ſecrets lui avoient rapellé le triſte ſouvenir du fidéle Syloſonte. Il falloit pour ſignaler la félicité de ce régne, que ce Prince fût rendu aux vœux de Nitétis.

Le bonheur dont Polycrate avoit joüi pendant le cours d'un long régne, n'avoit point encore eu d'exemple, lorſqu'Orétès, Satrape de Lydie, ſe mit en tête d'y mettre fin. L'Empire étoit alors en proie à la tyrannie des

On raconte, pour preuve du bonheur de Polycrate, que voulant éprouver ſa bonne fortune, il jetta un jour dans la Mer une Emeraude de prix, qui fut retrouvée dans le ventre d'un poiſſon dont on lui avoit fait preſent. On ajoute qu'Amaſis rompit avec lui à cauſe de cela, prévoyant qu'un bonheur ſi rare finiroit par la plus cruelle cataſtrophe. *Hiſt. lib.* 3. *c.* 41.

Mages :

Mages : Oretes s'offenſa de ce qu'on lui avoit reproché ſon oiſiveté : il envoya propoſer une ligue ſecrette à Polycrate, qui en aidant à Oretès à ſe rendre maître de la Lydie, devoit aſſurer pour jamais l'Empire de la Mer aux Samiens. Polycrate donna dans le piége, & ſe laiſſa imprudemment attirer à Sardis, où par l'ordre d'Oretès, il fut cruellement attaché à une croix.

Darius parvenu à la Couronne voulut tirer raiſon de ce crime, dont l'impunité eût été dangereuſe dans les commencemens d'un nouveau régne : il donna des ordres ſecrets d'arrêter Oretès ; & ils furent exécutés avec tant de ſuccès, que le Satrape eut la tête tranchée dans Sardis, d'où elle fut envoyée à Darius.

Le Roi ayant donné ordre qu'on relachât tous les Priſonniers qu'Oretès retenoit dans la

Citadelle de Sardis, Syloſonte fut du nombre de ceux à qui cette révolution rendit la liberté. Darius aprit cette nouvelle auſſi-tôt à ſa chère Ariſtone : Quelle fut ſa joie en ſongeant qu'elle alloit rendre le repos à la malheureuſe Nitétis ! elle la diſpoſa à revoir ſon Amant. On manda enſuite Syloſonte à Suſe, où il retrouva ſa fidéle Princeſſe, & ſa flâme reçut enfin le prix de ſa conſtance. Darius pour comble de généroſité lui donna des Troupes pour reconquérir l'Iſle de Samos, qui avoit rétabli l'ancien Gouvernement après la mort de Polycrate : ainſi le premier uſage qu'il fit de la puiſſance de ſes armes, fut en faveur des amis d'Ariſtone : Syloſonte & Nitétis régnérent longtems à Samos, & Darius devint bien-tôt le plus grand & le plus redoutable Monarque de l'Univers.

HISTOIRE SECRETTE DES FEMMES GALANTES DE L'ANTIQUITE'.

LEÆNA

Courtiſane d'Athénes.

PISISTRATE avoit établi ſa Souveraineté dans Athénes ſur des fondemens ſi ſolides, qu'elle avoit paſſé ſans obſtacle aux deux Princes ſes fils, héritiers des vertus & de l'habileté de leur pere. Hippias & Hiparque joüiſſoient de l'autorité qu'il leur avoit laiſſée, bornant leur ambition dans une Ville

dont les Habitans étoient encore tous Républicains dans le cœur, à maintenir l'union entre leurs Citoyens, & la paix avec leurs Voiſins. Satisfaits d'avoir la Surintendance de la Guerre, de la Marine, & de la Religion, ils avoient au ſurplus conſervé les anciennes Lois. Point d'impoſitions nouvelles ; point de charges extraordinaires : beaucoup d'affabilité dans leurs mœurs ; une grande facilité d'accès auprès de leur perſonne : beaucoup de goût pour les Sciences, & une eſtime déclarée pour tous les Sçavans, leur avoient gagné le cœur de leurs Citoyens, & la conſidération de tous les Etrangers.

Athénes fut viſitée de leur tems par ceux qui s'étoient diſtingués alors par le goût des Lettres, & par la réputation de leurs Ecrits. Le voluptueux Anacréon, & le célébre Simonide firent quel-

que tems l'ornement de la Cour d'Athénes. Le jeune Eſchile, qui purgea la Tragédie de ce que Theſpis ſon inventeur y avoit laiſſé de groſſier, donnoit déja de grandes eſpérances ; & comme la paix eſt la mere des Arts, & que les Piſiſtratides l'entretenoient heureuſement au dedans & au dehors, on peut compter leur Régne comme l'époque du bon goût, & le commencement de cette eſpéce de Tribunal qu'Apollon & les Muſes élevérent dans Athénes.

Les ouvrages d'Alcée, de Stéſichore, & de Sapho étoient alors dans les mains de tout le monde. L'eſprit s'étoit enrichi de leur façon de penſer ; & l'imagination en avoit profité, pour rendre élégamment tout ce qu'elle ſentoit. On vit alors les Amans s'exprimer avec Art, & faire des peintures vives & touchantes de

leurs feux : ainſi l'expreſſion un peu trop groſſiére dans les ſiécles précédens ſe polit, & devint peut-être plus dangereuſe. La maniére de ſe déclarer avec eſprit, fit excuſer le fonds de la déclaration ; & toutes les Dames Gréques s'étant accoutumées à s'entendre dire qu'on les aimoit, cédérent bientôt au plaiſir d'aimer à leur tour.

Hiparque avoit éperdûment aimé Phya, mais il l'avoit trop tôt perduë : attaché aux cendres de cette illuſtre épouſe, il ſembloit avoir renoncé à tout autre engagement. Devenu ſérieux & ſolitaire, il ne s'étoit occupé que des ſoins du Gouvernement dont il rempliſſoit les intervalles par l'étude & par la lecture, ſe croyant revenu de tout autre attachement ; mais Hiparque ne pouvoit vivre ſans amuſement : la paſſion qu'il conſervoit pour le ſouvenir de

Phya, céda enfin à des impreſſions preſentes : quelques engagemens paſſagers qu'il hazarda, le jettérent à la fin dans une paſſion ſérieuſe qui lui coûta la vie, & qui ruina l'autorité que ſa Maiſon avoit uſurpée dans Athénes.

Rien n'étoit alors de plus brillant que la famille d'Hippias : de cinq enfans qu'il avoit eu de ſa femme Myrrhine *, le jeune Piſiſtrate ſon fils, & la vertueuſe Archédice ſa fille faiſoient l'admiration de toute la Ville. Piſiſtrate avoit les grandes qualités de ſon ayeul, & toute la douceur & la modération de ſon pere ; il étoit ſage, retenu, affable, plein d'égards & de ménagement pour les moindres Citoyens ; aimable d'ailleurs, & dans l'âge où le cœur reçoit toutes les paſſions, il n'en avoit que de celles qui peu-

* *Thucid. lib. 5.*

vent aiſément compâtir avec la vertu.

La jeune Archédice ſa ſœur n'avoit pas moins de beauté que de ſageſſe : ſon eſprit étoit orné de tout ce que l'éducation peut ajouter aux dons de la nature ; & quand elle n'eût pas eu en partage ces vifs attraits, qui préviennent en faveur de celles de ſon ſexe, elle avoit des agrémens infinis, & mille qualités aimables, qui la rendoient eſtimable aux ennemis même de ſon pere.

Eanthis, Prince de Lampſaque, étant venu puiſer dans les Académies d'Athénes ce goût de politeſſe & d'atticité, qui diſtinguoit dès-lors cette Ville de toutes celles de Gréce, ne put voir la jeune Archédice ſans l'aimer ; & elle-même elle ne put être inſenſible aux grandes qualités du Prince : il ſembloit que Hippias dût ſouhaiter ardemment cette alliance :

la protection déclarée que Darius accordoit au Prince Lampſaque, lui pouvoit être utile pour maintenir ſa puiſſance ; mais la crainte de donner de la jalouſie à ſes Citoyens, par une alliance avec un Souverain feudataire d'un Roi que l'on traitoit de Barbare, lui inſpira des vûës contraires aux deſirs d'Eanthis & d'Archédice : il crut que la politique & non l'inclination devoit décider du mariage de ſes enfans.

Le jeune Piſiſtrate de ſon côté n'avoit pu refuſer ſon cœur aux charmes d'Harmodie, également diſtinguée par ſa Nobleſſe & par ſa beauté. Harmodie elle-même n'avoit pas été inſenſible aux recherches tendres & empreſſées du Prince. Elle étoit ſouvent chez Archédice ; Piſiſtrate l'y voyoit ; & ce fut dans ces entre vûës, que la paſſion de ces deux Amans prit naiſſance. Hippias igno-

roit cet engagement de ſon fils ; mais on avoit tout lieu de croire qu'il ne le deſaprouveroit pas, s'il venoit à le ſçavoir : le mérite & la naiſſance d'Harmodie ne laiſſoient aucune crainte à cet égard.

Telle étoit la diſpoſition de la Cour d'Athénes, lorſque l'amour y vint jetter des ſemences de trouble & de diviſion, qui cauſérent à la fin la ruine des Piſiſtratides. Hiparque après quelques galanteries paſſagéres, ſembloit s'être fixé en faveur de Leæna célébre Courtiſane, qui n'avoit rien oublié pour ménager une conquête de cette importance : elle joignoit toutes les graces de la beauté à celles de l'eſprit : elle avoit des agrémens infinis dans la converſation ; & ſi elle plaiſoit, lors même qu'elle y penſoit le moins, on peut juger qu'elle ne pouvoit manquer de charmer, lorſqu'elle en avoit envie. Elle

avoit la voix admirable, & elle joüoit de la Lyre * dans une ſi grande perfection, que ceux même qui étoient inſenſibles à ſa beauté, ne pouvoient l'être à ſes talens : elle avoit l'ame tendre, mais propre à ſoutenir un engagement bien formé ; conſtante alors, & incapable de tout autre attachement, rien ne lui paroiſſoit préférable à la fidélité qu'elle avoit une fois jurée.

Cette inviolable conſtance dont Leæna ſe picquoit, avoit ſa ſource dans un fonds incroyable de fermeté, qui l'attachoit ſans retour au parti qu'elle avoit une fois cru le meilleur, & qui lui faiſoit tout ſacrifier à l'obligation de le ſuivre. Elevée par ſa profeſſion au-deſſus des ſcrupules, elle penſoit qu'un Amant lui devoit tenir compte de ce qu'elle les avoit ſurmontés ; & s'il ve-

* *Plin. lib.* 34. *cap.* 8. *Sect.* 19. *n.* 12.

noit à violer le premier les lois de l'engagement, elle ſe croyoit en droit de tout entreprendre pour ſe venger; prétendant qu'on devoit l'aimer d'auſſi bonne foi, qu'elle aimoit elle-même; & qu'on méritoit la mort, dès qu'on manquoit à ce devoir: fiére alors, courageuſe, diſſimulée, & capable des plus hautes entrepriſes, elle employoit, pour punir ceux qui l'avoient offenſée, les mêmes efforts qu'elle eût fait pour leur plaire, ſi elle en eût été ſatisfaite.

Il y avoit donc autant de danger à ſe faire haïr de Leæna, que de plaiſir à s'en faire aimer. Hiparque n'étudia point aſſez le caractére de cette femme, lorſqu'il ſe déclara ſon Amant; ou plûtôt l'ennui d'un commerce de quatre années, le fit céder trop aiſément aux agrémens d'une autre engagement. Il ne put être inſenſible

aux charmes de Glicerie, qui diſputoit le prix de la beauté à l'aimable Archédice, & à la jeune Harmodie ; mais qui manquant des avantages de la Nobleſſe, ſe trouvoit rarement aux lieux où elle eût pu leur diſputer la préférence. Glicerie étoit ſœur d'Ariſtogiton, riche Banquier d'Athénes, que ſes grands biens mettoient en état de ſoutenir une dépenſe extraordinaire : il étoit bien fait, il avoit de l'eſprit, & il ſe trouvoit dans l'âge où les paſſions agiſſent avec le plus de véhémence. Comme ſes richeſſes l'énorgueilliſſoient, il voyoit avec impatience qu'il n'y avoit que les Nobles qui parviniſſent aux Magiſtratures, que les Piſiſtratides ne conferoient qu'à ceux des plus illuſtres Maiſons de la Ville ; & il regrettoit ſans ceſſe les tems où le Gouvernement étant entre les mains du Peuple, chacun pou-

voit arriver aux Emplois les plus éminens. Cette conſidération lui avoit inſpiré une haine ſecrette contre Hippias & contre Hiparque, qu'il voyoit rarement; & lui faiſoit ſouhaiter le rétabliſſement des Alcméonides.

Quoique Ariſtogiton ne parût occupé que de ſon commerce, il ne laiſſoit pas de donner à l'amour les tems qu'il n'employoit point aux affaires: il avoit été touché de la beauté de Leæna; & il eût cherché les occaſions de s'en faire aimer, ſi elle n'avoit alors été dans un commerce public avec Hiparque. Cette nouvelle raiſon fomenta la haine ſecrette qu'il avoit déja contre les Piſiſtratides. Ariſtogiton fut jaloux avant que d'être amoureux. Les Courtiſanes étant un bien que le Public ſe croyoit en droit de reclamer, le fier Athénien trouva mauvais qu'Hiparque ſe fût

aproprié celle-ci, & qu'il ne fût pas permis à un Citoyen de diſputer le cœur d'une femme à un autre Citoyen.

Mais l'amour travailloit pour lui, lorſqu'il y penſoit le moins: il avoit un Jardin magnifique dans le Fauxbourg de Munichie *. Leæna qui l'avoit vû une fois, eut envie d'en faire l'acquiſition; & ſupoſant qu'Ariſtogiton étoit dans la réſolution de s'en défaire, elle le fit prier de lui en donner la préférence. Ariſtogiton ne ſongeoit nullement à vendre ſon Jardin; & quand il en eût eu le deſſein, il l'eût fiérement refuſé à la maitreſſe d'Hiparque: mais le deſir qu'il avoit de plaire à celle-ci, lui fit oublier ce qu'elle étoit au frere d'Hippias: il ne fit point de réponſe poſitive à Leæna; mais il lui manda que ſi elle vouloit accepter un ſouper qu'il lui

* Fauxbourg où étoit l'ancien Port d'Athénes.

offroit dans ſon Jardin, elle en ſortiroit contente de lui.

Leæna ne comprit point ce que Ariſtogiton avoit réſolu de faire, en l'invitant à ſouper : elle crut donc qu'elle ne riſquoit rien en l'acceptant, & elle s'engagea d'y aller du conſentement d'Hiparque. Ariſtogiton fut charmé qu'elle n'eût point balancé à lui accorder cette grace : il fit les plus grands préparatifs, & il invita l'élite de ſes amis à cette fête. L'aimable Glicerie en devoit faire les honneurs ; & comme le bruit de ce divertiſſement devint public, chacun crut dans Athénes qu'Ariſtogiton, en donnant ce régal à la maitreſſe d'Hiparque, vouloit changer de parti, & qu'il cherchoit à gagner l'affection du Prince qui gouvernoit.

Mais Ariſtogiton avoit des vûës bien différentes : il n'en vouloit qu'au cœur de Leæna ; & il cher-

choit à la tenter par l'offre de ſon Jardin. Il n'oublia donc rien de ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de ſon projet: il fit préparer le plus ſuperbe ſouper : il y apella les plus excellens Muſiciens d'Athénes; & la beauté de Leæna fut chantée par les plus belles voix de la Ville.

Hiparque informé du détail de cette fête, & ne pénétrant point les vûës de celui qui la donnoit, fut curieux d'en voir l'éxécution. Il ſe déguiſa, & il ſe rendit inconnu au Jardin d'Ariſtogiton, ſe mêlant parmi la foule, & ſe cachant ſoigneuſement à tout le monde. Il ne fut reconnu de perſonne : mais ſa curioſité lui fut fatale ; & la beauté de Glicerie fit une ſi forte impreſſion ſur ſon cœur, qu'il ſentit éteindre tout d'un coup l'amour qu'il avoit eu pour Leæna.

Cependant Ariſtogiton n'en

avoit pas tant fait pour en demeurer là : après le ſouper on s'arrêta quelque tems à voir quelques jeux qui furent repreſentés aux flambeaux : Ariſtogiton propoſa enſuite à Leæna de prendre le frais dans un petit bois de Jaſmins mêlés de Myrthes & d'Orangers, dont les allées étoient éclairées par des bougies faites de cette cire merveilleuſe que produiſoient les abeilles du Mont Hymette : ce fut là qu'il trouva le moyen de ſéparer Leæna de la compagnie, & de lui déclarer l'amour qu'il avoit pour elle.

Je ſuis charmé, Madame, lui dit-il, que la maiſon d'un Particulier ait eu quelques attraits pour vous. Renfermé dans ma condition, je joüis de ma fortune, ſans envier les honneurs & les dignités : il a été un tems où ceux de ma ſorte y pouvoient légitimement aſpirer ; mais ces tems ne

ſont plus ; & ſans aprouver ceux où nous vivons, je goûte dans la vie privée des plaiſirs qui me tiennent lieu de tout : diſpoſez de moi, de mes richeſſes & de ma maiſon ; tout eſt à vous, Madame, ſi vous ne dédaignez pas l'hommage que j'oſe vous en faire. Je n'ai point, Madame, de Couronne à vous preſenter ; mais je vous offre un cœur, ſur lequel vous aurez toûjours un pouvoir abſolu.

Leæna fut ſurpriſe d'une déclaration qu'elle n'avoit pas prévuë : elle balança quelque tems ſur le parti qu'elle avoit à prendre ; & enfin elle crut que le meilleur étoit de feindre qu'elle n'avoit point entendu ce que Ariſtogiton lui avoit dit : Seigneur, répondit-elle, mon intention n'eſt pas d'abuſer de votre généroſité ; lorſque je vous ai fait propoſer de me vendre votre Maiſon, c'eſt que

j'ai cru que vous ſongiez à vous en défaire ; & je me ſuis flattée que vous m'en donneriez la préférence : êtes-vous encore dans cette diſpoſition , Seigneur ; & me ſuis-je trompée quand j'ai cru que vous m'accorderiez la grace que je vous demande ?

Madame , reprit Ariſtogiton plus froidement, ma Maiſon n'eſt point à vendre , mais je puis la donner ; & quand je vous l'offre avec mon cœur , je ne vous demande pour prix de ce preſent, que la liberté de vous aimer le reſte de ma vie.

Leæna ſe picquoit trop de ſentimens, pour écouter patiemment les ſuites de cette déclaration: elle ne voulut pourtant pas bruſquer Ariſtogiton chez lui ; mais le regardant avec beaucoup de fierté : Je ne ſçavois pas, lui dit-elle , qu'en vous propoſant d'acheter votre Maiſon , votre cœur

dût être du marché : j'y renonce, Seigneur, & vous pouvez l'offrir à quelqu'autre qui en connoîtra mieux le prix. Elle tourna auſſitôt dans une autre allée, & elle laiſſa dans le cœur d'Ariſtogiton le trouble le plus cruel qu'il eût jamais reſſenti.

Hiparque alors s'abandonnoit ſans réflexion au plaiſir de contempler ſans ceſſe les charmes de l'aimable Glicerie : Qu'elle eſt belle, s'écrioit-il, & qu'il ſeroit doux de s'en faire aimer ! Mais puis-je aſpirer à ce bonheur ? Sans doute il eſt réſervé pour quelqu'autre. Ce n'eſt point Hiparque qui doit prétendre au cœur de la ſœur d'Ariſtogiton.

La crainte d'Hiparque ſe trouva juſtifiée par l'évenement. Harmodius frere de la jeune Harmodie, n'étoit pas moins aimable que ſa ſœur : le rang que ſa naiſſance lui donnoit dans la

Ville, pouvoit le faire aſpirer aux plus grands Partis ; & les Piſiſtratides n'euſſent pas dédaigné ſon alliance : on peut même juger que le jeune Piſiſtrate éperdûment amoureux d'Harmodie, eût avec plaiſir apuyé les recherches de ſon frere ; mais ſoit qu'il fût ennemi de la domination que les Piſiſtratides avoient uſurpée dans l'Etat, ou que ſon cœur fût réſervé pour la belle Glicerie, Harmodius avoit été inſenſible aux attraits d'Archédice ; il s'étoit même conſervé libre juſques alors ; & l'homme d'Athénes le mieux fait & le plus beau, ſembloit regarder les plus aimables femmes de la Ville avec une égale indifférence, lorſque les charmes de Glicerie triomphérent tout d'un coup de ſa liberté.

L'Hiſtoire qui a conſacré le nom d'Harmodius avec celui d'A-

riſtogiton, n'a pas oublié de parler des qualités qui les rendoient recommendables ; ſur tout elle a laiſſé juger qu'Harmodius étoit capable d'inſpirer les plus vives & les plus violentes paſſions : il étoit alors dans l'âge où l'on plaît davantage, & le ſeul où il ſemble permis d'être amoureux. Il fut charmé de la beauté de Glicerie ; ſa douceur & ſa modeſtie lui parurent incomparables ; & ce fut moins, parce qu'elle étoit belle qu'elle lui plut, que parce qu'elle lui parut ſage & vertueuſe.

La jeune Glicerie ne fut pas inſenſible aux regards d'Harmodius : elle s'étoit aperçûë qu'ils s'arrêtoient ſouvent ſur elle ; & elle eut peine à lui refuſer quelquefois les ſiens : leurs yeux ſe rencontroient donc ſouvent : alors Glicerie les baiſſoit, & elle rougiſſoit. Harmodius s'en apercevoit avec plaiſir ; & il ſe flattoit

que c'étoit l'effet de l'impreſſion qu'il faiſoit ſur le cœur de cette belle fille.

Ce jour fut donc fatal au bonheur d'Hiparque, qui dut le compter pour l'époque de ſes diſgraces. Ce fut un malheur pour lui de ſentir rompre les nœuds qui l'attachoient à Leæna, qui l'aimoit de ſi bonne foi : c'en fut un autre de ce qu'il ſe livra imprudemment au penchant qui l'entraînoit vers Glicerie ; enfin le plus grand de tous pour lui, ce fut d'avoir Harmodius pour Rival.

Il ignoroit cependant ce qui ſe paſſoit dans le cœur de Glicerie : il la ſuivoit par tout ; & comme elle étoit obligée de donner des ordres, & qu'elle ſortoit quelquefois de l'aſſemblée, Hiparque l'examina ſi bien, qu'il la joignit dans le détour d'une allée : il ne put ſe refuſer la ſatisfaction

faction de lui parler de ſon amour : Madame, lui dit-il en l'arrêtant, ce jour où la magnificence d'Ariſtogiton s'eſt montrée avec tant d'apareil, & tant de goût, ſera funeſte à la liberté des cœurs de tous les Athéniens ; & quoique la belle Glicerie n'ait part à la Fête, que parce qu'elle en a fait les honneurs, je ſens qu'elle fera les plus illuſtres conquêtes ; & j'oſe déja me compter au nombre de ſes Eſclaves.

Glicerie qui ne s'attendoit point à cette déclaration, & qui ne connoiſſoit point celui qui lui parloit, fut peut-être fâchée que ce fût un autre qu'Harmodius qui lui tint ce diſcours : cependant croyant n'avoir rien à ménager avec un homme dont elle ignoroit la condition : Qui que vous ſoyez, lui dit-elle, qui m'oſez tenir un langage que je n'ai jamais entendu, remerciez les Dieux de

ce que je n'oſe troubler une Fête où tout doit contribuer au plaiſir : ſans cette conſidération qui m'arrête, je vous ferois repentir de votre audace. Glicerie à ces mots s'éloigna, & elle laiſſa Hiparque dans l'accablement de douleur que ce traitement lui cauſa.

Il prévit en effet qu'il ne ſeroit jamais aimé ; alors ſa raiſon lui rapella le ſouvenir de Leæna. Dans quel précipice vais-je me plonger, ſe dit-il en lui-même ? j'éprouve déja les plus grands mépris de la fiére Glicerie ; & que ſera-ce peut-être, lorſqu'elle me connoîtra ? Ariſtogiton eſt notre ennemi ſecret ; dois-je douter qu'il n'ait inſpiré ſa haine à ſa ſœur ? Evitons le poiſon que ſa beauté dangereuſe cache à mes yeux : fuyons loin de ſa preſence, & n'en aimons jamais d'autre que la fidéle Leæna. Hélas ! j'allois la

la trahir : Grands Dieux ! ne me puniſſez pas de l'avoir penſé. Cette réfléxion parut le ſoulager ; il revint plus tranquille à Athénes, & le lendemain il crut avoir perdu le ſouvenir de Glicerie.

Il courut auſſi-tôt chez Leæna ; il lui demanda compte de la Fête, lui cachant qu'il y étoit allé. Leæna lui fit part de ce qui s'étoit paſſé ; & elle lui aprit la déclaration qu'Ariſtogiton lui avoit faite. Cette nouvelle le combla de joie, & elle rapella en lui le ſouvenir des charmes de Glicerie : il s'imagina qu'Ariſtogiton, amoureux de Leæna, le verroit ſans répugnance, & peut-être avec plaiſir ſe déclarer Amant de ſa ſœur : il fonda ſur cette idée les plus grandes & les plus flatteuſes eſpérance ; il ſe hâta d'aprendre le reſte de la déclaration d'Ariſtogiton, & il deſaprouva la réponſe rigoureuſe que Leæna lui avoit faite.

C'eſt un homme, lui dit-il, que j'ai interêt de ménager : vous ſçavez qu'il eſt très-riche, qu'il a beaucoup d'amis, & qu'il eſt ennemi ſecret du Gouvernement : il ne manquera jamais de m'imputer les mauvais traittemens qu'il a reçus de vous ; & cette raiſon eſt propre à lui faire tout entreprendre contre moi ; vous deviez en uſer avec plus de ménagement, & vous m'avez mal ſervi, en le traittant ſi rigoureuſement.

Leæna fut ſurpriſe d'entendre ainſi parler Hiparque. Quoi ! Seigneur, lui dit-elle, vous trouvez mauvais que j'aie maltraitté un homme qui s'eſt oſé déclarer votre Rival, & vous m'en faites un crime. Non, Madame, interrompit Hiparque, qui craignoit d'en avoir trop dit, je ſuis fort ſenſible à ce témoignage de votre tendreſſe ; mais j'avoüe que

je crains les ſaillies d'un homme riche, accrédité, zelé partiſan du Gouvernement républicain, & qui va joindre au ſujet qu'il croit avoir de me haïr, l'intérêt d'une paſſion naiſſante, au bonheur de laquelle il penſera que je ſuis le ſeul obſtacle. Ingrat ! s'écria Leæna, pouvez-vous être touché de cette crainte, ſi vous m'aimez auſſi tendrement que je le mérite ? Hélas ! j'attendois de vous plus de reconnoiſſance ; mais vous vous laſſez de votre bonheur, & la tendre Leæna n'a preſque plus de charmes pour vous.

Quelques larmes dont ce reproche fut accompagné, parurent toucher Hiparque : il témoigna combien il y étoit ſenſible, & il embraſſa tendrement Leæna : mais elle crut dès ce jour-là que le cœur de ſon Amant alloit lui échaper ; & ſi ſa fierté l'empêcha

d'avoüer ſes ſoupçons, ils ne laiſſérent pas de faire une forte impreſſion ſur ſon ame.

L'amour préparoit ainſi les plus tragiques événemens à la Cour d'Athénes. Hiparque ne pouvoit éteindre l'eſpoir qui s'élevoit dans ſon cœur, en penſant qu'Ariſtogiton, amoureux de Leæna, ne ſeroit peut-être pas fâché qu'il l'abandonnât pour Glicerie ; & ſur cette flatteuſe idée, il nourrit une paſſion qui lui fut bien-tôt fatale. Harmodius, Rival d'Hiparque, étoit attentif aux moyens de voir & d'entretenir Glicerie ; & cette aimable fille qui ſentoit pour lui le plus tendre penchant, craignoit avec raiſon que cette paſſion ne troublât le repos de ſa vie ; la bruſque déclaration d'Hiparque lui cauſoit cette inquiétude : quoiqu'elle ne le connût point, elle aprehendoit que ſa concurrence ne

fût un obſtacle aux vœux qu'elle formoit pour Harmodius. Enfin Ariſtogiton qui joignoit à ſa fierté naturelle un orgueil démeſuré, que ſes richeſſes lui donnoient, s'irrita de la réſiſtance de Leæna, qu'il imputoit, comme Hiparque l'avoit prévu, à l'engagement où elle étoit avec ce Prince.

Telle étoit la ſituation de la Cour d'Athénes, lorſqu'on y vit arriver en même tems Anacréon & Simonide, les deux plus grands Poëtes de leurs tems. Anacréon s'étoit retiré à Téos, lieu de ſa naiſſance, depuis la fin déplorable de Polycrate ſon ami; & il y menoit la vie la plus voluptueuſe, lorſque Hippias, pour ne point céder au Tyran de Samos, l'honneur d'avoir ſeul accordé ſes bonnes graces & ſa protection aux gens de Lettres, ſçut engager Anacréon à venir viſiter Athénes; il lui envoya même un Vaiſ-

ſeau de cinquante rames*, qui le rendit en peu de jours dans les Ports de cette Ville.

Jamais homme n'avoit poſſedé plus de talens pour la Poëſie lyrique, qu'en avoit reçu Anacréon; & jamais Poëte n'eût comme lui, tout ce qu'il faut pour exceller dans le genre d'écrire qu'il veut embraſſer. Il avoit beaucoup d'eſprit, une grande délicateſſe, tout l'enjoüement pour amuſer, & tout le ſentiment qui caractériſe un Auteur dans ſes Ouvrages: Anacréon ſe peignit lui-même dans les ſiens; on y voit par tout ce penchant naturel à l'amour, & ce goût délicat pour la bonne chére, qui l'occupérent également. Il ne ſentit que ce qu'il chanta, & il chanta tout ce qu'il ſentit, n'employant ſagement ce qu'il avoit de talens, qu'à traiter les matieres pour leſquelles ſeules il étoit né.

* Elien.

Simonide étoit plus universel qu'Anacréon ; il avoit fait des Odes, des Tragédies, des Epigrammes, & des Elegies ; il excella principalement dans ce dernier genre : il fut sur tout admirable dans le choix & dans l'usage des mots : on ne peut pas juger si facilement de ses mœurs par ses Ouvrages, dont il ne reste que quelques vers ; cependant il y a lieu de croire que Simonide fut plus modéré dans ses desirs, & que ses passions furent mieux réglées que celle du Poëte de Téos. Anacréon étoit un Philosophe libertin, qui croyoit perdre tout le tems qu'il ne donnoit pas au badinage de l'amour, ou au plaisir de la table : Simonide au contraire plus grave & plus austére, semble avoir eu des idées plus justes & plus saines de la véritable vertu.

Ce fut à l'arrivée de ces deux

fameux Poëtes, qu'Hiparque, ſous prétexte de les honorer, mais en effet pour ſe procurer l'occaſion d'entretenir Glicerie, inventa un divertiſſement mêlé de chants & de danſes, où l'on devoit célébrer le triomphe de l'Amour & de Bacchus.

Cette Fête devoit être éxécutée par douze des plus aimables filles d'Athénes, & par un pareil nombre d'hommes les mieux faits. Hiparque fit tomber le rôle d'Ariane à Glicerie ; mais par une rencontre qu'on n'avoit pas prévûë, celui de Bacchus échut à Harmodius. Glicerie eût été au deſeſpoir qu'on eût penſé à elle, dans la diſtribution des Rôles de cette Fête, ſi elle n'eût ſçu qu'Harmodius y en devoit avoir un. Ariſtogiton ne ſçut à quoi attribuer le choix qu'Hiparque avoit fait de ſa ſœur : il ne le ſoupçonnoit pas d'avoir les vûës

qu'il avoit ; mais enfin il n'étoit pas fâché que ce Prince lui fournît l'occaſion de s'aprocher de lui, pour le remercier de l'honneur qu'il avoit fait à Glicerie.

L'enlévement d'Ariane faiſoit le ſujet du divertiſſement ; & comme Bacchus, après l'avoir enlevée, devoit revenir ſur la Scéne pour y ordonner une Fête dont il vouloit la régaler, Hiparque avoit choiſi ce tems pour déclarer ſa paſſion à Glicerie.

On peut juger quelle fut la joie d'Harmodius de ſe voir en droit de dire à Glicerie les choſes les plus tendres, & les plus amoureuſes : il avoit la voix touchante, & il danſoit avec une grace ſinguliére : Sa beauté, ſa jeuneſſe, ſa taille avantageuſe, & ſur tout le ſentiment qui animoit ſon action, lui attirérent de grands aplaudiſſemens ; mais elles achevérent de triompher du cœur

de l'aimable Glicerie : elle parut émuë & timide ; elle aimoit ſecrettement ; elle étoit obligée de s'entendre dire qu'elle étoit aimée, & d'avoüer qu'elle aimoit auſſi : ce qu'une perſonne indifférente eût fait avec liberté, Glicerie le fit avec une émotion qui ſe reconnoiſſoit dans ſes yeux, au travers d'une douce joie qui s'y laiſſoit apercevoir.

Hiparque fut ſecrettement jaloux du bonheur d'Harmodius ; & il murmura tout bas de ce que le hazard avoit fait un pareil aſſortiſſement. Jamais Amans n'avoient eu plus lieu d'être contens : Harmodius enleva ſa chere Ariane, avec un tendre empreſſement qui ſe fit ſentir à tout le monde ; & Glicerie le ſuivit avec cette timide facilité, qui témoigne ſi bien la défaite du cœur. Adorable Ariane, lui dit-il, en ſortant avec elle, il ne tiendra qu'à la

belle Glicerie, qu'Harmordius n'accompliſſe les promeſſes de Bacchus; & ma félicité eût été parfaite, s'il m'eût été permis de vous dire pour lui, ce que j'ai été forcé de vous déclarer pour un Dieu. Glicerie ne répondit point; elle étoit trop émuë, mais elle ne put retenir un tendre ſoupir: Je ne vous quitte ſans regret, charmante Ariane, ajouta-t-il, que parce que je vai encore chanter l'amour dont je brûle pour vous.

Hiparque penſa la ſurprendre; il trouva Glicerie ſi emuë, qu'à peine le reconnut-elle. Madame, lui dit-il, je viens prendre part à votre victoire, & Bacchus n'eſt pas le ſeul dont vos charmes ont triomphé; ou plûtôt aimable Glicerie vous avez fait oublier Ariane pour vous; & quoiqu'on ait dit des attraits de la fille de Minos, on n'eût pu ſe l'imaginer,

ſi elle n'eût été repreſentée par l'adorable ſœur d'Ariſtogiton.

Glicerie fut frapée du ſon de cette voix ; elle reconnut celle qu'elle avoit entenduë au Jardin de ſon frere : elle aprit qu'Hiparque étoit cet Amant inconnu qui s'étoit déclaré alors ; & elle ne put douter que cette déclaration ne fût ſérieuſe : elle répondit donc avec une froideur reſpectueuſe, qui déſeſpera Hiparque, & qui lui fit croire que le ſouvenir d'Harmodius avoit part à cette diſtraction. Madame, reprit-il, votre triomphe eſt plus certain que celui d'Ariane ; & vous avez aſſujetti des cœurs qui n'auront peut-être pas le bonheur de Bacchus. Hiparque, Madame, le malheureux Hiparque n'a pu voir ſans jalouſie la félicité du Dieu, dont on a aujourd'hui célébré le triomphe : il vainquit Ariane ; & le ſeul bien où j'aſpire eſt hélas!

que vous me permettiez de vous aprendre ma défaite.

Jamais déclaration ne pouvoit venir plus à contre-tems. Glicerie, dont le cœur étoit rempli de l'idée d'Harmodius, ne put lui voir ſans douleur un Rival tel qu'Hiparque. Elle prévit tous les maux où cette concurrence alloit l'expoſer; cependant il falloit répondre: elle le fit donc avec le plus de ménagement qu'il lui fut poſſible. Seigneur, dit-elle, je ne ſuis point perſuadée que le ſage Hiparque ait deſſein de me faire une déclaration ſérieuſe: j'ai donc pris pour un compliment, ce qu'il me fait enviſager à preſent comme une vérité. Mais, Seigneur, le cœur du fils de Piſiſtrate n'eſt point fait pour la ſœur d'Ariſtogiton; d'autres ſoins, & beaucoup plus importans, doivent le remplir. Occupé du bien de l'Etat, chargé du détail du gou-

vernement, & de l'adminiſtration de la République, vous vous devez ſeul à ce grand emploi : ne vous en écartez pas, Seigneur; & ſi vous voulez aſſurer votre gloire, ménagez celle de la malheureuſe Glicerie, & ſacrifiez à de plus nobles engagemens, celui que vous lui voulez faire agréer.

Madame, répondit Hiparque, je ne vois que trop ce qui vous fait me remettre devant les yeux le ſoin du Gouvernement : vous me voulez faire entendre qu'il ne me ſied pas de vous aimer, & qu'il eſt tems que je renonce aux douceurs du commerce dans lequel je cherche à vous engager : mais, Madame, j'ai toujours les mêmes yeux; & lorſque je vois ce qu'exige de moi l'amour de la République, je ſens auſſi que vous m'arrachez la liberté; que je n'aime plus que vous;

& que ſi vous ne daignez ſouffrir que je vous adore, je vai devenir incapable de toute aplication; qu'enfin il n'y a que la permiſſion que je demande, qui peut m'aſſurer la liberté d'eſprit dont j'ai beſoin, pour m'acquitter avec ſuccès des détails dont je ſuis chargé. Seigneur, repartit Glicerie, l'amour que vous avez ne vous a pas fait oublier ce que vous devez à votre réputation; & comme cette Fête l'a peut-être fait naître, je juge que l'un & l'autre pourront finir enſemble. Dès que vous ne me verrez plus, vous ceſſerez de m'aimer, & deux autres jours auront bien-tôt effacé de votre ſouvenir une paſſion que le tems n'a point encore fortifiée.

Glicerie ſortit en achevant de parler; & elle vint achever le divertiſſement : mais elle parut avec un air moins gai, & plus

inquiet. On liſoit dans ſes yeux une triſteſſe qu'elle n'avoit point auparavant : elle n'oſoit laiſſer tomber ſes regards ſur Harmodius ; ou s'il arrivoit qu'il les rencontrât quelquefois, elle les détournoit auſſi-tôt. Il en fut cruellement affligé. Hiparque étant rentré l'obſervoit curieuſement ; il crut qu'il y avoit de l'affectation dans ce changement, & que c'étoit une artifice de Glicerie pour lui cacher ſa paſſion.

Anacréon ignorant la ſituation du cœur de ces trois Amans, n'avoit eu d'attention que pour Harmodius, & pour Glicerie : lorſque le divertiſſement fut achevé, & qu'on ſe fut raſſemblé dans l'apartement d'Hiparque, où un magnifique ſouper devoit être ſervi, Anacréon s'aprocha de Glicerie, & la regardant d'une façon plus galante que tendre : Belle Glicerie, lui dit-il, vous avez ga-

gné tous les cœurs ; & de tous ceux qui vous ont vûë, il n'y a perſonne qui n'ait ſouhaitté que vous fiſſiez le bonheur de l'aimable Harmodius : ſans doute que les Dieux ne vous ont fait l'un & l'autre, ce qu'il y a de plus beau dans votre ſexe, que pour vous unir par les nœuds d'une affection réciproque : aimez-vous donc tous deux, & que la poſtérité puiſſe dire que le tems où Anacréon vint viſiter Athénes, fut celui où la belle Glicerie combla les vœux de l'amoureux Harmodius.

Hiparque n'étoit pas loin, & il ſentit toute l'amertume de ce compliment d'Anacréon. Harmodius qui n'étoit pas éloigné non plus, en ſentit au contraire toute la douceur. Il regarda tendrement Glicerie, & il garda le ſilence. Glicerie rougit, & elle n'oſa regarder, ni Hiparque, ni

Harmodius : elle agréoit le préſage d'Anacréon ; mais elle craignoit l'obſtacle qu'Hiparque y pouvoit mettre.

Cette Fête qui avoit donc commencé avec tant d'allegreſſe, & inſpiré une ſi douce attente à Glicerie & à ſes deux Amans, les laiſſa dans une inquiétude cruelle. Harmodius ne pouvoit comprendre ce qui rendoit Glicerie plus ſérieuſe ; il crut facilement qu'elle avoit été offenſée de la déclaration qu'il lui avoit faite, ignorant encore ce qui s'étoit paſſé entr'elle & Hiparque.

Ils ne furent pas les ſeuls à qui cette Fête cauſa de tendres allarmes. Leæna vit que tous les regards d'Hiparque s'arrêtoient ſur Glicerie, qu'il la ſuivoit par tout, qu'il avoit diſparu auſſi-tôt qu'elle étoit ſortie de la Scéne ; qu'il étoit rentré avec un air inquiet ; que Glicerie elle-même étoit plus

ſérieuſe ; & qu'Hiparque avoit écouté avec un dépit dont il n'avoit pas été le maître, le compliment qu'Anacréon avoit fait à cette belle fille. Toutes ces réflexions ſe joignirent au ſouvenir des reproches qu'Hiparque lui avoit faits au ſujet d'Ariſtogiton, quelques jours auparavant. L'ingrat! dit-elle, vouloit ſans doute ſe faire un mérite de ma foibleſſe, auprès du frere de ſa nouvelle maitreſſe : il prétendoit me céder, afin d'obtenir plus facilement Glicerie. Le croirai-je, hélas ! d'un Amant que j'ai cru ſi vertueux ? Non, ne le condamnons point encore ; attendons que le tems ait juſtifié mes ſoupçons : cachons même ce que j'en penſe : faiſons-lui ſeulement connoître que je me ſuis aperçuë qu'il aime Glicerie. Dès le lendemain elle lui écrivit donc cette Lettre.

" L'arrivée d'un homme tel

„ qu'Anacréon, ne pouvoit être
„ que funeſte aux Amantes d'A-
„ thénes. Je vous cherchai vaine-
„ ment hier pendant toute la Fê-
„ te dont vous le régaliâtes ; mais
„ vous ſuiviez d'autres apas : vous
„ avez, ingrat ! trouvé trop belle
„ la ſœur d'Ariſtogiton : qu'elle
„ eſt belle en effet, & que ſa con-
„ currence va faire endurer de
„ maux à la fidèle Leæna ! j'ai vu
„ toute votre infidélité dans vos
„ yeux ; vos regards inquiets la
„ ſuivoient par tout ; vos ſoupirs
„ indiſcrets s'adreſſoient ſans ceſ-
„ ſe à elle ; & je n'ai plus d'eſ-
„ poir de vous rapeller à l'amour
„ que vous m'aviez tant de fois
„ juré. Cruel ! eſperez-vous
„ qu'une fille qui n'a jamais aimé,
„ devienne ſenſible à votre ten-
„ dreſſe ? tant de jeunes amours
„ qu'on voit ſur ſes pas, s'arrête-
„ ront-ils ſur les vôtres ? Vous
„ vous perdez, Seigneur, & vous

„ aprêtez les plus cruels ſuplices
„ à la conſtante Leæna.

Cette Lettre, quelque tendre qu'elle fût, ne toucha point Hiparque : il aimoit trop éperdûment Glicerie ; & ce qu'il enviſageoit d'obſtacles à ſa nouvelle paſſion, ſembloit la rendre encore plus forte. Il lut la Lettre de Leæna, & il vit qu'elle avoit deviné la ſituation de ſon cœur : il avoüa qu'elle avoit raiſon ; mais Hiparque ne raiſonnoit plus ; c'étoit en lui une fatale néceſſité d'aimer, & d'adorer éternellement Glicerie.

Il ne voulut point avoüer ſon changement à Leæna : il fit réponſe à ſa Lettre ; mais il ne l'a fit point comme à l'ordinaire. Quelle froideur ! s'écria Leæna, liſant cette réponſe ; & quelle ſéchereſſe de ſentimens ! Hiparque ne m'écrit ainſi que pour confirmer tous mes ſoupçons.

La fiére Leæna ne put s'accoutumer à cette idée : elle réſolut de ſe venger de l'ingrat Hiparque, puiſqu'Ariſtogiton l'aimoit : elle devoit ſe ſervir du pouvoir que ſa paſſion lui donneroit pour punir ſon Amant : il falloit engager Ariſtogiton d'éloigner ſa ſœur, & même à la marier ; c'étoit le coup le plus funeſte qu'elle pût porter à Hiparque.

Pendant qu'elle s'occupoit de ces projets de vengeance, Hiparque entretenoit Anacréon : Que fites-vous hier, lui dit-il, en perſuadant à Glicerie qu'elle devoit aimer Harmodius ? Hélas ! elle n'y a que trop de penchant ; & j'attendois de vous d'autres ſervices : il ſe tut alors ; & regardant enſuite Anacréon avec des yeux où la douleur étoit peinte : J'adore, continua-t-il, la ſœur d'Ariſtogiton ; & c'eſt pour mon Rival,

Rival, & pour un Rival aimé que vous avez ſollicité l'inhumaine.

Anacréon, qui croyoit Hiparque toujours fidélement attaché à Leæna, s'arréta comme pour lui témoigner ſon étonnement ; mais conſidérant bien-tôt qu'il ſeroit inutile de s'opoſer au tranſport de ſa nouvelle paſſion, & que ce ſeroit affliger ſon ami que de lui rapeller le ſouvenir d'une félicité paſſée, il s'excuſa ſur l'ignorance où il étoit de ſon dernier attachement.

Cependant, ajoûta-t-il, que puis-je faire pour réparer le mal que je vous ai fait ? Vous pouvez, reprit Hiparque, me rendre un bon office : voyez Glicerie de ma part ; expliquez-lui l'excès de mon amour ; peignez-lui la violence de ma paſſion, & faites-lui entendre, mon cher Anacréon, que mon intention eſt de l'unir à mon ſort : j'avouë ma

foibleſſe ; je l'aime aſſez pour l'épouſer : peut-être ſera-t-elle inſenſible à cette propoſition ; mais du moins j'aurai fait ce que j'aurai pu pour me procurer le repos & la paix.

Je ferai tout ce que vous exigerez de moi, Seigneur, repliqua le Poëte de Téos. Mais eſt-il poſſible qu'un homme auſſi ſage que vous, ne voie point dans quel abîme de maux il va ſe plonger ? Harmodius eſt jeune, il eſt beau, il eſt aimé, dites-vous ; que de raiſons pour vous donner l'excluſion ! Glicerie de ſon côté eſt jeune auſſi ; elle a le cœur pris ; elle eſt ſœur d'un homme ennemi ſecret de votre domination ; elle ſe fera une vertu de ſes refus ; & ce qui ſera l'effet de ſon inclination pour Harmodius, elle en fera honneur à la haine qu'elle a pour les Oppreſſeurs de la liberté : ainſi elle mettra de ſon côté

tous les Partiſans de l'ancien Gouvernement ; & vous aurez le déſagrément de vous voir refuſé par une fille du Peuple, & peut-être décrédité parmi les Nobles, qui ſont le ſoutien de votre puiſſance.

Et que voulez-vous donc que je faſſe, s'écria Hiparque ? Revoyez Glicerie, répondit Anacréon : parlez-lui de votre amour, ſi vous n'avez pas la force de le ſurmonter ; mais faites-le ſans emportement : feignez même d'ignorer le point où elle peut en être avec Harmodius, & attendez tout du tems & de vos ſoins.

Cet avis paroiſſoit le meilleur à Hiparque ; mais il en trouvoit l'exécution impoſſible, & ſa paſſion ne lui laiſſoit plus l'uſage de ſa raiſon. Il eut beſoin de toute ſa complaiſance pour promettre à ſon ami qu'il feroit quelques ef-

forts pour le croire. Accoutumez-vous-y pendant quelques jours, continua le Poëte de Téos, & la pratique vous en deviendra plus facile. On n'eſt heureux qu'à force de travail ; & vous ne devez pas craindre celui qui peut vous acquérir le repos & la tranquilité incompatibles avec le tumulte des paſſions.

Harmodius qui craignoit encore que Glicerie n'eût été offenſée de ſa déclaration, & qui en jugeoit ſur des aparences qui le trompoient, avoit cherché les occaſions de la trouver ſeule chez elle, & il y avoit réuſſi : elle parut émuë & tremblante lorſqu'il arriva ; & Harmodius vit dans ſes yeux un trouble qui lui parut de bon augure : il crut donc pouvoir lui parler encore de ſon amour : Je ne ſçai, Madame, lui dit-il, ſi j'oſerai reprendre la ſuite de notre dernier entretien ;

il ne vous ſouvient peut-être que trop de l'aveu que j'oſai vous faire ; & que le nom de Bacchus que je portois alors, m'enhardit à vous déclarer l'amour dont je brûlois pour Ariane : Vous entendîtes que le Dieu ſervoit d'interprête au mortel, & qu'Harmodius aimoit éperdûment l'adorable Glicerie : Je viens en tremblant, Madame, vous répéter la même choſe ; je viens vous aſſurer de la paſſion la plus violente, & la plus durable. Puiſſe-t-elle hélas ! ne vous point trouver inſenſible ! puiſſe mon inviolable fidélité vous prouver à jamais le déſintéreſſement & la durée de mes ſentimens.

Seigneur, répondit Glicerie, combattuë par l'amour, & par la crainte d'avoüer ſa foibleſſe, je pardonnois en faveur de la Fête une galanterie que je crus paſſagere : je ne m'attendois pas que

vous vouluſſiez pouſſer la fiction du divertiſſement plus loin que ſon terme : laiſſez-moi dans cette erreur, & ne me forcez point à prendre avec vous un air ſérieux qui ne me plaît avec perſonne, & qui me déplairoit plus avec vous qu'avec un autre : s'il ne faut que vous dire que je vous eſtime beaucoup, vous ſerez ſatisfait : mais au nom des Dieux, Seigneur, n'en exigez pas davantage.

Votre eſtime eſt ſans doute beaucoup pour moi, Madame, répartit Harmodius ; mais enfin cette eſtime, à quelque prix que je la mette, eſt bien peu de choſe comparée avec l'excès de mon amour : je ſçai que les Amans ſont importuns, & qu'ils ſont rarement contens, même quand on les aime ; mais ſi vous ſçaviez, Madame, que cette importunité a de la douceur pour ceux qui en

connoiſſent le prix, vous ne la dédaigneriez peut-être pas : vous ſentiriez hélas ! qu'il n'eſt point de félicité comparable à celle que goûtent deux cœurs unis par les plus tendres liens, & qui ſe plaignent pourtant toujours d'aimer trop peu, ou de n'être point aſſez aimés. C'eſt ainſi, adorable Glicerie, que vivent les Dieux, & qu'ils ont trouvé le moyen de rendre leur immortalité ſupportable.

Ah ! Seigneur, repliqua Glicerie, ne mêlez point les Dieux tout Puiſſants dans des diſcours profanes : ils n'aiment que la pureté, ces Dieux que vous oſez citer ; & ſi vous ne m'aimiez que de la façon dont ils aiment, je n'aurois pas ſujet de me plaindre. Eh bien ! Madame interrompit Harmodius, je vous aimerai comme ils aiment, pourvu que vous me permettiez de vous le

dire ; que vous l'écoutiez avec plaiſir, & que je puiſſe eſperer que vous m'aimerez quelque jour de la même ſorte.

Seigneur, répondit Glicerie, il y auroit à craindre que vous ne me tinſſiez point parole ; nous n'avons ni vous, ni moi la qualité des Dieux ; il y a de l'homme par tout, & notre foibleſſe nous trahiroit bien-tôt : alors, Madame, reprit Harmodius en ſouriant, nous aurons fait ce que nous aurons pu, & nous n'aurons plus rien à nous reprocher. Permettez-moi ſeulement de vous aimer, de vous le dire, & ſi vous vous apercevez que je vous manque de parole, je vous permets de retirer la vôtre ; c'eſt tout ce que vous pouvez exiger de moi.

Glicerie ne répondit point : l'arrivée de quelques Dames empêcha qu'Harmodius ne tirât de cet entretien tout le fruit qu'il

en avoit attendu : il reſta incertain de ſa deſtinée ; & quoiqu'il ſe flattât que Glicerie n'étoit pas inſenſible à ſes recherches, il n'oſa encore compter ſur ce bonheur : ſon incertitude le deſeſperoit.

Hiparque & Anacréon paſſoient alors devant la maiſon d'Ariſtogiton, & ils en virent ſortir Harmodius : cette rencontre renverſa toutes les réſolutions d'Hiparque : Mon Rival ſort d'auprès de la cruelle Glicerie, s'écria-t-il ; il vient de lui jurer une tendreſſe inviolable : peut-être hélas ! ont-ils inſulté l'un & l'autre à la flamme qui me dévore. Ah, cruel Anacréon ! pouvez-vous me refuſer le ſecours que je vous demande ? Et ſi Glicerie me fait une réponſe qui vous ſoit contraire, interrompit Anacréon, que deviendrez-vous ? Alors, répondit Hiparque, je me ſoumettrai à l'a-

vis que vous m'avez donné : je ne verrai plus Glicerie, & le dépit me guérira peut-être plûtôt que la raiſon.

Anacréon crut qu'il devoit avoir cette complaiſance pour ſon ami : il le quitta, & il entra chez Glicerie, à condition qu'Hiparque iroit l'attendre chez Leæna. Il y avoit deux jours qu'il ne l'avoit vûë ; & il n'étoit pas alors en ſituation de la voir : la rencontre d'Harmodius lui avoit cauſé une ſi cruelle diſtraction, qu'il n'étoit guéres capable de calmer les allarmes de la fidéle Leæna : cependant il n'oſa réſiſter à ce qu'Anacréon exigea de lui en cette occaſion.

Leæna étoit dans la plus étrange peine ; elle étoit fiére, & ſa fierté l'empêchoit de faire connoître le mal qu'elle ſouffroit : Comme elle aimoit de bonne foi, elle prétendoit d'être aimée de

même : elle ne s'apercevoit que trop qu'Hiparque aimoit ailleurs, & qu'il ne gardoit pas même trop de ménagement avec elle. Outrée de honte & de jalouſie, elle formoit mille projets de vengeance, réſoluë de tout employer pour punir Hiparque de ſon infidélité.

Mais elle vouloit être aſſurée de ſon changement : elle le vit alors entrer chez elle ; & ſi d'abord l'eſpoir ſe ralluma dans ſon ame en le revoyant, elle ceſſa bien-tôt de ſe flatter, lorſqu'elle eût aperçu le trouble de ſon Amant ; il étoit inquiet, diſtrait, il ſoupiroit ſouvent, il parloit peu, & on découvroit aiſément que ſon cœur étoit en proie aux plus cruels tourmens. Elle diſſimula encore ce qu'elle en penſoit ; elle vouloit pouſſer la preuve juſqu'à la démonſtration. Elle lui fit donc des plaintes tendres de ce qu'elle avoit été deux jours

ſans le voir : Hiparque ſe défendit mal : Leæna s'impatienta ; & comme ſes réfléxions la diſpoſoient à l'aigreur, elle ne put long-tems ſe modérer ; elle éclata en reproches, & elle fit connoître à Hiparque que les ſoupçons qu'elle avoit conçus de ſa paſſion pour Glicerie, étoient confirmés par les excuſes qu'il aportoit. Hiparque ne répondit point, & ſon ſilence acheva de perſuader Leæna qu'elle n'avoit plus de retour à eſperer de ſon Amant.

Le premier mouvement lui fit verſer quelques larmes : mais ſe reprochant bien-tôt d'avoir trop fait voir ſa foibleſſe, elle arrêta ſes pleurs ſur le champ ; & regardant enſuite Hiparque avec des yeux où l'amour & la colére étoient également dépeints : Aimez Glicerie, puiſqu'elle vous plaît, lui dit-elle ; mais renoncez pour toûjours à Leæna ; je ſçau-

rai bien me faire raiſon de votre perfide changement. A ces mots elle le quitta ; & elle paſſa dans ſon cabinet, où elle ne voulut jamais qu'il la ſuivît.

Anacréon entretenoit alors Glicerie de l'amour d'Hiparque ; il avoit laiſſé partir les Dames qui avoient fait ſortir Harmodius ; & après quelques diſcours galans qu'il tint à Glicerie, il en prit occaſion de lui parler de la paſſion de ſon ami : mais il ne put rien obtenir : Qu'eſpere-t-il de moi, répondit-elle ? veut-il m'épouſer ? mon frere n'y conſentiroit point ; & d'ailleurs ma naiſſance m'exclut d'un ſi haut rang. Prétend-il faire de moi ſa Maitreſſe, & me mettre à la place de Leæna, qu'il a ſi long-tems aimée ? je ne penſe pas, Seigneur, qu'il ait ſi mauvaiſe opinion de Glicerie. Trop de raiſons ſéparent donc le fils de Piſiſtrate, &

la ſœur d'Ariſtogiton : Ceſſez, Seigneur, de m'en parler ; toutes vos raiſons ne me perſuaderoient pas.

Si je vous parlois pour Harmodius, reprit Anacréon en riant, y ſeriez-vous auſſi peu ſenſible ? vous ſçavez ce que je vous ai dit en faveur de cet homme aimable : N'eſt-ce point le plus grand obſtacle qui s'opoſe au bonheur d'Hiparque ? car, Madame, quand on aime, on n'eſt guéres touché des motifs que vous alleguez. L'ame ſe livre d'abord, & elle ne raiſonne que lorſqu'elle s'eſt donnée. Seigneur, répondit Glicerie en rougiſſant, Hiparque ne doit point me demander compte des diſpoſitions de mon cœur ; c'eſt aſſez que je ne puiſſe être à lui, il ne doit pas examiner ce qui ſe paſſe dans mon ame.

Anacréon ne repliqua point,

& il vint chercher Hiparque où il lui avoit dit de l'attendre ; il avoit prévu la réponſe que Glicerie lui feroit. Son embarras étoit de la faire goûter à Hiparque : il le trouva ſeul chez Leæna : il n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'ils s'étoient broüillés, & qu'ils ſe raccommoderoient difficilement : Sortons d'ici, Seigneur, lui dit Hiparque ; Leæna refuſe de me voir : elle eſt entrée bruſquement dans ſon cabinet, & je n'ai pas eu le crédit de l'y ſuivre.

Anacréon comprit que cette broüillerie étoit le fruit des juſtes ſoupçons de Leæna : il crut qu'il n'étoit pas tems de chercher à l'apaiſer ; & pour préparer Hiparque à faire les recherches convenables, il falloit qu'il connût les diſpoſitions de Glicerie. Que devint-il lorſqu'il les aprît ? ſon ami lui cacha ce que les répon-

ſes de cette fille avoient de plus déſobligeant : mais enfin il en aprît aſſez pour juger qu'il n'avoit rien à eſperer d'elle. Il ſentit alors toute la violence de ſon mal : il ſe repreſenta les douceurs dont il avoit joüi dans le commerce de Leæna : & il ſe repentit d'avoir trop obéi à des deſirs trompeurs : mais il n'en étoit plus tems ; ſon cœur étoit pris, & la réfléxion ne pouvoit plus le guérir. Il fut obligé d'en revenir à ſuivre les avis d'Anacréon, qui ſe chargea du ſoin d'apaiſer Leæna s'il étoit poſſible.

Mais ces ſoins n'étoient plus de ſaiſon : la fiére Leæna n'avoit écouté que ſon dépit, & elle s'y étoit livrée ſans réſerve. Son premier vœu lui fit ſouhaitter le retour d'Ariſtogiton ; il falloit qu'il lui aidât à ſe venger d'Hiparque : il falloit qu'il éloignât ſa ſœur, & qu'il lui promît qu'elle ne ſeroit

jamais au fils de Piſiſtrate : pour prix de la promeſſe qu'il lui en feroit, il pouvoit eſperer d'elle une fidélité à toute épreuve.

Ariſtogiton ignoroit une diſpoſition ſi favorable : le refus que Leæna lui avoit fait, l'avoit affligé ſans le rebuter. Comme il raportoit tout à Hiparque, il ſe fit un plaiſir ſingulier de ſe déclarer ſon Rival; & ſans conſulter le danger qu'il y avoit à l'offenſer, par une concurrence téméraire, il crut qu'il y auroit de la lâcheté à céder quelque avantage à l'un des Tyrans de la République: L'amour & la jalouſie enhardirent ainſi ſa haine; & elles excitérent ſon audace. Quelque puiſſant que ſoit Hiparque, ſe diſoit-il en lui-même, ce n'eſt enfin qu'un Citoyen : Si je ne puis briſer le joug qui nous opprime, je puis du moins faire voir à l'Oppreſſeur, que je brave ſes fers, & que ſa conſidération ne m'empêche pas d'aſpirer à un

bien dont il s'eſt injuſtement emparé. Revoyons Leæna, & tâchons s'il ſe peut, par les offres les plus touchantes, de l'emporter ſur mon Rival.

Leæna n'étoit que trop diſpoſée à recevoir ſes recherches: elle fit entendre à un des amis d'Ariſtogiton qu'elle le verroit avec plaiſir. Il accourut chez elle, & il mit à ſes pieds tout ce qu'il avoit en ſa poſſeſſion : J'avoüe, Seigneur lui dit-elle, qu'une trop grande précipitation m'empêcha de connoître la généroſité des offres que vous me fîtes dernierement: j'y ai réfléchi depuis, & je me ſuis repentie de les avoir refuſées ; non parce qu'elles tendent à me rendre maitreſſe du plus beau Jardin d'Athénes, mais parce qu'elles m'aſſurent le cœur d'Ariſtogiton.

Ah! Madame, répondit-il avec un tranſport inexprimable de

joie, ce cœur étoit toujours à vous, malgré même votre refus, & rien n'eſt capable de vous l'arracher : mais, Madame, ajouta-t-il, que dois-je penſer de ma félicité ? elle eſt trop prompte pour être véritable, Hiparque qui vous aime, & que vous aimez, eſt un obſtacle invincible à mon bonheur. Seigneur, répartit Leæna, c'eſt à vous d'examiner ſi vous oſerez vous expoſer à ſa haine ? êtes-vous aſſez hardi pour ne la point redouter ? Ah ! belle Leæna, s'écria-t-il, que puis-je craindre ſi je ſuis aſſez heureux pour vous plaire ?

Ariſtogiton, répondit Leæna, je m'engage à vous, par le plus inviolable ſerment ; & ſi mon cœur n'a point encore pris pour vous cette forte inclination qui lie les ames, & qui attache inſéparablement les cœurs, votre fidélité & votre dévoüement ne

tarderont pas à produire ſur le mien l'affection que vous demandez. Il me ſuffira que vous oſiez braver la haine d'Hiparque. Vengez-moi donc de l'injure qu'il m'a faite : il aime Glicerie, Seigneur, & c'eſt ce qui rompt pour jamais les liens qui m'attachoient à lui ; je vous demande pour unique récompenſe de mon cœur, que vous empêchiez que votre ſœur ne ſoit à lui : qu'elle parte d'Athénes ; ſi vous m'accordez cette grace, jamais Leæna n'en aimera un autre qu'Ariſtogiton.

Le frere de Glicerie crut alors que le dépit avoit ſeul part à la réſolution de Leæna ; mais il lui importoit peu à quoi la victoire qu'il remportoit fût dûë, pourvu qu'il l'obtint. Madame, répartit-il, ſi vous êtes auſſi fidéle à votre promeſſe, que je veux l'être à celle que je vous fais d'éloigner pour toujours Glicerie d'A-

thénes, rien ne m'empêchera d'être aimé toute ma vie de l'adorable Leæna. C'eſt aſſez, Seigneur, répondit-elle, Leæna va être deſormais l'Amante déclarée d'Ariſtogiton.

Le départ de Glicerie fut alors réſolu : Ariſtogiton de retour chez lui fit tout préparer pour envoyer le lendemain ſa ſœur à la Campagne ; & il la fit bruſquement partir d'Athénes, ſans lui dire quelle raiſon l'engageoit à l'en éloigner. Elle s'en arracha en ſoupirant ; elle prévoyoit l'inquiétude où alloit être Harmodius ; il ignoroit encore ſes tendres ſentimens. Quelle douloureuſe incertitude ! Glicerie en réfléchiſſant ſur les peines qu'il endureroit, ſentit les mêmes tourmens.

Hiparque ne ſçut d'abord à qui attribuer ce bruſque départ : mais il ne tarda pas à en être informé.

Leæna refuſa tout raccommodement avec lui ; & elle ne fit point de myſtére de ſon engagement avec Ariſtogiton : elle ne le cacha point à Anacréon qui lui parloit en faveur d'Hiparque : tant qu'il m'a été fidéle, lui dit-elle, j'ai eu pour lui un attachement inviolable ; mais je ne dois aucun ménagement à qui n'en a point eu pour moi : je ſçai l'amour qu'il a pour Glicerie ; il n'a pu me le cacher : il adore cette belle fille ; mais en vain il eſpere s'en faire aimer : Ariſtogiton m'a promis d'empêcher tout commerce entre ſa ſœur, & le frere d'Hippias : il m'en coûte mon cœur pour me venger : Ariſtogiton a déja toute ma reconnoiſſance, je veux qu'avant qu'il ſoit peu il ait auſſi toute ma tendreſſe.

Leæna tenoit ces diſcours ſi publiquement qu'ils furent ſçus de tout le monde, & qu'ils par-

vinrent aux oreilles d'Harmodius : Quelle nouvelle pour un Amant délicat, & qui n'étoit point encore ſûr du cœur de Glicerie ! Quoi ! dit-il, Hiparque étoit mon Rival ; & je ne le ſçavois pas : l'ingrate Glicerie m'a fait un cruel miſtére de cet amour. Ah ! ſans doute qu'elle l'aime ; & qu'Ariſtogiton toujours ennemi des Tyrans, n'a enlevé ſa ſœur d'Athénes, que pour la ravir aux pourſuites du fils de Piſiſtrate. Il ſe rapella enſuite tout ce qui s'étoit paſſé depuis qu'il avoit entretenu Glicerie de ſa tendreſſe : l'air ſérieux qu'elle avoit pris depuis qu'il s'étoit déclaré ; l'affectation qu'elle avoit euë à fuir ſes regards en la preſence d'Hiparque ; & l'adreſſe qu'elle avoit employée pour ſe diſpenſer de lui faire une réponſe poſitive, la derniere fois qu'il l'avoit entretenuë. Toutes ces conſidérations

lui parurent des preuves ſuffiſantes de ſon malheur : il crut Hiparque aimé de Glicerie.

Au contraire Hiparque fut juſtement allarmé de l'engagement de Leæna, & d'Ariſtogiton : il connoiſſoit la fiére Courtiſane ; il ne douta point qu'elle n'uſât de tout ſon pouvoir, pour engager ſon Amant à diſpoſer de ſa ſœur, en faveur de l'un de ſes Amans : il aprehenda ſur tout qu'il ne la donnât à l'heureux Harmodius : ſon unique objet alors fut d'empêcher ce funeſte mariage.

Il crut pouvoir y parvenir en tentant l'ambition d'Harmodius par l'eſpérance d'une plus noble alliance : il fit propoſer Archédice ſa niéce au jeune Athénien. Hippias laiſſa ſon frere maître de la main de ſa fille ; comptant qu'il ne ſe tromperoit point au choix qu'il feroit : Harmodius avoit en effet des qualités qui ne

le

le rendoient pas indignes de cette alliance ; mais il le refuſa fiérement. Hiparque, dit-il à celui qui lui en fit la propoſition, ne cherche pas tant à me donner ſa niéce, qu'à s'aſſurer la poſſeſſion de Glicerie : je n'ai donc garde de me laiſſer ébloüir à ſes offres : cependant, ajouta-t-il, pour lui montrer que je ne ſuis pas tout-à-fait indigne de ce choix, dites-lui que je l'accepte, à condition, Seigneur, qu'il rendra la liberté à ſa Patrie. Quoique cette réponſe fût un refus politif, le bruit ne laiſſa pas de ſe répandre dans Athénes que ce mariage s'accompliroit : la triſte Glicerie en fut inſtruite ; & elle y ajouta d'autant plus de foi, qu'elle connoiſſoit toutes les vertus de la Princeſſe ; qu'enfin il ne ſembloit pas qu'Harmodius dût balancer entre l'alliance d'Ariſtogiton, & celle des fils de Piſiſtrate : elle ne douta

donc point de ſon infortune ; elle ſe plaignit de la violence de ſon frere, qui l'arrêtoit hors d'Athénes, où ſa preſence eût peut-être retenu Harmodius. Hélas ! ajoutoit-elle, s'il m'eût aimée de bonne foi, m'oublieroit-il ſi promptement ? ſans doute il n'avoit pour moi qu'une tendreſſe paſſagere ; & peut-être n'avoit-il oſé ſe déclarer Rival d'Hiparque, que dans la vûë de le forcer à lui offrir ſa niéce. S'il en eſt ainſi, Harmodius n'eſt pas digne de moi, & je dois l'oublier comme il m'a oubliée lui-même.

Glicerie ne fut pas la ſeule que le bruit de ce mariage allarma : Archédice en fut effrayée : elle aimoit Eantis, & elle en étoit aimée. Quelques vertus qu'eût Harmodius, elle ne croyoit pouvoir être heureuſe avec lui tant qu'elle en aimeroit un autre ; elle gémit de la politique de ſon pere, &

de celle de ſon oncle, qui la ſacrifioient à leurs vûës ; car elle ne doutoit point que ce ne fût la crainte de donner de la jalouſie aux Athéniens, qui les empêchoit d'accepter les recherches du Prince de Lampſaque.

Eanthis ſentit comme la Princeſſe, tout ce que ce choix avoit d'injurieux, & de douloureux pour lui : il ne put le ſouffrir ſans murmure, & il réſolut, ſans conſulter Archédice, de s'en venger ſur Harmodius : il étudia les lieux où il alloit ; & l'ayant rencontré dans le Céramique, il l'attaqua ſi bruſquement qu'Harmodius, qui n'étoit pas préparé à ſe défendre, fut obligé de reculer quelque pas. Eanthis crut qu'il l'avoit déja vaincu : & il voulut l'obliger à renoncer à la Princeſſe. Harmodius fut indigné de cette audace ; & mettant fiérement l'épée à la main, il n'eſt pas encore

tems, dit-il, que vous me donniez la loi; & vous devez ſonger à me deſarmer auparavant.

Harmodius fit voir alors qu'il n'étoit pas facile de le vaincre; non-ſeulement il para tous les coups que lui porta Eanthis, mais il le bleſſa dangereuſement. Le Prince à la vûë de ſon ſang devint preſque furieux; & quoiqu'il ſentit qu'il ſeroit le plus foible, il ne put ſe réſoudre à céder: faiſant donc un dernier effort, il porta un coup à ſon ennemi, qui lui fit une large bleſſure, & qui le renverſa noyé dans ſon ſang.

Eanthis étant tombé lui-même, fut emporté chez lui par ſes Gens qui n'étoient pas éloignés: pour Harmodius on fut obligé de le ſecourir promptement, & de le porter dans une maiſon voiſine.

Il ne s'en trouva point de plus proche que celle de Leæna: elle

connoiſſoit trop Harmodius pour lui refuſer du ſecours : elle ordonna qu'on prît un grand ſoin de lui ; & lorſqu'il eut été panſé, & que ſa bleſſure ſe fut trouvée plus grande que dangereuſe, elle vint l'aſſurer de la part qu'elle prenoit à cet accident, & elle ne voulut point permettre qu'il ſe fît tranſporter chez lui, qu'il ne fût en état de le pouvoir faire ſans péril.

Harmodius accepta cette offre avec plaiſir : il ſçavoit l'engagement de Leæna avec Ariſtogiton ; & il ſe flattoit de former des liaiſons avec lui, qui pourroient peut-être rompre celles qu'il ſupoſoit être entre Hiparque, & Glicerie. Ariſtogiton apprît en effet de Leæna l'accident arrivé à Harmodius, & le ſecours qu'il avoit reçu d'elle. Quoi qu'Ariſtogiton ignorât l'amour d'Harmodius, & qu'il eût même

ajouté foi à ce qu'on avoit dit de ſon alliance avec Hiparque, il eſtimoit aſſez la vertu d'Harmodius pour ſaiſir l'occaſion de lui être utile : il ſe flatta même qu'il pourroit le détourner de l'alliance d'Archédice, & il lui vint alors dans l'eſprit de lui offrir la main de Glicerie.

Cependant Hippias informé de cette affaire, déclara tout haut que c'étoit s'être pris à lui, que d'avoir attaqué Harmodius ; & ſur le champ il envoya ordre au Prince de Lampſaque de ſortir d'Athénes : quelque dangereuſe que fût ſa bleſſure, il fallut obéir ; & dès le ſoir Eanthis ſe fit porter dans le Bourg d'Alopece, où il reſta juſqu'à ce qu'il fût en état de ſortir tout-à-fait de l'Attique.

Cet ordre fit tant de bruit qu'on ne douta plus dans la Ville de l'alliance d'Harmodius avec la fille d'Hippias. Ce fut un nouveau

ſujet de larmes pour l'aimable Glicerie : l'infidélité de ſon Amant lui parut certaine : Et quelle étoit alors ſa ſituation ? triſte, ſolitaire, éloignée d'Athénes, & livrée aux plus cruelles réfléxions, elle ſentoit avec une peine toujours nouvelle, qu'elle aimoit encore Harmodius ; & que tout ingrat qu'il lui paroiſſoit, il lui étoit plus cher que jamais. Ce qu'elle avoit apris de ſa bleſſure, lui cauſoit un autre genre d'affliction : elle ſentoit tous les coups qu'il avoit reçus.

Mais les choſes étoient ſur le point de prendre une autre face ; & bien-tôt Glicerie alloit voir tous ſes ſoupçons diſſipés. Harmodius ſe portoit beaucoup mieux : Ariſtogiton l'avoit déja vû pluſieurs fois ; & le trouvant dans une ſituation où il pouvoit entendre parler d'affaires, il réſolut de lui ouvrir ſon cœur : il fit

donc tomber un jour la converſation ſur ſa bleſſure ; & le regardant enſuite fixement : Se peut-il, Seigneur , qu'Harmodius , des plus nobles Maiſons d'Athénes, & que tant de raiſons devoient attacher à la République, ait ſongé à s'allier avec ſon Tyran ! j'ai déploré la perte que la Patrie a fait en vous d'un Cytoyen brave & vertueux, & j'ai mille fois gémi, de le voir lié par de ſi grands engagemens avec les deux fils de l'Oppreſſeur de notre liberté.

Harmodius fut charmé de cette ouverture : il jetta un regard ſur Ariſtogiton , & lui ſerrant tendrement la main : par quelle raiſon , dit-il , l'aimable Glicerie, ſœur du ſage Ariſtogiton, ſi fidéle à l'ancien Gouvernement de ſa Patrie , a-t-elle pu ſe réſoudre à aimer Hiparque qui l'a changé ? Les Dieux me ſont témoins que je n'ai point recher-

ché l'alliance de ce Prince : ils ſçavent même que je l'ai refuſée : que Glicerie n'en a-t-elle fait de même ; & que n'a-t-elle rejetté les vœux d'Hiparque comme j'ai fait l'hymen de ſa niéce ?

Seigneur, répondit Ariſtogiton, un peu ſurpris, s'il étoit auſſi facile de vous dégager de l'alliance d'Hippias qu'il ſeroit aiſé de vous aſſurer que ma ſœur n'a aucune conſidération pour Hiparque, vous ſeriez bien-tôt rendu à votre Patrie. Mais, ajouta-t-il, quel intérêt prenez-vous à Glicerie ? Ah ! ſi ce que j'entrevois par vos diſcours étoit poſſible ; ſi ma ſœur pouvoit vous plaire ; ſi je pouvois vous attacher à moi par un nœud ſi doux ! Seigneur, tous mes vœux ſeroient comblés, & je me flatterois, qu'après ce grand événement, les Dieux ne me refuſeroient plus rien, & qu'ils accor-

deroient à mes desirs, la délivrance de la République, après laquelle je soupire depuis si longtems.

Seigneur, répondit Harmodius transporté de joie, je m'unirois volontiers avec vous pour un si glorieux dessein, si vous me pouviez assurer que Glicerie n'est point sensible pour Hiparque : Quel bonheur pour moi, Seigneur, si j'osois me flatter que son cœur ne désavoüât point le don que vous m'offrez de sa main! Oüi, Seigneur, je l'adore; & si vous me promettez qu'elle ne dédaignera point mes vœux, vous m'allez rendre le plus heureux & le plus fortuné de tous les hommes. Je réponds de l'obéissance de ma sœur, reprit Aristogiton, elle est trop sage pour s'être engagée sans mon aveu, & trop ennemie de la tyrannie pour avoir donné son cœur à l'enne-

mi de la liberté : comptez, Seigneur, ſur ma parole, & ſur ſa main.

Leæna étoit preſente à cet entretien : Quel plaiſir pour elle, & quelle victoire elle remportoit ſur Hiparque ! Elle lui raviſſoit l'objet de ſon adoration : elle le livroit à ſon Rival ; mais à un Rival aimable, & qui ne pouvoit manquer de plaire à Glicerie : Quel triomphe pour Leæna ! Quel ſuplice pour Hiparque ! La fiére Courtiſane étoit au comble de ſes vœux. Le mariage de Glicerie étoit arrêté : Harmodius, & Ariſtogiton s'étoient juré cette durable amitié qui les a immortaliſés.

Un évenement imprévu vint changer les réſolutions d'Hippias, & l'obligea de conſentir au mariage de ſa fille avec Eanthis. Ce Prince guéri de ſa bleſſure étoit ſorti de l'Attique, & il avoit pris le chemin de Lampſa-

gue, lorſqu'il rencontra à quelques milles d'Athénes un chariot qui venoit de verſer : il en vit ſortir une femme ſeule, qui paroiſſoit plongée dans la plus grande triſteſſe. Un homme bien fait lui aidoit à deſcendre ; Eanthis s'arrêta un moment à conſidérer ce ſpectacle ; il vit que cette femme répandoit des larmes : il ſçut qu'elle ſouffroit une cruelle violence, & qu'on l'avoit enlevée des bras de ſon pere, & du ſein de ſa famille.

Eanthis ſe crut obligé d'empêcher les ſuites de cette injuſtice : l'inconnuë s'apercevant qu'il étoit ému de ſon malheur, crut que le Ciel l'envoyoit à ſon ſecours : Vous voyez en moi, Seigneur, s'écria-t-elle, l'infortunée Célène, la fille de Callias que l'injuſte Iſagoras enleve à ſon pere, & à ſon Amant : au nom des Dieux ſecourez une fille infortunée que

ſon perfide raviſſeur va livrer à ſes plus cruels ennemis.

Quoique Iſagoras fit ſes efforts pour empêcher Céléne de parler, il ne put ſi bien faire qu'Eanthis n'entendit ces paroles : le Prince de Lampſaque deſaprouva cette violence, & il tâcha d'engager Iſagoras à relâcher ſa Priſonniere; mais il avoit intérêt de la garder. Qui que vous ſoyez, dit-il à Eanthis, qui paroiſſez ſenſible aux plaintes de Céléne, ſi vous êtes ami d'Hippias, ceſſez de vous opoſer à ſes deſſeins ; c'eſt lui qui fait enlever la fille de Callias, pour empêcher qu'elle n'épouſe Cliſthéne ſon plus mortel ennemi.

Il n'en fallut pas davantage pour exciter Eanthis à prendre le parti de Céléne : il lui vint dans l'eſprit que puiſqu'Hippias avoit intérêt de l'avoir en ſa puiſſance, il feroit tout pour l'obtenir ; &

que c'étoit le moyen de le forcer à lui accorder Archédice. Il ordonna donc impérieuſement au raviſſeur de Céléne de la relâcher ; & ſur ſon refus, il mit l'épée à la main, & il fit commandement à ſes gens de charger ceux d'Iſagoras.

Celui-ci ne fut ni aſſez heureux, ni aſſez brave pour demeurer maître de ſa captive : il prit lâchement la fuite ; & le Prince demeura, ſans combattre, maître de la fille de Callias.

Céléne ſe crut au comble de ſes vœux : elle voulut ſe jetter aux pieds de ſon Libérateur, mais il l'en empêcha ; & il la pria de remonter dans ſon chariot, auquel il fit prendre la route de Lampſaque. Alors la triſte Céléne, qui s'étoit flattée qu'on alloit la renvoyer à ſon pere, s'aperçut qu'elle n'avoit changé que de Raviſſeur, d'autant plus à

plaindre qu'elle ignoroit en quelles mains elle étoit tombée, & en quels lieux on l'alloit mener.

Eanthis n'avoit pas deſſein de la conduire juſqu'à Lampſaque. Il s'arrêta à une journée de l'Attique, juſqu'à ce qu'il eût eu des nouvelles d'Hippias : il lui manda qu'il étoit maître de Céléne ; & qu'il n'avoit qu'à lui marquer où il vouloit qu'il la menât, s'il étoit dans la diſpoſition de lui donner en même tems Archédice ; & qu'autrement il alloit inceſſamment la renvoyer à ſon pere.

Cet avis étoit trop important pour être négligé. Callias avoit de grands biens à Athénes, d'où il avoit été chaſſé, parce qu'il étoit de la faction des Alcméonides ; & c'étoit par cette raiſon qu'il avoit accordé ſa fille à Cliſthéne, chef de cette illuſtre maiſon. Hippias craignoit cette al-

liance, qui eût assuré à son ennemi les grandes terres de Callias : il ne falloit donc pas que Céléne retournât en la puissance de son pere. Hippias en fit connoître la conséquence à son frere : Hiparque se rendit à ces raisons : Hippias partit secrettement d'Athénes avec sa fille Archédice, & il vint trouver Eanthis : le Prince de Lampsaque vit ainsi combler ses vœux aux dépens de la liberté de l'infortunée Céléne: elle fut emmenée à Athénes par Hippias, qui la fit garder parmi les filles de Cérès.

On aprit avec étonnement le mariage d'Archédice : Harmodius & Aristogiton ne sçurent à quel motif l'attribuer : mais quelle joie pour Glicerie ! elle ignoroit encore ce qui s'étoit passé entre son Amant & son frere. Ce dernier vint l'en instruire : quel changement pour la tendre Glicerie !

elle laiſſa voir toute ſa joie, & toute ſa tendreſſe : Ariſtogiton l'embraſſa en lui témoignant combien il étoit ſatisfait de la trouver dans ces diſpoſitions. Il revint le même jour aprendre la ſituation de ſa ſœur à l'amoureux Harmodius. On peut juger avec quels tranſports il ſçut que l'aimable Glicerie étoit ſenſible à ſes feux. Ariſtogiton le mena le lendemain chez lui, & il le preſenta à ſa ſœur : Jamais contentement n'égala celui de ces deux Amans : jamais engagement n'a eu des circonſtances plus douces, & plus flatteuſes.

Le ſeul Hiparque étoit alors en proie aux plus cruels chagrins: l'amour & la jalouſie le tourmentoient également ; & rien ne le conſoloit de n'avoir pu ſe faire aimer de Glicerie. Pour ſurcroît de douleur, Anacréon partit d'Athénes, & reprit la route de

Téos : Hiparque n'eut donc plus de confident de ſes peines, n'oſant les confier à d'autres qu'à lui.

Il ignoroit alors l'engagement d'Harmodius & de Glicerie : on le tenoit fort ſecret dans la crainte qu'Hiparque n'y mît obſtacle. Glicerie reſta donc encore à la campagne, où Harmodius alloit la voir ſecrettement. Un jour qu'il y étoit arrivé trop tôt, & que pendant que Glicerie ſe préparoit à le recevoir, il ſe promenoit dans un bois qui joignoit la maiſon d'Ariſtogiton, il entendit à quelques pas de lui deux hommes qui parloient fort haut; & dont l'un diſoit à l'autre: rends-moi, perfide! celle que tu m'as ravie : rends-la-moi, ou c'eſt fait de ta vie. Eh ! que puis-je faire pour te la rendre, répondoit l'autre ? Elle n'eſt point en mon pouvoir. Eh bien ! reprenoit le premier,

reçois le châtiment de ton crime, & meurs de la main de ton Rival, ou bien ôte-lui la vie. Harmodius entendit auſſi-tôt le bruit des épées : il accourut pour ſéparer les combattans ; mais il arriva trop tard : celui qui venoit de ſe plaindre avec tant de fierté, avoit déja renverſé ſon ennemi qu'il avoit jetté à ſes pieds, noyé dans ſon ſang.

Harmodius étant alors arrivé, trouva le vainqueur qui eſſuyoit ſon épée au gazon, & qui ſembloit attendre qu'on vint encore exciter ſa vengeance : mais à peine Harmodius l'eût aperçu, que courant à lui les bras ouverts : Grands Dieux ! ſe peut-il que je vous revoie encore dans l'Attique ; & que ſi près des fils de Piſiſtrate, & preſque ſous leurs yeux, le généreux Cliſthéne ait oſé haſarder ſa vie, & l'expoſer aux embuches des deux Tyrans ?

Eſt-ce quelqu'un de leurs Emiſſaires que vous venez d'immoler? Etes-vous aſſuré de n'être point découvert? parlez, je vous offre mon bras & ma vie.

Alors Cliſthéne reconnoiſſant à ſon tour Harmodius : ce m'eſt du moins une conſolation dans mes diſgraces, lui dit-il en l'embraſſant à ſon tour, de trouver des amis encore ſenſibles à mon malheur : vous voyez le plus fatal de tous mes ennemis que je viens d'immoler à ma vengeance : c'eſt le lâche Iſagoras, l'infame raviſſeur de l'infortunée Céléne. Harmodius jetta les yeux ſur celui dont Cliſthéne parloit ; & en effet il reconnut Iſagoras : il crut alors à propos de s'en éloigner ; & il engagea Cliſthéne à le ſuivre : Eloignons-nous, lui dit-il, de ce triſte objet ; je vai vous conduire en des lieux où vous ſerez bien reçu, & où vous jugerez

vous-même de mon bonheur : & en pouvez-vous goûter, interrompit Cliſthéne, dans une Ville où les Oppreſſeurs de votre patrie en ont violé toutes les lois, & renverſé un Gouvernement que nos peres avoient ſi ſagement établi ? Cliſthéne, répondit Harmodius, il eſt encore des Athéniens ; & vous aprendrez en les voyant de quelle réſolution ſont capables ceux que la tyrannie n'a pas encore bannis de la Ville.

Harmodius en conduiſant Cliſthéne, l'informa des principales circonſtances de ſon engagement avec Glicerie : il le preſenta enſuite à cette vertueuſe fille, qu'il inſtruiſit du nom & de l'avanture de cet illuſtre ami : il informa en même tems Ariſtogiton de l'arrivée de Cliſthéne ; & il lui manda qu'il étoit à propos qu'il amenât avec lui la courageuſe Leæ-

na, afin qu'ils puſſent prendre enſemble des meſures pour leur commune ſeureté.

Après ces ordres donnés, Harmodius pria Cliſthéne de l'inſtruire des circonſtances de ſa rencontre avec Iſagoras. Vous renouvellez en moi un ſouvenir bien triſte, reprit le fils de Mégacles; l'enlevement de ma chere Céléne m'a ſeul irrité contre Iſagoras. Vous ſçavez que les grands biens de Callias, & l'amour qu'il avoit pour le Gouvernement républicain, l'avoient expoſé à la haine des Piſiſtratides : ils le firent bien-tôt bannir de la Ville; & ils s'emparérent d'une partie de ſes biens : Callias erra long-tems dans les différens états de Gréce; enfin il ſe fixa à Sycione où je m'étois retiré : le parti que nous tenions l'un & l'autre nous joignit d'intérêt, & bien-tôt un autre lien nous unit

plus étroitement. Je vis l'adorable Céléne, & je l'aimai dès que je l'eus vûë : Callias s'étoit fait une loi de ne point contraindre l'inclination de ſa fille : il ſçut que Céléne en avoit pour moi, & il l'aprouva. Mais comme il avoit emporté d'Athénes de grandes ſommes ; & que les Piſiſtratides craignoient que l'union de nos biens ne leur fût fatale, ils n'eurent pas plutôt apris que Callias me donnoit ſa fille, qu'ils réſolurent d'y mettre obſtacle : ils ſe ſervirent pour cela d'Iſagoras : le traître feignit d'avoir des ſujets de mécontentement contre eux, & il ſe refugia à Sycione : il y vit Céléne, & il en devint éperdument amoureux : il ne ſe hazarda pas à lui déclarer ſa paſſion, parce qu'il ſçavoit qu'elle répondoit à la mienne ; mais il réſolut de concert avec les Piſiſtratides de l'enlever, & de l'em-

mener à Athénes, où il fut arrêté qu'on lui donneroit les grands biens de Callias, afin de le rendre par là l'ennemi irréconciliable de ſon beau-pere, & qu'ils euſſent un tître coloré pour dépoüiller Callias de ſes biens.

Le perfide Iſagoras abuſa ainſi de l'azile qu'il avoit reçu à Sycione, d'où il enleva Céléne peu de jours avant que je dûſſe l'épouſer. Il prit la route d'Athénes, où je le ſuivis ; mais je ne pûs le joindre aſſez tôt. J'ai apris cependant que Céléne lui avoit été enlevée ; mais j'ignore par qui ; & je ne ſçai ce qu'elle eſt devenuë : depuis ce tems j'errois dans l'Attique, cherchant toûjours Iſagoras, & deſeſperant de le trouver, lorſque je l'ai rencontré tantôt dans le bois prochain, je n'ai pu aprendre de lui que ce que je viens de vous dire : le traître eſt puni ; mais je ſuis toûjours

jours dans la même incertitude.

Cependant on crut Iſagoras mort, & Cliſthéne lui-même le penſoit ainſi : ce coup allarma les deux Piſiſtratides : ils crurent qu'il venoit des Partiſans de Cliſthéne ; & ils en conclurent qu'ils avoient encore tout à craindre d'eux. Iſagoras avoit été raporté le même jour ; & on trouva que ſa bleſſure n'étoit point mortelle : cette nouvelle raſſura les Piſiſtratides : ils ſe flattérent du moins qu'ils ſçauroient de lui par qui il avoit été bleſſé. Leur ſurpriſe ne fut pas médiocre, lorſqu'ils aprirent que c'étoit par Cliſthéne.

Le bruit qui s'étoit répandu du meurtre d'Iſagoras étoit déja public dans Athénes, lorſqu'Ariſtogiton en partit avec Leæna : il ne tarda pas à venir : il avoit intérêt de s'éclaircir des circonſtances d'une action qui s'étoit faite à ſa porte. Il fut charmé de

voir Cliſthéne le fils, & le Succeſſeur des anciens ennemis de Piſiſtrate ; & Cliſthéne n'oublia rien pour ſe concilier la confiance d'Ariſtogiton, & l'affection de Leæna qui pouvoit tout ſur lui.

Comme il n'y avoit point de ſeureté à Cliſthéne de reſter plus long-tems dans l'Attique, on prît les meſures les plus juſtes & les plus promptes : le Mariage d'Harmodius & de Glicerie fut réſolu ; & afin de ſerrer plus étroitement les nœuds de cette alliance, Leæna propoſa elle-même celui d'Ariſtogiton, & d'Harmodie : Qu'on n'enviſage point mes intérêts, ajouta-t-elle, j'ai aſſez de biens pour n'avoir beſoin de ceux de perſonne : il me ſuffira d'avoir Ariſtogiton pour ami ; je renonce au commerce de mes Amans, pour me dévoüer toute entiere au ſervice de ma Patrie.

Ariſtogiton admira la courageuſe réſolution de Leæna ; & il conſentit à tout pour ne pas marquer moins de fermeté qu'une femme. Mais comme on n'étoit pas ſûr du cœur d'Harmodie, on réſolut de ne lui faire part de ce projet que dans le moment de l'éxécution. Enfin on convint que Cliſthéne partiroit dès la même nuit ; que Callias feroit redemander ſa fille aux Piſiſtratides, qu'on ſupoſa informés du lieu de ſa retraite ; qu'Harmodius & Ariſtogiton feroient apuyer ſa demande par tous leurs amis ; & que Cliſthéne de ſon côté agiroit auprès de toutes les Puiſſances de la Gréce, pour les engager dans une alliance contre les deux freres.

Hiparque fut bien-tôt informé de l'aſſemblée qui s'étoit tenuë chez Ariſtogiton ; & il aprehenda que le mariage d'Harmodius

avec Glicerie n'y eût été conclu: il chercha donc à éloigner ce coup, s'il ne pouvoit l'empêcher : il pouſſa Iſagoras à faire informer contre ceux qui l'avoient attaqué; & comme il avoit nommé Cliſthéne, & qu'on ſçavoit, qu'après le combat il s'étoit retiré chez Ariſtogiton, Hiparque ſe flatta que pour empêcher l'effet de cette preuve, il accepteroit toutes les conditions qu'on lui impoſeroit.

Ariſtogiton prévit le danger, & il ne le craignit pas : il vint trouver Harmodius : il manda Leæna, & il leur expoſa les vûës d'Hiparque : On veut nous intimider, leur dit-il ; on veut empêcher notre alliance ; mais ne nous allarmons pas : j'ai même, ajouta-t-il, de plus nobles projets en tête : il y a trop long-tems que la liberté eſt oprimée : on en veut à nos jours ; & on ne ſe plaint de

l'entrepriſe de Cliſthéne, que pour nous aſſocier à ſa peine : prévenons le coup par la perte même des Tyrans ; & ſauvons notre vie en attaquant celle de nos ennemis : ce n'eſt que par la mort d'Hippias & d'Hiparque, qu'Harmodius & Ariſtogiton peuvent aſſurer leur ſalut. Cette réſolution fut écoutée avec aplaudiſſement par Harmodius & par Leæna : il ne fut plus queſtion que de trouver des Conjurés, & l'occaſion favorable pour une ſi haute entrepriſe.

Cette réſolution ne pouvoit être priſe dans une plus heureuſe conjoncture. Cliſthéne rempliſſoit la Gréce de ſes plaintes, & il cherchoit ſur tout à engager les Lacédémoniens à ſe déclarer en ſa faveur : juſques-là le parti des Piſiſtratides avoit été le plus fort dans le Conſeil de Sparte ; mais il étoit à craindre qu'il ne

ſuccombât : Cliſthéne pour le ruiner, conçut alors le deſſein le plus ſingulier, & le plus étonnant qui fut jamais tombé dans l'eſprit d'un Particulier. Delphes n'avoit point encore de Temple conſidérable : Cliſthéne réſolut d'en faire bâtir un à ſes frais : il acheta un vaſte terrain du conſeil des Amphyctions : il y jetta les fondemens d'un ſomptueux édifice, dont il fit preſent au Dieu qui rendoit les Oracles * ; & il demanda pour unique récompenſe de cette prodigieuſe dépenſe, que toutes les fois que les Lacédémoniens viendroient conſulter Apollon, ſoit par l'ordre de l'Etat, ou pour leurs affaires particulieres, la Prétreſſe les exhortât vivement à ſe joindre aux Alcméonides, pour travailler à la délivrance d'Athénes.

Ce fut le tems que les Conju-

* *Herod. lib. 5. ch. 62.*

rés choiſirent pour ſe défaire des deux freres. Ariſtogiton y fut encore excité par une derniere injure qu'Hiparque fit à la jeune Harmodie : il n'ignoroit pas que ſon neveu Piſiſtrate l'aimoit ; il voulut donner un témoignage public qu'il dédaignoit l'alliance d'Harmodius : on devoit célébrer dans peu les grandes *Panathenées*, Fête qui ſe renouveloit tous les cinq ans en l'honneur de Minerve. Hiparque qui avoit la direction des affaires de la Religion, fit nommer Harmodie pour porter la Corbeille ſacrée de la Déeſſe. Ce choix combla le jeune Piſiſtrate de joie ; & l'aimable Harmodie elle-même, ne put être inſenſible à cette diſtinction qui ſembloit marquer le cas qu'Hiparque faiſoit d'elle. Pour Harmodius il ne ſçut s'il devoit accepter cet honneur : cependant après en avoir conféré avec Ariſ-

togiton, ils jugérent à propos de le recevoir, pour ne point donner lieu à Hiparque de ſe plaindre avec juſtice.

Harmodie alla donc au Palais pour y recevoir les ordres d'Hiparque : Quelle fut ſa ſurpriſe & ſa confuſion, lorſque ce Prince *, après l'avoir fait attendre longtems, lui dit qu'on l'avoit trompée, qu'il ne l'avoit point mandée ; & qu'elle n'étoit pas digne d'un honneur qui n'étoit réſervé qu'aux filles des plus nobles Maiſons de la Ville.

Alors Harmodius & Ariſtogiton crurent qu'il ne falloit plus différer ; & que l'affront fait à Harmodie, ne ſe pouvoit laver que dans le ſang des Tyrans : on choiſit pour le jour de l'éxécution, celui même de la Fête, qui leur fourniſſoit le prétexte d'être armés. Les Conjurés

* *Thucid. lib. 6.*

étoient en petit nombre ; mais ils ſe flattoient que le Peuple ſe joindroit à eux. Harmodius & Ariſtogiton ſe chargérent de tuer Hippias pendant que les autres attaqueroient Hiparque. Le jour venu chacun ſe diſpoſa courageuſement à éxécuter ce qu'ils avoient réſolu avec tant de confiance ; mais un événement imprévu vint changer tout à coup l'ordre dont ils étoient convenus, ſauva la vie d'Hippias, & livra les Chefs de l'entrepriſe à la vengeance de leurs ennemis.

Harmodius & Ariſtogiton en paſſant dans le Fauxbourg du Ceramique, aperçurent Hippias qui donnoit quelques ordres, & qui s'entretenoit familiérement avec un des Conjurés : ils ne doutérent point qu'ils ne fuſſent découverts ; & que cet homme ne révélât à Hippias l'ordre de la conſpiration : cette fauſſe idée

les ſéduiſit, & les fit rentrer dans la Ville, où ils réſolurent du moins d'accomplir leur vengeance ſur Hiparque, l'auteur de tous leurs maux. L'ayant donc rencontré par hazard proche Leucanium *, ils l'attaquent bruſquement, & ils le poignardent; mais il eſt auſſi-tôt vengé : ſes Gens ſe jettent d'abord ſur Harmodius, & le tuent : Ariſtogiton ſe ſauve dans la foule, & prend la fuite; mais peu de tems après il eſt pris & maſſacré : ce fut tout le ſuccès qu'eut cette mémorable entrepriſe.

Hippias averti du meurtre d'Hiparque, jugea qu'on en vouloit à ſes jours auſſi-bien qu'à ceux de ſon frere : il crut qu'il falloit uſer de diligence pour prévenir le progrès de la conſpiration : au lieu d'aller du côté où ſon frere

* Un des quartiers de la Ville de la Tribu Leontide.

avoit été tué, il marche promptement vers ceux qui devoient aſſiſter à la Proceſſion, afin de les prévenir avant qu'ils fuſſent avertis de l'événement. Il leur fait auſſi-tôt mettre bas les armes; & il leur ordonne de marcher vers certains endroits de la Ville qui leur indique, où il les fait viſiter ſéparément. On arrête alors ceux qu'on trouve ſaiſis de poignards; & de cette façon tous les Conjurés tombent entre les mains d'Hippias.

Le Prince fit auſſi-tôt travailler à leur procès; & Leæna fut arrêtée avant qu'elle pût être avertie de rien : elle jugea que l'entrepriſe étoit découverte, & qu'elle étoit perduë : mais elle n'en fut point effrayée; & quoiqu'elle prévît que ſa mort étoit certaine, elle la vit aprocher ſans en être émuë. Jamais on n'a fait voir tant de conſtance & de fer-

meté : elle nia tout avec un courage incroyable : Hippias ordonna qu'elle fût apliquée à la queſtion : il y voulut être preſent pour l'interroger lui-même : rien ne lui put faire trahir le ſecret de ſes amis, ni ébranler ſa réſolution. Hippias fit redoubler les tourmens : la malheureuſe Leæna fut preſque miſe en piéces : elle brava toutes les menaces du Tyran : enfin pour lui donner une derniere marque d'un courage qui n'a point d'exemple, comme ſi elle eût craint que la violence de la torture ne lui arrachât quelque aveu nuiſible à ſes complices, elle ſe coupa la langue avec les dents, & elle la cracha au viſage d'Hippias * ; mourant ainſi dans les plus cruels tourmens, & laiſſant un modéle de courage qui n'avoit point eu d'exemple dans les ſiécles précédens.

* *Polyæn. lib.* 8.

Cette réſiſtance jetta Hippias dans une incertitude qui le rendit plus cruel qu'il n'avoit envie de l'être : il fit mourir tous ceux qu'il ſoupçonna : Athénes fut long-tems en proie à la fureur des bourreaux ; & ſes ruës furent preſque toutes arroſées du ſang de ſes Citoyens. La malheureuſe Glicerie ne put ſurvivre à la mort de ſon Amant ; & la triſte Harmodie pleurant celle de ſon frere, repouſſa tous les efforts que le jeune Piſiſtrate fit pour la conſoler : elles obtinrent la liberté de ſortir d'Athénes, & d'aller pleurer ailleurs la perte qu'elles avoient faite.

On peut juger avec quel deſeſpoir Cliſthéne aprit cette ſanglante cataſtrophe. Il fit alors retentir toute la Gréce de ſes plaintes ; & ſes amis n'obmirent rien pour exciter l'indignation des Grecs contre Hippias. On tpar

tout des détails déplorables de la miſere des Athéniens. Enfin les Lacédémoniens s'émurent, & ils chargérent Cléoméne un de leurs Rois, de ſecourir Cliſthéne : mais cette Guerre n'eut pas d'abord le ſuccès qu'on en avoit eſperé : les Lacédémoniens furent repouſſés : ils furent enſuite vainqueurs ; & ils obligérent Hippias de ſe renfermer dans une petite Place de l'Attique : Cléoméne n'avoit ni aſſez de troupes, ni aſſez d'argent pour en entreprendre le Siége : tout favoriſoit donc encore Hippias : malheureuſement ſes enfans tombérent entre les mains des ennemis * ; & pour les retirer, il fut obligé d'accepter les conditions qu'on lui voulut impoſer : on ne lui donna que cinq jours pour ſortir d'Athénes avec tous les ſiens : ainſi la Ville fut délivrée du joug qu'elle avoit ſouf-

* *Herod. lib. 5.*

fert pendant trente-ſix ans : Cliſthéne y fut reçu comme ſon Libérateur, l'ancien Gouvernement rétabli, & la puiſſance renduë au Peuple comme il l'avoit auparavant.

La reconnoiſſance des Athéniens éclata alors envers Harmodius & Ariſtogiton, leurs Libérateurs : on leur dreſſa de ſuperbes Statuës : on n'oublia point la courageuſe Leæna, à qui on voulut rendre les honneurs qu'elle méritoit : on lui éleva une Statuë ſous la forme d'une Lionne, parce qu'elle portoit le même nom * ; & afin qu'on n'ignorât pas la force de cette embléme, on défendit expreſſément à l'ouvrier de lui faire de langue † ; ce ¶ fut

* Leæna en Grec comme en Latin ſignifie Lionne.

† *Plin. lib.* 34. *c.* 8. *ſect.* 19. *n.* 12.

¶ Les Athéniens choiſirent exprès cette emblême, ne voulant pas qu'on leur reprochât d'avoir élevé une Statuë à une Courtiſane.

ainſi que le courage & l'amour de la liberté furent récompenſés par les honneurs qu'on rendit à ces trois célébres Perſonnages, après la délivrance de la Ville. Cliſthéne rentré dans Athénes, & rétabli dans la dignité de ſes Ancêtres, eut encore le bonheur de retrouver ſa chere Céléne, qui s'étoit généreuſement défenduë des inſtances qu'Hippias & Hiparque lui avoient fait, d'épouſer ſon Raviſſeur. L'injuſte Iſagoras ne put ſouffrir cette préférence : il attira les Lacédémoniens dans l'Attique ; & il fit une ſeconde fois chaſſer Cliſthéne d'Athénes ; mais Iſagoras en fut bien-tôt chaſſé à ſon tour : Cliſthéne y rentra glorieuſement, & ſa poſtérité s'y maintint juſques à Périclès qui deſcendoit de lui par les femmes.

Fin du V. Tome.